NNÉE N° 143 1er AOUT 1925

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Fleurus 12-27
FRANCE : 4.25 -- LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 4.75

IBRAIRIE  GALLIMARD

5, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : FLEURUS 24-84

DU C. SEINE 35.806

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages qui, à divers titres, nous raissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement à quiconque en t la demande.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

A. ARNOUX. Suite variée. .. 7.50
M. BARRÈS. Pour la haute intelligence français.. .. .. 9 fr.
A. BELLESSORT. Essai sur Voltaire. Prix .. .. 12 fr.
J. BERTHEROY. Dans la barque d'Isis. Prix 7.50
A. BEUCLER. La ville anonyme. 7.50
H. et J. BREMOND. Le charme d'Athènes .. .. 15 fr.
P. CARTOUX et H. DECOIN. Le Roi de la Pédale .. .. 5 fr.
H. DAVIGNON. Un Pénitent de Furnes. Prix 7.50
DOSTOIEVSKI. Le Bourgeois de Paris. Prix 7.50
F. EMPAYTAZ. Reconnaissance à Barrès. Prix. .. .. 10 fr.
J GALSWORTHY. Le Propriétaire. 7.50
H. GHÉON. Le Comédien et la Grâce. Prix .. .. 10 fr.
A. M. GOICHON. Ernest Psichari. 15 fr.
LEILA HANOUM. Le Harem Impérial et les Sultanes au XIXe siècle .. 6.75
Comte D'HAUSSONVILLE. Madame de Staël et M. Necker .. .. 20 fr.
E HENRIOT. Livres et Portraits, 2e série 8.50
PANAIT ISTRATI. Présentation des Haidouks 7.50
F. JAMMES. Le Quatrième Livre des Quatrains. .. .. 5 fr.
Mgr JULIEN. Le Prêtre .. .. 6 fr.
20. R. KIPLING, Un beau dimanche anglais. Prix.. .. .. 7.50
21. L. LATZARUS. Eloge de la Bêtise. 3.50
22. G. LENOTRE. La Mirlitantouille. 12 fr.
25. Le cas Lautréamont .. .. 10 fr.
24. M. MAGRE. Priscilla d'Alexandrie. 7.50
25. L. MARTIN-CHAUFFIER. L'Epervier. Prix 7.50
26. F. DE MIOMANDRE. L'Ombre et l'Amour.. .. .. 7.50
27. F. DE MIOMANDRE. Fumets et Fumées. Prix. .. .. 12 fr.
28. P. MORAND. L'Europe galante. 7.50
29. O. NAVARRE. Le Théâtre grec 12 fr.
30. J. DE PIERREFEU. L'Anti-Plutarque. Prix 8.50
31. L. PIERRE-QUINT. Marcel Proust, l'homme, sa vie, son œuvre. 12 fr.
32. POLIAKOV. Le Messie sans peuple. 7.50
33. C. F. RAMUZ. L'Amour du Monde. Prix . .. . 10 fr.
34. P. REBOUX. Colette 2.50
35. J. ROSTAND. De la Vanité et de quelques autres sujets 7.50
36. M. ROUF. L'Homme et la Montagne. Prix. 7.50
37. RABINDRANATH TAGORE. Mashi. 7.50
38. L. TREICH. L'Esprit de Tristan Bernard. .. .. 5 fr.
39. J. L. VAUDOYER. Raymonde Mangematin 7.50
40. A. VOLLARD. Les Réincarnations du Père Ubu. 7.50
41. L. WERTH. Danse, Danseurs, Dancings. 7.50

PHILOSOPHIE — SCIENCES — POLITIQUE — DOCUMENTATION

A. BOREL et G. ROBIN. Les Rêveurs éveillés 7.50
L. DAUDET. L'Homme et le Poison. Prix. .. .. 5 fr.
L. DAUDET. L'Agonie du Régime. Prix. .. .. 10 fr.
HAVELOCH ELLIS. Le Symbolisme érotique. .. .. 15 fr.
46. Cte DE FELS. La Révolution en marche. Prix.. .. .. 7.50
47. P. GRUYER. Un mois en Bretagne. Prix.. .. .. 20 fr.
48. R. VILLATE. Les conditions géographiques de la guerre .. .. 35 fr.

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

49. A. FRANCE. Œuvres complètes : tome I. Alfred de Vigny. Poésies. 35 fr.
50. J. RENARD. Œuvres complètes. 13 volumes. Le volume. .. .. 45 fr.
51. VILLIERS DE L'ISLE ADAM. Œuvres : tome VII. La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde .. .. 18 fr.

RÉIMPRESSIONS

52. G. APOLLINAIRE. Calligrammes. 7.50
53. L. CODET. La petite Chiquette. 7.50
54. H. GHEON. Le pauvre sous l'escalier. Prix 3.50
55. A. GIDE. Les Nourritures Terrestres. Prix.. .. .. 7 fr.
56. F. MAURIAC. La Robe prétexte. 7.50
57. J. RIVIÈRE. Etudes 7.50

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

58. C. AVELINE. Les ouvrages de G. Duhamel .. .. 25 fr.
59. BARBEY D'AUREVILLY. Les Diaboliques, ill. par SERGE IVANOFF .. 350 fr.
60. L. BARTHOU. Lettres inédites d'Alfred de Vigny à Victor Hugo .. 12 fr.
61. H. BÉRAUD. Le Martyre de l'Obèse, ill. par GUS. BOFA .. .. 100 fr.
62. Mémoires de Sir Geordes Buchanan. Prix. .. .. 15 fr.
63. P. DORBEC. L'Art du Paysage en France.. .. .. 25 fr.
64. G. DUHAMEL. Les Hommes abandonnés . .. . 40 fr.
65. G. DUHAMEL. Essai sur le Roman. 45 fr.
66. H. DUVERNOIS. Edgar .. .. 35 fr.
67. F. FLEURET. Les amoureux Passe-Temps .. .. 25 fr.
68. LA FONTAINE. Les Amours de Psyché et de Cupidon, ill. par P. VÉRA. Prix. .. .. 135 fr.
69. A. GIDE. L'Immoraliste, ill. par BEN-SUSSAN.. .. .. 90 fr.
70. E. HENRIOT. Les livres du second rayon, irréguliers et libertins, sur Arches. Prix .. .. 125 fr.
71. LACLOS. Les Liaisons dangereuses : 2 volumes .. .. 54 fr.
72. LE CORBUSIER. L'Art décoratif d'aujourd'hui. .. .. 30 fr.
73. P. MAC ORLAN. Aux lumières de Paris, hors textes de PASCIN.. .. 75 fr.
74. P. MAC ORLAN. Boutiques, Ill. de 37 lithos en couleurs de L. BOUCHER. Prix.. .. .. 85 fr.
75. P. MORAND. Lewis et Irène, ill. par JEAN OBERLÉ .. .. .. 250 fr.
76. G. DE NERVAL. Balkis et Salomon. Prix. .. .. 15 fr.
77. RABELAIS. Pantagruel : le Quart Livre. Prix. .. .. 20 fr.
78. J. J. ROUSSEAU. Rêveries d'un passant solitaire, ill. par BERNARD NAUDIN. Prix. .. .. 40 fr.
79. J. J. ROUSSEAU. Les Rêveries d'un passant solitaire. ill. par MAXIMILIEN VOX. .. .. 60 fr.
80. TOLSTOI. Hadji-Mourad . .. 20 fr.
81. H. VAN DE VELDE. Le style moderne, contribution de la France . . 100 fr.
82. A. WARNOD. Trois petites filles dans la rue, ill. par PASCIN .. .. 56 fr.
83. WILLY. Propos d'Ouvreuse .. 30 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles.

(8)

nrf **EN PRÉPARATION**

Nous avons le plaisir d'annoncer la publication de la

COLLECTION

LA PENSÉE CONTEMPORAINE

publiée sous la direction de

LUCIEN FABRE

Cette collection, qui est depuis plusieurs mois à l'étude, et dont le plan a été longuement mûri, constituera, tant par la manière dont y seront traités les sujets que par la variété de ces sujets mêmes, une véritable et nouvelle encyclopédie

A PARAITRE PROCHAINEMENT :

HENRI BACHELIN

Histoire du paysan de France

M. C. GHYKA

Esthétique des proportions dans la nature et les arts

LÉON MAC-AULIFFE

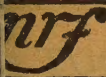
Les Tempéraments

J. P. PALEWSKI

Histoire des chefs d'entreprise

Un prospectus plus détaillé est en préparation.

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*



POUR PARAITRE EN AOUT

THÉATRE COMPLET DE LUIGI PIRANDELLO

Masques nus

I

SIX PERSONNAGES
EN QUÊTE D'AUTEUR

CHACUN SA VÉRITÉ

Version française de
BENJAMIN CRÉMIEUX

igi Pirandello

ıjamin Crémieux

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE
Prix.. .. .. **7.50**

La Nouvelle Revue Française nous donne aujourd'hui le premier volume du théâtre complet de Luigi Pirandello dans la traduction de Benjamin Crémieux. On y trouvera les *SIX PERSONNAGES EN ...JÊTE D'AUTEUR*, le chef-d'œuvre peut-être du puissant dramaturge sicilien, ...euvre de lui en tout cas qui a eu le plus grand retentissement à l'étranger, et ...IACUN SA VÉRITÉ, qui est la première tentative théâtrale de Pirandello.
...n'en pas douter, ces deux œuvres retrouveront auprès des lecteurs français le même ...atant succès qu'elles rencontrèrent auprès de la critique et des spectateurs lors de ...r création à la Comédie des Champs-Elysées et à l'Atelier.
... problème de la personnalité, le tourment de la relativité et de la variation de l'être ...ıs le temps qui sont à la base de la pensée pirandellienne et qui en font une des ...ressions les plus hallucinantes de l'angoisse moderne apparaissent à la lecture avec ...tes leurs nuances, toute leur subtilité, mais aussi avec toute leur charge d'émotion ...naine et non pas purement cérébrale. S'il est vrai qu'on aime Pirandello après ...oir vu représenter, il ne l'est pas moins qu'on ne peut vraiment le connaître qu'après ...oir lu. Ce livre a sa place marquée dans toutes les bibliothèques sur le même rayon ... les œuvres d'Ibsen ou de Shaw.

...A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE " ...E ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES ET 100 EXEM-...IIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES ...IBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE". TOUS CES EXEMPLAIRES ...IT ENTIEREMENT SOUSCRITS.

SOUS PRESSE :

II. **HENRI IV .— VÊTIR CEUX QUI SONT NUS**

...ographie : *Luigi Pirandello, né à Agrigente (Sicile) en 1867. Professeur de litté-...re italienne à l'Institut supérieur de Magistère féminin de Rome jusqu'en 1922. Roman-..., conteur, poète, essayiste de grand talent, considéré comme le Maupassant italien, il n'a ...dé le théâtre qu'en 1917. Un succès mondial a aussitôt accueilli ses œuvres dramatiques. Ses* **...personnages** *ont été traduits et joués dans toutes les langues européennes et en japonais.*

...rf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



nrf **POUR PARAITRE EN AOUT**



JOSEPH CONRAD

JEUNESSE

SUIVI DU

CŒUR DES TÉNÈBRES

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
G. JEAN-AUBRY et ANDRÉ RUYTERS

UN VOL. IN-18 .. .. **7.50**

Les deux récits que contient ce volume ont été depuis longtemps regardé par le public lettré d'Angleterre et des Etats-Unis comme deux œuvres capitales de JOSEPH CONRAD. *JEUNESSE* est d'ores et déjà considérée comme une œuvre classique et comme l'un des plus parfaits accomplissements de la prose anglaise. Un jeune homme de vingt ans embarque comme second officier sur un voilier. A trois reprises, ce vieux navire se voit obligé de rentrer au port et il manque même de couler avant d'avoir pu entreprendre véritablement son voyage de Newcastle à Bangkok. Il part enfin, et au moment où il a presque atteint son port de destination, un incendie se déclare, et c'est dans une embarcation que le jeune officier atteint enfin pour la première fois ce rivage d'Orient dont il a rêvé. La seule description de ce voyage accidenté eût paru suffisante à un romancier d'aventures. Mais Conrad n'est pas un romancier d'aventures : ce qui l'intéresse avant tout c'est le cœur même de la nature humaine, il veut le faire battre devant nous. Et sur la trame de son récit il fait vibrer la couleur vive et déjà pâlissante de la jeunesse qui s'éloigne. Ce qui donne, en effet, à sa description des événements un caractère émouvant et fraternel, c'est le sentiment qui remplit sans cesse ce jeune homme, sur ce vieux navire, entre son vieux capitaine et son vieux second, parmi son équipage, sur cette mer, sous ce ciel, tous plus vieux que lui, le sentiment de sa jeunesse même : « le sentiment que je pouvais, — comme il dit, — durer éternellement, survivre à la mer, au ciel, à tous les hommes : ce sentiment dont l'attrait décevant nous entraîne vers des joies, vers des dangers, vers l'amour, vers l'effort illusoire, — vers la mort ». Personne n'a exprimé avec une plus poignante simplicité cet amer regret de la jeunesse et de son ardente illusion.

LE CŒUR DES TÉNÈBRES est la troublante peinture du contact entre la civilisation et la sauvagerie, au cœur même de l'Afrique, au bord du Congo, à la lisière de la forêt tropicale. Les circonstances et les rencontres que Conrad dépeint sont celles-là même du voyage qu'il fit dans cette région en 1890 : mais de même que dans *JEUNESSE*, quoique dans une atmosphère toute différente, ce qui donne à ce récit sa valeur profonde, c'est l'inoubliable peinture que le grand écrivain y fait de la nature humaine, plus ténébreuse encore que la forêt africaine et où l'on démêle moins encore la part de la sauvagerie primitive et celle de la civilisation sincère ou prétendue, la part de l'ange et celle de la bête.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES « AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE » UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. » TOUT SOUSCRIT.

DU MÊME AUTEUR :

TYPHON. Traduit par ANDRÉ GIDE **6.75**
LA FOLIE ALMAYER. Traduit par Mlle G. SELIGMANN-LUI **7.50**
SOUS LES YEUX D'OCCIDENT. Traduit par PH. NEEL .. .. **9** fr.
EN MARGE DES MARÉES. Traduit par G. JEAN-AUBRY **7.50**
LORD JIM. Traduit par PH. NEEL .. .. **9** fr.
UNE VICTOIRE. Traduit par Mme Is. RIVIÈRE et PH. NEEL. (2 vol.) **15** fr.
LE NÈGRE DU « NARCISSE ». Trad. ROBERT D'HUMIÈRES .. **7.50**
DES SOUVENIRS. Trad. G. JEAN-AUBRY. **7.50**

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



POUR PARAITRE EN AOUT

ERNEST TISSERAND

UN SECOND CABINET DE PORTRAITS

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE **7.50**

En juin 1914 parut *UN CABINET DE PORTRAITS*, recueil de vingt essais. L'ouvrage est à peu près épuisé. Il sera bientôt réédité dans une leçon revue.
Vingt autres essais paraissent aujourd'hui sous le titre : *UN SECOND CABINET DE PORTRAITS.*
On a quelquefois dit des premiers qu'ils étaient des contes, des nouvelles, des esquisses de drames ou de romans. C'est inexact. Les uns et les autres représentent bien un genre nouveau où le lyrisme, la satire, la verve narrative et l'ironie philosophique se mêlent à différentes doses, soit pour faire mouvoir des figures qui valent par leur pittoresque, soit pour découvrir dans les replis ténébreux d'âmes concentrées et parfois multiples, la lumière qu'elles portent jalousement.
Aussi divers dans leur substance que variés dans leur facture, ces portraits reçoivent leur unité du tempérament même de l'auteur, lequel imprime aux pastels vaporeux comme aux eaux-fortes les plus rudes un *Textor pinxit* qui plaît ou qui déplaît mais qui est indélébile.

. A ETÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES « AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE » NE ÉDITION SUR PAPIER VELIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ». TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

BIO-BIBLIOGRAPHIE

RNEST TISSERAND, né à Paris le 22 novembre 1880. Etudes littéraires et économiques. Publie ot premiers portraits en 1913 à la N. R. F., *et en 1914, aux* Editions de la N. R. F., **Un abinet de Portraits.** *La guerre dans l'infanterie.*

AUTRES OUVRAGES :

on Pays (1914), **Contes de la Popote** (1919), **Pour les Finances d'un Dictateur** 920), **Pour la Politique d'un Dictateur** et **A l'Ancre** (1922), **Antoine et Ada** (1923), **an ! dans le Mille...** (1924), **Deux Petits Romans** (1925).

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf POUR PARAITRE EN AOUT

ALAIN

SOUVENIRS CONCERNANT JULES LAGNEAU

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE **6.75**

Imaginez un Pascal ou un Spinoza mort à quarante ans, ignoré, n'ayant rien publié. Seuls quelques amis, quelques jeunes surtout ont reconnu le génie. la vie les a dispersés.
Trente ans après, l'un d'eux vient raconter ce qu'il a vu. Souvenirs d'adolescent. illuminés par le miracle ; mais souvenirs retenus trente ans, interrogés, médités trente ans, comme pour nous avertir qu'il n'est pas trop d'une vie entière de libre création pour oser évoquer et honorer d'assez haut un vrai créateur.
Maître lui-même, l'auteur vient à présent se courber en disciple ; cette royauté d'esprit qu'il a conquise, il veut la rendre, entière, au maître de son esprit.
Et tout de suite sa piété nous incline. Dans les éclairs de ces *Souvenirs*, surgit, grandit, abrupte, la forme de l'ombre impérissable ; par un art secret les traits peu à peu s'assemblent. Un génie est bien là, presque muet, impénétrable à tous, indispensable à tous. L'humanité s'enrichit d'un homme, de deux hommes en un.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE " UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

DU MÊME AUTEUR :

PROPOS D'ALAIN, I. Un vol.. .. .. **6** fr.
PROPOS D'ALAIN, II. Un vol. **6.7**
MARS ou LA GUERRE JUGÉE. Un vol. **7.50**
SYSTÈME DES BEAUX-ARTS. Un vol. .. .. .. *Réimp. sous presse*

EN PRÉPARATION :

ÉLÉMENTS D'UNE DOCTRINE DU RADICALISME (collection " LES DOCUMENTS BLEUS ")
RÉPERTOIRE DU SENS COMMUN (2 volumes)
LA MARCHE A LA GUERRE

En souscription, dans la collection " UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT " :

LA VISITE AU MUSICIEN

nrf *Achetez, Souscrivez chez votre Libraire*

nrf **POUR PARAITRE EN AOUT**

“ Les Documents Bleus ”

N° 21

MAX EASTMAN

Depuis la mort de Lénine

TRADUIT DE L'ANGLAIS

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE **7.50**
60 ex. sur pur fil .. .. **25** fr. (*souscrits*)

Dans ce livre, l'auteur a indiqué la genèse et suivi le développement des querelles qui survinrent après la maladie et la mort de Lénine, et analysé les motifs de l'opposition du Comité Central, du Triumvirat, aux idées et à la personnalité de Trotzky.

Chemin faisant, les trois ou quatre grands problèmes qui se sont posés après la stabilisation du gouvernement communiste, sont indiqués et clairement définis, notamment le dosage des éléments démocratiques et des éléments dictatoriaux, l'établissement d'une base fiscale pour le budget, la nouvelle orientation économique, etc.

Les appendices du livre reproduisent certains textes inédits en France, notamment une lettre de Lénine sur la défection de Zinoview au moment de l'insurrection d'octobre 1917, et la lettre de Trotzky sur *l'orientation nouvelle*, origine ou prétexte de la querelle. Il faut voir surtout dans cet ouvrage, plutôt qu'un brillant tableau historique, une somme de documentation et un brillant effort d'analyse remprquables. Au total un ensemble de renseignements précieux réunis pour la première fois, et dont il semble bien qu'on ne puisse mettre en doute l'impartialité.

Notice bio-bibliographique :

Né en 1883 dans le village de Canandaigua (New-York). Examens au William College en 1905. De 1907 à 1911, professeur de philosophie et de psychologie à la Columbia University à New-York. En 1913 son premier livre, **Jouissance de la poésie,** *étude psychologique de la poésie, et du rythme et des figures du langage. Fondateur à New-York avec un groupe d'artistes et de littérateurs révolutionnaires d'une Revue humoristique, littéraire, artistique et sociale :* “ Les Masses ”. *Pendant cinq ans, rédacteur en chef et administrateur de cette revue, qui se distingua en 1917 par son opposition à l'entrée des Etats-Unis dans la guerre, puis à la politique de guerre de Wilson. La revue fut supprimée, les rédacteurs poursuivis à deux reprises et finalement acquittés. Max Eastman a fondé depuis une nouvelle revue* “ The Liberator ”, *qui continue à paraître.*

Il a publié en 1916, un volume d'essais intitulé : **Journalism Versus Art,** *en 1918 un volume de vers* **Couleurs de la Vie,** *en 1921 une étude sur* **Le sens humoristique;** *il termine un ouvrage :* **Psychologie et Marxisme.**



ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

DITIONS DE LA OUVELLE REVUE FRANÇAISE — *nrf* — 3, RUE DE GRENELLE PARIS-VIe TÉL. : FLEURUS 12-27

R. C. SEINE : N° 35.806

COLLECTION

LES JEUNES RUSSES

publiée sous la direction de

BORIS DE SCHLOEZER

Quel que soit le jugement qu'on porte sur la révolution russe, il est ndéniable que, malgré les pertes subies du fait de la guerre civile et de 'émigration, la littérature russe au pays des soviets renaît aujourd'hui, iche et vivace. Les bouleversements économiques et politiques, le changement brusque des conditions d'existence, l'accession à la vie intellectuelle le nouvelles couches sociales, ont favorisé l'éclosion d'un art nouveau, l'un art de « jeunes », qui, s'il doit beaucoup aux maîtres anciens : Gogol, Tolstoï, Dostoïevsky, présente néanmoins sa physionomie propre, extrêmement originale, tant sous le rapport du fond que de la forme. La collection que nous préparons nous révèlera donc un aspect nouveau, inconnu, du vaste monde russe.

A PARAITRE :

1) KONSTANTINE FÉDINE.. **Les Cités et les Années** (*roman*, 1 vol.)
2) BORIS PILNIAK. .. .. **Un roman**
3) VSÉVOLOD IVANOV. .. **Le Train Blindé et autres récits**, 1 vol.
4) LYDIA SEIFOULINA. .. **Nouvelles**, 1 vol.
5) LÉONIDE LÉONOV.. .. **Nouvelles**, 1 vol.
6) LÉONIDE LÉONOV.. .. **Les Blaireaux**, *roman*, 1 vol.
7) MICHEL ZOCHTCHENKO **Nouvelles**, 1 vol.
8) ALEXIS TOLSTOÏ .. .. **Un roman**
9) S. GRIGORIEFF .. .. **Sac au dos vers la mort**, 1 vol.
10) MICHEL LUNTZ .. .. **Hors la loi**, *drame*, 1 vol.
11) J. BABEL.. .. .. .. **Récits**
12) A. ZAMIATINE. .. .. **Récits**
13) **Anthologie des jeunes poètes russes**, 1 vol.

Traduits par Mlle HÉLÈNE ISWOLSKY, MM. BORIS DE SCHLOEZER, FONTENOY, NABOKOFF, PARAIN, POZNER.

nrf ***ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE***

A LA GLOIRE D'UN AMI

Lorsque, décidé à sortir, vous êtes apparu à la porte sérieuse, lorsque votre passage a commencé entre les premières haies : celles que vous pouviez savoir,

j'y fus, puisque j'y fus mis par l'âge quand je vous ai connu,

Ici, où je ne puis que tourner le dos avec mépris pour n'être point vu.

Mais à présent que vous êtes parvenu où vous continuez seul votre aventure, dans un pays inconnu de tous ces incapables, m'y voici, j'y suis ressorti, car la prévue du portique m'est permise, et même l'aisance académique dès à présent, si je dissimule sans but pour vous suivre la majesté de mes pas.

Oui, par plaisir, ainsi votre jeune nuque peut apparaître, par un reste d'humanité inclinée à votre gauche, à votre droite, sans pose à jamais. Et pourtant tous les autres sont bien coupés de vous. Ils forment le groupe depuis, des objets d'addition. Et vous-même ils ne peuvent plus

vous avoir qu'en se croisant, comme le produit d'une chaise par une table.

Moi seul, et il suffit du fait que je le dise, qui tout vivant ai su détendre mon sourcil, su préparer ma dérive, qui, tout vivant, déjà chemine à votre hauteur, qui vois votre œil de profil et ne puis plus m'y gêner,

je vous aurai, connaissez-le Rivière ! — en vérité selon ces signes — poursuivi, promené à l'aise du Parnasse.

FRANCIS PONGE

CORRESPONDANCE DE JACQUES RIVIÈRE ET DE PAUL CLAUDEL

A Paul Claudel, en Chine.

Bordeaux, février 1907.

Depuis plus d'un an je vis par vous et en vous ; mon soutien, ma foi, ma perpétuelle préoccupation, c'est vous qui l'êtes. Je vous ai adoré comme Cébès, Simon ; je me suis prosterné devant vous, j'ai cherché votre âme de mes mains suppliantes. Mais j'attends de vous une autre certitude, une autre réponse, que celle donnée par *Tête d'Or*. C'est pourquoi, après un long recueillement, je me décide enfin à vous écrire. La réponse, mon jeune aîné, ô vous en qui je me suis confié, la certitude, la réponse je la veux. Je veux que vous me brutalisiez, que vous me jetiez à terre, que vous m'injuriiez ; la réponse.

Me voici : vingt ans, comme tout le monde, sans bonheur ni malheur spécial ; mais une inquiétude, une inquiétude terrible, qui veille en moi dès ma vie, et me soulève sans cesse, et sans cesse m'empêche de me satisfaire ; une inquiétude qui me soulève en transports de volupté, en transports de désespoir, une inquiétude infatigable. J'ai cherché dans les livres, certains m'ont ravi, je les aimés comme des frères plus âgés et qui savaient mieux, je les ai crus. Mais aussitôt chaque fois mon inquiétude m'avertissait de ne pas m'arrêter, de ne me pas satisfaire, de déchirer mon amour et de souffrir, et de chercher et de

haleter encore. J'ai cru, comme tout jeune homme, que je pourrais me complaire du moins dans mon incertitude, me suspendre en un exquis désenchantement. Délicieusement, avec Barrès, je me suis amusé. Mais ce que j'aimais le plus en Barrès, c'était encore son culte du désir, qui, au fond, n'est autre chose que l'inquiétude. J'ai désiré ; j'ai désiré de grand désir ; un soir, l'esprit las de tant se divertir, j'ai senti à nouveau le sursaut de mon anxiété, le cri intérieur, l'appel, la révolte, ma passion. Alors André Gide m'a enseigné, je suis parti, je suis parti à la recherche des choses et du bonheur qu'elles ne renferment pas ; devant moi, les mains tendues de désir, j'ai cherché des satisfactions, des possessions ; ma déception perpétuelle ne m'a pas découragé : « A travers uniformément toutes choses j'ai éperdument adoré ».

C'est alors que vous êtes venu.
Vous seul,
... Vous avez été en moi la victoire, et la visitation...

Pendant un mois je vous ai attendu. Je ne savais encore de vous que votre nom ; mais déjà j'étais saisi d'un pressentiment ; je sentais si bien ce que vous alliez me faire que je n'osais me décider à vous connaître. Un jour je vous ai pris. Et d'abord je vous ai lu tout entier sans vous comprendre, troublé pourtant d'une étrange angoisse. Peu à peu, par un progrès secret et merveilleux, l'éclosion de votre leçon en moi : l'épanouissement de votre révélation. Cela m'avait pénétré je ne sais comment, cela était en moi déjà, bien avant que je ne l'aie compris. Oh ! quel transport quand enfin l'intelligence m'est venue, quand j'ai vu de quel trésor j'étais empli. Pendant un an vous vous êtes développé en moi, vous m'avez tout appris comme à un enfant, chaque jour vous m'avez comblé d'une certitude nouvelle, votre voix s'est insinuée dans mon être jusque dans mon corps, j'ai pris des habitudes de vous, vous m'avez envahi partout, pour me commander vous n'aviez

plus qu'à penser, de votre vie toute ma vie s'est renouvelée. En silence, je vous nommais mon frère, et ma résurrection, et ma béatitude, et Celui par qui la voie m'était enseignée : la nuit quand je m'éveillais, je songeais à vous, comme si vous n'aviez pas été là. Un an ! Et je me demandais à la fin qui vous donnait cette sérénité admirable, cette force et cette certitude, cette confiance, cette joie. Maintenant j'ai compris. Je sais que Dieu vous assiste et que vous vivez en Dieu. Mais alors ce cri, cette inquiétude, que vous aviez endormis en moi, se sont réveillés, révoltés. Encore j'ai senti mon angoisse m'assaillir. Et c'est pourquoi je me suis résolu de vous demander *la paix*.

La paix. Oh ! ce Dieu, ce Dieu, je voudrais le sentir présent, et là, et bien près, et solide et bien vrai, pour n'avoir plus à le chercher, pour ne plus songer au bonheur. Mais, après vous avoir fréquenté, je retrouve en moi la même aridité, la même horreur, le même soulèvement de détresse. La paix ! Donnez-moi la paix, la réponse et la paix. Montrez-Le moi, faites-Le moi goûter, faites-moi sentir Son poids sur mon cœur ; « que je sois lourd et enivré de sa présence ». Qu'il soit sur mon âme si appuyé qu'elle ne puisse plus tressaillir.

Je vous dirai le plus horrible et tout mon mal : ce tressaut, ce sursaut, cette révolte, ce désir, cette inquiétude, ce mécontentement, ils me déchirent, mais je les adore. Je me complais à ne pas être rassasié, à ne trouver en rien ma réponse. C'est même ce qui d'abord m'arracha au catholicisme. Je n'ai pas voulu accepter une nourriture. J'ai préféré ma douloureuse faim, mon angoisse. Voilà mon mal, dont pourtant il faut que je guérisse.

« Cela du moins est à moi, cela du moins est à moi ». Mais il ne faut pas que mon insatisfaction me satisfasse, que je m'en fasse un bien. Je veux une réponse, un mot très doux où elle s'anéantisse sans que je m'en aperçoive, un appuiement de votre main sur mon épaule *à moi*, par quoi enfin je comprenne tout. Il me semble qu'il ne me faut que

cela ; le murmure d'une indication que vous me feriez *à moi* seul, à moi, être entre les êtres. Oh ! quel déliement, quel abandon, quel aquiescement ce serait en tout moi ! Comme enfin je saurais bien, je verrais bien ! Ne croyez pas qu'il me faudrait la confirmation d'une exégèse. Ce n'est qu'un petit geste de vous que je réclame, une inclinaison de tête et le mot : oui, dessiné sur vos lèvres. Guérissez-moi, guérissez-moi, mon frère, mon jeune aîné, Sois ma résurrection. Je suis là.

Il faut que je finisse cette pauvre lettre déclamatoire et passionnée. Je veux vous envoyer ce papier même, dont d'abord je voulais faire un brouillon. Je ne veux pas réfléchir. Ma détestable vanité peut-être me déconseillerait de vous supplier ainsi. Recevez donc ma prière et mon cri. Je vais attendre dans l'anxiété et l'espoir votre réponse. Adressez-la, je vous prie, à

Jacques Rivière, 7, rue Hustin, Bordeaux.

Je n'ai écrit cette lettre qu'après avoir consulté M. F. dont j'ai fait la connaissance il y a deux mois, et qui m'a prêté *Partage de Midi*.

*
* *

Bordeaux, 10 mars.

A Paul Claudel.

Je ne veux pas attendre votre réponse. Il faut que je crie. J'étouffe tant, mon frère. Je vous en prie, ne prenez pas mal tout ce que j'aurai l'air de déclamer, tout ce dont je suis pourtant si affreusement déchiré.

Deux choses toujours m'empêcheront d'être chrétien : le sentiment de la *réalité du néant*, la complaisance en mon désespoir.

Le néant. Voilà ce qui m'empoisonne. Je ne l'ai pas, comme Besme, sans cesse contre le visage, je ne suis pas en confrontation perpétuelle avec lui. Le plus souvent je n'y

songe pas, je l'oublie. Mais à de certains instants, j'éprouve brusquement sa présence, je ressens sa présence et tout mon être en est troublé. C'est quelque chose qui n'est pas et qui soudain, sans un mot, me dit : me voici. Derrière ce que je vois, soudain l'horrible visage de ce qui n'est pas. Monstre, forme informe, présence que je voudrais repousser et que je ne peux pas, que je ne peux pas. Parfois, plus souvent, le mal est plus perfide, étant plus doux. C'est surtout quand je *vais* jouir d'une grande paix éparse en un paysage :

Matins d'été, limpides, bruissants, tout pailletés d'une nouveauté immortelle.

Après-midi d'hiver, où par delà le fleuve caché, bleues, je vois les collines chères qui sont là.

Crépuscules de printemps, où au-dessus de la petite cour d'ardoise passent des rafales d'hirondelles, tandis que sur la place Saint-Pierre les cris d'enfants qui jouent.

Nuits d'été, sitôt le soleil tombé, et j'entends des pas sur la grand'route et la cloche de l'Angélus, qui, suspendue un instant, se laisse tomber.

Dimanches d'automne extrême. Dans l'air lourd et le ciel mat, le bourdon de la cathédrale sur la ville.

Toujours à l'instant où va m'envahir le grand apaisement que vous décrivez dans Octobre, le mal surgit, blessure imperceptible d'abord, mais qui bientôt m'a tout infesté. Pointe qui m'assaille le cœur, infiltration dans l'âme d'un désespoir ténu mais mortel comme une épée. Je souffre, mon frère. Alors les bras me tombent, je n'ai même pas envie de pleurer, je suis vaincu et tout accablé par une douceur affreuse ; je *sens* que tout cela est vain ; n'a pas de sens, — ne *veut* rien, — ne tend à rien, — est là simplement, posé sans intention, sans but, sans désir, — est là, et encore d'une façon si précaire, couvrant à peine l'horrible présence de ce qui n'est pas !

— Mon mal, mon frère, c'est mon mal. C'est celui de Cébès en qui tout d'abord je me suis reconnu ; et j'espérais

le remède. Mais j'ai compris que je ne pouvais être guéri, parce que mon mal est plus profond, plus irrémédiable que le sien ; il a ceci d'atroce que je m'y complais, que je l'aime, que j'en fais toute ma vie, ma seule joie. Au fond je ne voudrais pas ne pas en souffrir. Cébès cherchait, questionnait, prenait les genoux de Simon. J'ai l'air aussi de vous implorer. Mais je ne veux pas être guéri, là est l'horreur ; je jouis de ma détresse, je me passionne pour mon abjection, je baise mon épouvante. Comprenez. Quand je vous ai crié « la réponse, je veux la réponse », je mentais. Ou plutôt je ne la demandais que pour la rejeter d'un rire, que pour me moquer de vous. Depuis ma première lettre un remords me poigne de cette hypocrisie ; c'est pour la réparer que je vous écris encore. Connaissez, comprenez bien mon mal. Il est que j'en veux être soigné, mais non débarrassé. Cette joie que vous promettez, je ne désire que vous me l'offriez que pour la repousser. Vous m'avez tant troublé, que je vous en veux, que je n'aurai de paix qu'après vous avoir jeté cet affront. Pour vous punir de m'avoir inquiété, je veux vous montrer que vous ne m'inquiétez pas. Vous ne détruisez pas le calme de mon angoisse.

Oh ! c'est que j'aime tant cette angoisse ! Je vous disais qu'elle était toute ma vie. Oui, chaque blessure m'occupe tout un jour ; d'avoir souffert d'un paysage je suis tout délecté. Et sans cesse ainsi se mêlent en moi la douleur et l'amour que j'en ai. Vienne un admirateur tranquille, qui se remplit d'aise devant un beau soir, si je ressens ma détresse soudaine me voilà tout transporté, méprisant mon voisin. Je sais que cela est vil et puéril, mais je ne puis m'empêcher cette joie.

Mon frère, vous voyez comme je suis tourmenté. Ne croyez pas ce que je viens de vous dire. Oui, je veux guérir, je veux la paix. Mais avec quelles supplications et quelles délicatesses il faudra que vous me la donniez. Vous avez senti tout mon pauvre orgueil rebroussé contre vous, vous avez vu ma damnation, et maintenant, encore, avec un

cri plus douloureux, plus désolé, avec l'étouffement de qui se noie, avec les mains de qui sombre, je m'accroche à vous, sur vous, contre vous. Oh ! débarrassez-moi de toute cette vilenie, de toutes ces puérilités stupides, dites-moi le mot si pur par quoi ma langue soit déliée, par quoi mon cœur s'emplisse d'un battement libre, par quoi mes oreilles soient ouvertes au bruit des eaux éternelles.

Et pourtant non. Je ne dis plus : « Je ne veux pas guérir ? » mais je dis : « Je ne guérirai pas, je sais que je guérirai point, je ne sais pas pourquoi, mais je sais que je ne guérirai point ». Ma séparation d'avec le christianisme s'est faite avec trop d'indifférence, j'ai en moi je ne sais quelle imperceptible mais profonde lassitude, qui empoisonne tous mes efforts, surtout ceux pour croire. Cette lassitude, c'est peut-être encore, passé à l'état de conscience confuse mais latente, le sentiment de la réalité du néant, l'accoutumance secrète, mais invincible, à la *présence* de ce qui n'est pas. Je n'ai pas d'espoir, et cette fois je dis cela avec lamentation et avec pleurs.

17 Mars.

Maintenant il faut que je vous dise tous mes petits scrupules, tous mes embarras secondaires. Mais c'est seulement pour être complet. Je sens que si vous pouviez vaincre mon indifférence, heurter ma lassitude, me donner un vrai désir de la joie, me faire sentir la joie, la paix, m'ôter cette affreuse obsession du néant, me mettre en communion avec Celui qui Est, je sens qu'alors toutes ces impossibilités mineures disparaîtraient.

Je vous les dirai cependant.

Etes-vous sûr de posséder le véritable sens du christianisme, je veux dire non seulement le sens que lui donnaient ses fondateurs, mais encore celui que lui conservent ses représentants ? Qui comprend comme vous les dogmes chrétiens ? Pour quel pape, pour quel saint, l'interprétation admirable que vous en proposez est-elle la vraie ? Qu'im-

porterait que vous eussiez seul gardé la véritable tradition de Jésus, si ceux qui sont les chrétiens l'avaient oubliée ? Que serait une religion mal comprise par tous ses fidèles sauf un ? Comment croirais-je à la divinité d'un dogme, qui en se transmettant s'est indéfiniment déformé ?

Je sais que vous répondrez : L'Eglise interprète la doctrine comme je le fais.

Mais alors, par pitié, montrez-le moi en détail. Montrez-moi que pour elle la Rédemption, l'Enfer, la Crucifixion ont le même sens que pour vous. Expliquez-moi de plus comment il est bien qu'aucun des fidèles n'en comprenne la véritable vérité.

Autre chose : je vois que le christianisme se meurt. Malgré vous, vous avez dit un mot terrible :

« On ne sait ce que c'est devenu. »

C'est vrai, on ne sait ce que c'est devenu, ce que font encore sur nos villes ces flèches qui ne sont plus la prière d'aucun de nous. On ne sait ce que veulent dire ces grands bâtiments qu'enserrent aujourd'hui des gares et des hôpitaux et d'où le peuple lui-même a chassé les moines. On ne sait ce que manifestent sur les tombes ces croix de stuc, boursouflées d'un art dégoûtant.

« Ils subsistent par-dessous. »

Si peu. Quelques-uns, quand on les réveille, se dressent avec des fourches. Habitude. Ils n'ont plus de Dieu aucun souci, aucun désir, aucun souvenir. Tout pour eux se réduit à des coutumes dominicales qu'il les gêne de changer.

Cependant je voudrais tant que tout l'humanitarisme socialiste ne fût qu'une maladie passagère, non la vérité, la réalité imminente, le dogme nouveau, comme je le crains. Vous me feriez du bien en me montrant la survivance profonde du dogme, sa tendance à resurgir, et qu'il est maintenant simplement endormi, non encore agonisant.

J'ai peur que vous me disiez : « Lisez tel ou tel saint, qui vous apaisera. » Ou bien : « Confessez-vous et communiez, et la grâce vous sera donnée, et vous croirez. » Je ne veux pas de cette réponse. C'est à vous que je m'adresse, à vous seul qui avez su me parler. Et ce que je vous demande, c'est non un conseil pratique ou le renvoi aux prêtres (je n'aime pas les prêtres), mais une objurgation et des mots si pleins, si vrais que je ressente le tressaut définitif, la reconnaissance intérieure de la vérité, la découverte de la Présence réelle, l'admission soudaine à l'Existence.

23 Mars.

Je jette encore des grands mots et pourtant je sens si vivement tout ce que je voudrais vous dire, je voudrais tant parler simplement, de façon à vous faire comprendre la sincérité de mon inquiétude.

Tenez, en ce moment c'est un des premiers soirs du printemps ; tout décline dans la paix ; une musique foraine s'entend qui pour d'autres serait une simple mélancolie, mais qui me traverse l'âme d'angoisse ; car elle est comme la voix de ce qu'il y a d'inutile en tout cela que je contemple, comme l'ironie intime et invisible de tout ce paysage, comme le murmure de son néant. Ainsi partout je retrouve le défaut qui rompt toute l'harmonie, la fêlure secrète par quoi tout se brise. Et c'est proprement de cela que je souffre, de cela aussi que je me délecte de souffrir.

Comment voulez-vous qu'avec cette plaie, j'aille croire franchement à une Existence terrible, comment voulez-vous que je demande à une foi la guérison de cette plaie — qui est justement l'impossibilité d'avoir foi en la réalité du monde ? Je reviens toujours à cela parce qu'il me semble que c'est surtout ce qui m'empêchera d'être chrétien. Tout le reste n'est que vétilles.

La forme habituelle que prend en moi ce sentiment de la Vanité sous-jacente à Tout, c'est une sorte de curiosité et

d'esthétisme, une ironie insaisissable, un sourire imperceptible par lesquels j'accueille toute émotion. Non que je fasse devant tout l'amateur : attitude exécrable ; je suis capable de passions ; j'en suis tout plein, tout brûlé. Mais au moment où me possède la plus forte émotion, j'en ressens profondément l'inexistence, et la vanité, sans cesser d'en jouir, j'éprouve ce sourire intérieur par quoi tout le sérieux est détruit. Ce n'est pas simple retour de psychologue, amusé par le mécanisme de l'âme, c'est la *sensation* de l'à quoi bon, du sans-raison, du sans-besoin de ceci dont à ce moment même je suis tout bouleversé. Ainsi même en dehors des crises où le néant m'assaille et me surgit en face, je vis avec lui, j'ai une accoutumance de sa compagnie, je le sais là, tout près, je l'ai au fond de moi, il infecte toute ma vie, il empêche que je prenne avec moi pour la route aucune certitude.

Je relis à l'instant dans *Connaissance de l'Est*, quelques mots terribles, qui semblent ma condamnation et me confirment dans l'idée que je suis perdu : «... et, ensuite, entre dans le Nirvana. Et les gens se sont étonnés de ce mot. Pour moi j'y trouve à l'idée de *Néant* ajoutée celle de *Puissance*. Et c'est là le mystère dernier et satanique, le silence de la créature retranchée dans son refus intégral, la quiétude incestueuse de l'âme assise sur sa différence essentielle. »

Seulement moi j'ai gardé mon inquiétude ; je ne me repose pas en la possession du néant ; je ne jouis pas du néant ; je jouis seulement d'en souffrir. C'est peut-être le contraire. Au fond j'ai toujours eu l'idée qu'une âme anxieuse n'était pas perdue, que le salut me viendrait de mon angoisse.

Avant de clore cette longue lettre où, pêle-mêle, sans souci de les exposer clairement, j'ai tenté de vous dire les motifs de mon incrédulité, il faut encore que j'ajoute deux

mots sur deux choses qui me retiennent aussi et m'embarrassent : ma sensualité, mon avarice.

Je suis sensuel, en ce que toute sensation de la nature prend en moi une force terrible qui m'obscurcit jusqu'à l'âme. Les beautés de la lumière et de la nuit, le goût de l'eau, le parfum de la terre et certaines indescriptibles harmonies de tout cela ensemble, m'égarent d'une volupté immense. C'est soudain comme si tout mon corps envahi de plaisir s'appuyait sur mon âme à l'étouffer. J'ai peur que ces accès *continuels* empêchent en moi un recueillement durable et cette ferveur intime, qui, comme la lampe de l'autel, doit rester inextinguible. Mes sens pèsent trop sur mon cœur pour lui permettre de veiller.

Mon avarice. Je voudrais avoir comme Violaine cette spontanéité du don, ce geste de prodiguer. Mais je suis embarrassé d'un tas de petits scrupules : je veux réserver ceci et ceci, j'ai mes petites philosophies auxquelles, sans y croire, je tiens ; et me voilà retenu de toutes parts, incapable d'un abandon définitif et de me remettre aux mains de Celui qui me guiderait.

Attaches innombrables et détestées, avarices imperceptibles mais indestructibles ! O vous donnez-moi la force de briser tout cela ! Et ce départ que Gide n'a pu me décider à tenter vers les choses, décidez-m'y vers Dieu. Tout laisser un matin, se lever pour ne plus revenir ; n'avoir plus que sa nudité à offrir. Je voudrais tant cela et je ne le puis.

Mon frère, j'attends de vous ce que va être ma vie.

Jacques Rivière.

P.-S. — Ma première lettre écrite de parti-pris en un instant et tout de suite expédiée, je ne sais plus ce que j'y ai dit. Elle devait être cent fois plus puérile encore que celle-ci. Moins sincère aussi. Oubliez-la et jugez-moi d'après ce que je viens de vous dire. Par pitié surtout, dites-moi si mon mal est guérissable, et si vous pouvez

guérissez-le. Otez-moi surtout cet affreux plaisir de m'y complaire.

JACQUES RIVIÈRE

*
* *

A Jacques Rivière [1].

Tientsin, le 3 mars 1907.

Mon cher enfant,

J'avais commencé à vous écrire une grande lettre théologique, et puis j'ai eu mépris de faire ainsi le maître et le pédant avec vous. C'est entre nous une affaire d'homme à homme, et je me tourne simplement vers vous et je vous ouvre mes bras et je vous dis : oui, je le veux. Soyez mon frère, soyez avec moi ! Venez à Dieu qui vous appelle. Je le sais, c'est un moment de terrible angoisse, mais *il le faut*. C'est la question qui fait le thème d'un des derniers quatuors de Beethoven. Muss es sein ? Et cette grande âme répond sur des notes altérées : « Es muss sein ! Es *muss* sein ! » Toute conversion est un petit jugement, dit Pascal. Il y a bien des choses qui vous paraissent infiniment douces ou terriblement désirables auxquelles vous avez à renoncer. Et d'autre part dans la religion catholique il y a tant de choses dures à croire, tant de choses humiliantes à pratiquer, un abaissement si impitoyable de nos petites idées et de notre petite personne ! Mais ne craignez point, *il le faut*. Ne croyez point ceux qui vous diront que la jeunesse est faite pour s'amuser : la jeunesse n'est point faite pour le plaisir, elle est faite pour l'héroïsme. C'est vrai, il faut de l'héroïsme à un jeune homme pour résister aux tentations qui l'entourent, pour croire tout seul à une doctrine méprisée, pour oser faire face sans reculer d'un pouce à l'argu-

1. Cette lettre répond à la première lettre seulement de Jacques Rivière.

ment, au blasphème, à la raillerie qui remplissent les livres, les rues et les journaux, pour résister à sa famille et à ses amis, pour être seul contre tous, pour être fidèle contre tous. Mais « prenez courage, j'ai vaincu le monde ». Ne croyez pas que vous serez diminué, vous serez au contraire merveilleusement augmenté. C'est par la *vertu* que l'on est un homme. La chasteté vous rendra vigoureux, prompt, alerte, pénétrant, clair comme un coup de trompette et tout splendide comme le soleil du matin. La vie vous paraîtra pleine de saveur et de sérieux, le monde de sens et de beauté. A mesure que vous avancerez, les choses vous paraîtront plus faciles, les obstacles qui étaient formidables vous feront maintenant sourire. Tous ces grands noms, tous ces poètes, ces écrivains, ces philosophes dont l'ombre a couvert notre jeunesse, vous en verrez tout à coup la mince figure grotesque, et non point la pauvreté, mais le pur néant de la pensée anti-chrétienne. Car il n'y a science que par l'unité, et il n'y a dialectique que par le Oui ou le Non, et qui retire le Verbe détruit la parole. Et puis vous n'êtes pas seul, songez à l'immense foule des pauvres, des misérables, dont des livres terribles comme le *Bubu* de Philippe ou *La Maternelle* de Frapié vous décrivent l'enfer et qui vivent et meurent dans les ténèbres et l'infection. Vous avez le loisir, vous avez l'intelligence, vous avez l'instruction, vous êtes le délégué à la lumière de tous ces abîmés. Que leur répondrez-vous devant Dieu quand ils vous accuseront et vous demanderont : Qu'avez-vous fait de tous ces dons ? Malheur à vous si vous n'en avez usé que pour épaissir encore ce Tartare par un accroissement de la nuit et de la confusion. Non, Jacques, ne croyez pas les livres. Croyez-en la droiture naturelle de votre conscience et l'élan de votre virilité. La lumière n'est pas refusée à celui qui la cherche avec un cœur sincère. C'est la Sagesse qui attend à votre porte. Bienheureux celui qui la fera entrer dans sa maison ainsi qu'une mère honorée.

Il y a un passage de votre lettre qui m'a fait rire. C'est

celui où vous me dites que vous craignez de trouver dans la religion la fin de la recherche et de la lutte. Ah ! cher ami, le jour où vous aurez reçu Dieu en vous, vous aurez l'hôte qui ne vous laissera point de repos.

« Je ne suis point venu apporter la paix mais le glaive. » Ce sera le grand ferment qui fait éclater tous les vases, ce sera la lutte, la lutte contre les passions, la lutte contre les ténèbres de l'esprit, non point celle où l'on est vaincu, mais celle-là où l'on est vainqueur.

Allons, cher enfant, prenez courage. Soyez avec nous, soyez un frère pour moi, pour ce bon et grand F. Mangeons ensemble tous les trois cette Cène que le Christ a désiré d'un grand désir prendre avec nous et cette grande chère qu'il nous fait de son corps et de son sang. Loin de vous, presqu'aussi loin que les étoiles, et tout près de votre cœur, il y a un homme que votre lettre a rempli de joie. Je l'ai lue près du berceau de mon enfant nouveau-né, avec quel trouble, avec quel amer retour sur moi-même, avec quelle terreur presque de se sentir l'instrument par lequel Dieu a adressé à l'un des siens convocation. Quelle est alors la joie et quelle est aussi l'humiliation du serviteur qui lève les mains vers le maître et s'écrie sans oser le regarder dans un profond sentiment de son indignité : *Unde hoc mihi ?*

Je vous embrasse.

Paul CLAUDEL

Je vous donne rendez-vous à la Sainte-Table pour la Pentecôte. Il faut vous enfourner au confessional. Pauvre garçon ! C'est dur, mais enfin pas plus pour vous que pour les autres. Les camarades y ont passé. Pas de respect humain, Jacques Rivière !

(*A suivre*)

DIALOGUES AVEC LE CORPS ENDORMI

à Madame Mayrisch de Saint-Hubert.

Premier Dialogue
1923

I

Quelle soudaine curiosité me porte à tirer sur notre lien, à t'écarter assez de moi pour apercevoir ta stature entière, premier et dernier ami, corps tyrannique et fidèle ? Cher aveugle qui me portes et que je conduis, cher taciturne sans intelligence et pourtant plein de déconcertante sagesse ! Que notre commerce a été charmant et facile ! Mais nous approchons de l'âge où les conjoints se regardent avec des yeux dessillés, s'étonnent d'avoir pu se croire une même créature, s'aperçoivent qu'ils ont des intérêts distincts et n'ont de cesse qu'ils n'aient désenchevêtré leurs biens et leurs pensées. A notre tour connaîtrons-nous les trahisons et les aigreurs ? Me refuseras-tu ta force tout à coup, et te reprocherai-je mes complaisances d'autrefois ? Accepterons-nous d'exister séparément, Esprit et Chair, et même de nous affronter dans une lutte affreuse, comme certains ont prétendu nous y condamner ? Non, non ! Ne crains pas que, sous couleur de scruter notre union, j'obéisse à des préoccupations sournoises et que je cherche en toi des défaillances afin de pouvoir un

jour t'humilier. Mais puisque notre tendresse est encore dans toute sa verdeur et que seul un imperceptible décalement trahit parfois notre double nature, hâtons-nous d'admirer le jeu parfait de notre mutuelle servitude.

Les vieillards peuvent disserter sur la passion et les amants brouillés en savent long à dire l'un sur l'autre ; mais qui prend leurs témoignages au sérieux, et qui prendra au sérieux le nôtre si nous tardons à l'apporter ? N'attendons pas de nous aimer moins, pour essayer de discerner nos limites réciproques. En vain, plus tard, nous voudrions être équitables : nous ne pourrions pas réchauffer nos souvenirs, ou bien ils nous brûleraient d'impuissants regrets. Quand tu ne sauras plus m'étourdir, quand tu ne récompenseras plus si royalement les consentements que tu obtiens de moi, je risquerai, cher voluptueux, de m'en croire et de proférer des sottises orgueilleuses. Mais maintenant que tes membres sont encore un pays souriant d'où je n'ai pas la tentation de fuir, maintenant que tout nous porte encore à l'indulgence et qu'une querelle ne peut conduire qu'à un resserrement de l'amitié, c'est le suprême instant où nous puissions nous mesurer sans crainte ni jalousie, et sonder chacun nos propres faiblesses avec la joie d'y découvrir de quoi rendre à l'autre un hommage plus ému.

II

Cet instant qui n'est plus la veille et qui n'est pas le sommeil encore, mais qui fait la soudure entre les deux, nous ne le traversons pas ce soir à notre manière habituelle, en glissant insensiblement par-dessus le joint. Nous avons dû tant soit peu nous écarter de notre piste, si foulée, si nivelée par notre passage quotidien qu'aucune aspérité ne nous rend plus attentifs à l'instant où nous quittons le terrain solide pour nous engager sur celui du rêve. Arrêtés un moment dans cet étroit espace qui ne relève ni de l'un

ni de l'autre royaume, voilà qu'inopinément nous nous sommes séparés. N'écoutant que ta paresse, tu as un peu vite couru vers le sommeil, sans t'apercevoir que je ne te suivais pas ; et maintenant tu ne vaux guère mieux qu'un corps endormi. Tes jambes allongées l'une contre l'autre ne se sentent plus réciproquement. Tes bras ont beau être croisés, ils flottent déjà comme des algues dans l'eau de l'insensibilité. Je ne suis plus qu'une boule de pensées posée sur l'oreiller, incertaine de ses contours mais, au centre, extraordinairement lucide et légère. Je me garderai de toute allégresse qui risquerait de te faire sursauter et, dans le branle-bas de toutes tes cellules, de rétablir entre elles les liaisons coupées. Instantanément la bulle de clarté qui vacille à l'extrémité de ton cou, comme au bout d'une paille, rentrerait en toi comme lorsque le souffleur retire son haleine, et je me répandrais jusqu'en tes orteils, selon ce mélange uniforme qui fait la monotonie de notre félicité. Mais d'autre part je garderai les yeux ouverts sur l'obscurité, de peur, si je les ferme, de m'avancer un peu trop sur le terrain du songe, et que mes pensées cessant de se tenir par les mains, l'une d'elles ne frappe le sol du talon et ne s'élance d'un bond dans l'absurde, suivie d'un cortège échevelé.

Me voici donc privé de tout contact (l'oreiller même je ne le sens plus), sans autre lien avec le monde que ce regard qui ne s'appuie même pas à de la couleur noire, mais qui se perd dans des ténèbres imprécises. Ces crinières de sensations qui, durant le jour, nous prolongent en tous sens, qui gonflées, soulevées, nous donnent l'illusion d'occuper de la place dans l'univers, les voilà repliées le long de tes membres. Que reste-t-il de moi, maintenant que tu ne fais plus tournoyer ces chevelures de flammes ? Ah, magicien enivré de tes propres mirages, tu t'es endormi quelques minutes trop tôt et je surprends tes sortilèges.

III

Comme un appel, au loin, qui monte dans un air parfaitement tranquille, j'entends faiblement les quatre syllabes du nom qu'on t'a donné quand tu venais de naître. Est-ce bien à toi qu'on l'a donné ? Avec tes jointures durcies par l'âge, avec ton poil et tes dents dorées, es-tu bien le même que le nourrisson encore tout lait et tout sang maternel ? Ce doute te ferait lever les épaules, car tu es ombrageusement jaloux de ta continuité, ami si fidèle à toi-même, qui as obstinément conservé dans ta main d'homme, précise jusqu'au moindre ruisselet, la géographie de ta main d'enfant. Mais dans cette heure de singulière clarté, où l'esprit immobile dépose lentement sa lie, quel sens ont-elles pour moi, ces quatre syllabes ? Quelques souvenirs y adhèrent, comme au sarment bon pour le feu des grapillons oubliés l'automne précédent par les vendangeurs : peaux racornies, noircies, où les oiseaux mêmes ne trouveraient plus rien à becqueter. Je laisse remonter dans ma mémoire ces renseignements desséchés, qui n'éveillent aucune curiosité, aucun écho de ma sympathie. Duquel de mes amis ne m'en revient-il pas autant ? Eux du moins, je revois leur visage, je les aperçois de profil, de dos, tandis que je connais à peine cet homme hâtivement regardé chaque matin dans le reflet d'un miroir et que peut-être dans une foule je croiserais sans lui donner de nom. Pourquoi vouloir me lier à ce fantôme ? Sans le témoignage de ceux qui l'ont connu, sans quelques objets qui demeurent comme des bornes le long d'une sente effacée, serais-je certain qu'il ait existé ?

Vais-je aujourd'hui, mémoire infidèle, te rendre grâce de l'indolence avec laquelle tu as laissé fuir l'image de ma jeunesse ? Du même coup tu as détruit la muraille qui enferme la courte carrière d'une vie humaine. Libre à cer-

tains de croire qu'ils sont à l'abri du temps, parce qu'ils peuvent à leur gré faire cheminer leur pensée dans les empreintes de leurs anciens pas. Mais qu'est-ce que ces quelques dizaines d'années dans lesquelles ils sont emprisonnés, à côté de l'instant sans limites, vers quoi, dégagé de toute entrave, je m'évade ?

Le ressac du passé ne m'atteint plus. Me voici comme un feu au ras de l'eau, si bas que l'on dirait toujours un feu flottant. Mais il est posé sur la roche, fanal hissé avec précaution, instable, menacé, mais immobile cependant pour quelques secondes qui ressemblent à l'éternité.

IV

On dit que tu as le souffle plus court, et que déjà les poisons de l'âge attaquent sournoisement ta mémoire. Mais quand tu serais plus flétri qu'une pomme sur laquelle a passé l'hiver, pourquoi m'en tourmenterais-je ? Dans le refuge où je suis retiré, je n'ai que faire du souffle d'un coureur ; je n'ai pas plus de droite ni de gauche que n'en a une sphère parfaite, et nul déplacement n'a plus de sens, puisque la lumière où je baigne est partout égale. Et de quoi chercherais-je à me souvenir, puisqu'il n'y a ni commencement ni fin à la contemplation où je m'absorbe ?

Je me sens plus frais que le chant du merle. Tu ne savais pas que tu tenais encagée une voix si jeune. Elle ne vieillit pas plus que, depuis des milliers de siècles, ne vieillit la voix des oiseaux. Tu pourras être rompu et recru, elle ne sera pas moins claire. Ah, camarade couché sous le buisson d'épines en fleurs, écoute le timbre suave : la voix d'un enfant n'est pas plus intacte.

V

Que ta respiration est tranquille ! Je puis l'accélérer un instant ou la retarder, pour le plaisir de sentir que tu m'obéis, comme on excite ou calme un cheval par une pression du genou. J'écoute ton sang battre patiemment, mais dans des profondeurs où déjà ma volonté n'atteint plus. Et encore au-delà s'enfoncent des régions dont je ne sais plus rien, où s'accomplit l'immense travail des combustions et des échanges, les royaumes des glandes silencieuses, les Indes et les Chines inconnues, avec les myriades de leurs populations, avec leurs usages et leurs lois, leurs hiérarchies, leurs alliances, leurs rivalités. Quelle part ai-je eue à leur fondation ? Vaste continent dont je ne connais rien, sinon la côte et l'embouchure des fleuves, sur l'intérieur duquel j'en suis réduit aux déductions, aux ouï-dire, aux fables, dont j'ignore les flores, les régimes, les climats, les partages des eaux.

Je me tiens devant toi comme l'homme des cavernes devant ses animaux domestiques, plein de superstition et d'envie, prêt à adorer la vache qu'il mène par la corne, tant il est nu à côté d'elle, et faible, et ignorant. Que d'autres s'émeuvent devant l'harmonie des sphères, il me suffit de tes prodiges. Avant que j'eusse commencé de m'éveiller, ton monde intérieur jouait avec perfection, maintenant son équilibre, choisissant, rejetant, préparant déjà l'avenir dans tes frais viscères. Qu'ai-je à me tourmenter d'aucun problème qui dépasse l'homme, quand déjà rien de moi-même ne m'est intelligible ? Plaisante folie que de prétendre juger l'univers, quand tes merveilleux agencements confondent déjà mon imagination. Puisque, depuis ma conception, j'ai constamment été conduit, et qu'à chaque minute je le suis encore, n'est-il pas risible de se rebiffer tout à coup et de bouder si l'on ne me

dit pas où l'on me mène ? Le silence des espaces infinis ne m'épouvante pas plus que cette goutte de semence qui contient toute l'humanité depuis Adam.

VI

Pendant longtemps tu m'as nourri comme un jeune prince sur lequel on ne compte pas pour l'expédition des affaires. Il est là, parce qu'il faut un visage qui représente la république aux yeux des étrangers. Il va et vient, il a des caprices maladroits et gênants. S'il accomplit quelques gestes utiles, c'est toi qui les lui suggères ; mais afin qu'il ne se mêle pas de ta savante administration, tu lui laisses croire qu'il les invente pour son plaisir. De la terrasse où il s'amuse, il ne devine pas l'innombrable vie du royaume. Loin qu'il en soit l'âme, il n'en connaît même pas les intérêts premiers. Il t'obéit bien plus qu'il ne te gouverne. Il a beau être le royal fils de l'esprit, il ne sait presque rien encore et tu sais tout. Le lourdeau c'est lui, et toi le subtil. Tes cent mille mandarins s'effraient de voir grandir ce jeune présompteux, car il faudra bien lui céder un jour l'initiative de la politique. Sera-t-il débauché ? Quel désastre pour les provinces, quelles dilapidations et quelles famines ! Et si quelques signes annoncent qu'il doive être un grand roi, l'appréhension est plus vive encore, car les grands rois sont plus onéreux que les souverains médiocres ; ils poursuivent des buts personnels et, prodigues d'eux-mêmes, ils le sont aussi de leurs peuples.

Puis viennent les premiers conflits. Esprit et corps adolescents ! charmante querelle où s'affrontent deux lois millénaires. L'esprit émerveillé a découvert les quelques règles de courage que les hommes se transmettent depuis cent générations. Elles te paraissent puériles, à toi qui as hérité la science de milliers de siècles ; mais ne doit-il

pas faire la preuve de sa force, qui est neuve et blessante ? Comme il se plaît à t'en faire sentir la rudesse ! Comme il te traite de guenille, de pleutre, de rustre ! Et peut-être trouves-tu quelque plaisir à ces violences d'un jeune maître.

T'a-t-il assez confiné sous la lampe et courbé sur des travaux qui te répugnaient ! Tu perdais tes couleurs, tu t'étiolais. Quelles traces ne conserves-tu pas jusqu'à ce jour de mes sévices ! J'ai tâché de les effacer quand il n'était plus temps. Ton aspect m'a rendu chagrin et j'ai compris combien je t'avais lésé. Les remords ne commencent qu'avec ce qui ne peut plus être remis droit, et c'est en toi que j'ai découvert pour la première fois l'irréparable.

Oui, dans ces luttes de notre jeunesse, je t'ai souvent fait toucher des épaules et tu m'as rendu la pareille. Vicissitudes du plus beau des sports, tant qu'il est naïf et loyal. Mais les adversaires ont vite fait de comprendre les avantages des ménagements réciproques, des coups portés mollement, des résistances feintes. Quelquefois tu ne cachais pas plus ton désir qu'un jeune chien qui jappe. Mais quand tu me voyais moins docile, tu faisais le bon apôtre, tu inventais de spécieuses couleurs, dont tu riais scandaleusement une fois ta volonté satisfaite. Tes envies ne sont pas nombreuses, mais que tu as de ruses pour convaincre qu'il faut y céder. Et moi-même, quand ta paresse l'emportait sur ta sensualité, comme je te stimulais d'aiguillons malhonnêtes, te forgeant des devoirs de curiosité, te faisant rougir de toute volupté que tu aurais négligé de cueillir.

Si nous voulions débattre le compte de nos torts réciproques, quand achèverions-nous ? Mais celui de nos mutuels services est le seul dont il nous plaise de nous souvenir.

VII

Joie de nous sentir distincts, toi et moi, reliés l'un à l'autre et pourtant capables de libre mouvement ! Ceux qui ne possèdent pas notre secret de dialoguer avec soi-même, ils sont pareils aux Termes. Faits d'un seul bloc, ils n'ont jamais connu la course ni le bond, et ils mourront à l'endroit même où ils sont nés.

Si je te permets un pas vers les objets de tes convoitises, à ton tour souffre que j'en fasse un vers ce qui me tente. Je ne t'ai pas marchandé les joies et nous avons tenu pour une insulte au soleil tout inutile attardement hors de sa chaleur. Tu n'as eu de paix que, luttant d'ingéniosité avec tous les animaux de la terre, tu n'eusses exploré ces extrémités du plaisir au-delà desquelles personne n'est allé. Ne trouve donc pas mauvais que je trompe un instant ta jalousie. Laisse-moi me retirer de ces hanches dormantes, de ces épaules abandonnées, m'aventurer jusqu'à la pointe la plus avancée de notre être et baigner mon visage dans l'onde maternelle.

VIII

Je ne t'appartiens pas plus que l'arc-en-ciel n'est aux gouttes de la pluie. L'arc-en-ciel appartient aux rayons, mais sans la pluie il ne fleurirait pas. Tes membres sont un cristal qui intercepte quelques ondes de l'éternelle lumière ; ils remuent dans un étincellement de prismes ; et parmi les milliards de cristaux dressés sur la surface de la terre, ils sont d'entre les plus transparents.

Il n'y a qu'un seul torrent de lumière spirituelle et des milliards de cristaux pour la recueillir. Déjà les plus obscurs, déjà le jaspe vert des végétaux en est pénétré d'on ne sait quelle lueur. Cristaux fameux, cristaux laiteux, de

plus en plus dociles à l'illumination, de plus en plus avides de clarté, selon mille graduations de transparence, les uns encore obscurcis d'une buée, encore coupés de failles ; et parmi les plus purs, il y a des degrés encore, jusqu'aux plus parfaits.

Si l'onde éternelle ne te traversait pas, tu partagerais la nuit de la houille ; si l'onde ne rencontrait pas tes arêtes et tes miroirs, où trouverait-elle occasion de se briser en tant de feux ? Ne crains pas qu'elle se refuse : elle est trop éprise de chacune des belles nuances dans lesquelles tu la divises. Ce n'est pas toi qui auras à gémir de sa défection ; c'est elle qui pleurera ses fleurs, quand tu ne seras plus capable de la rompre amoureusement.

Passage de l'esprit éternel à travers les corps éphémères : un seul esprit diversifié par mille verreries ! Cette méditation fait tous les frais de notre métaphysique. Elle satisfait au sentiment de notre mortalité et à celui de notre permanence. Ame éphémère, qui n'a de forme et de couleur que selon le corps traversé par le torrent spirituel, mais âme éternelle tout de même, puisque, le corps étant détruit ou dégradé, elle rentre dans l'immense coulée.

IX

De quel glissement subtil tu t'es éloigné ! Nos éléments frémissent, comme au matin la population de la ruche, impatiente de se disperser dans le soleil. Qu'il se désagrège facilement cet assemblage d'universel et de particulier, cet orgueilleux fantôme que certains voudraient voir préserver jusqu'à la consommation des siècles !

Vraiment, sont-ce des hommes épris de sainteté qui ont accepté tant de labeurs et d'agonies, pour assurer la perpétuité d'une ombre pareille ? Vraiment faut-il « telles gouttes » de sang divin pour les sauver eux seuls, sans que tous les autres le soient aussi ? Quoi, elles refusent d'abdi-

quer, ces âmes horriblement nouées ? Ne leur suffit-il pas d'avoir adoré l'Esprit et avivé l'éclat qu'il peut jeter dans l'homme ? Ils ne s'immolent qu'à la condition de renaître de leurs cendres, et encore ne s'y décident-ils qu'après avoir déprécié par tous les moyens, qu'après avoir terni et calomnié ces biens qu'ils n'avaient pas le courage d'abandonner avec un regard équitable. Nous savons de pauvres gens qui se sont sacrifiés avec une générosité plus naïve, des enfants, monceaux d'espérances hachées, qui sont tombés sans tant de cris. Et il leur faut la résurrection de la chair, parce qu'ils sentent bien que leur âme n'est à leur particulière ressemblance que si leur corps la maintient.

Et toi qui te laisses couler avec tant de convoitise dans l'anéantissement du sommeil, te débattras-tu désespérément lorsqu'il faudra descendre dans la nuit définitive ? Ce n'est pas la peur du néant qui, certains jours de péril, t'a coupé le souffle, mais le regret des merveilles de ce monde. Puis nous songions au désarroi de quelques visages qui devraient apprendre à se passer de nous ; et, bon bœuf de labour, tu regardais avec chagrin le peu de sillons tracés dans le vaste champ.

X

Non, ne crains pas que je t'échappe. Je ne fais que reconnaître une issue vers la liberté. Certes il serait aisé de fuir et de chercher demeure dans les tabernacles mystiques. Je tiens leur secret à ceux qui, sous les huttes de branchages, s'abîment dans le ravissement. Je n'aurais qu'à te maintenir dans cette léthargie — il n'y faudrait pas beaucoup d'artifice — qu'à délaisser un reste d'activité raisonnante à laquelle je m'amuse encore, comme allongé dans une barque et prêt à s'abandonner au fil de l'eau, on se retient encore à une branche de noisetier. Mais que dirais-tu, mon ami, de pareille traîtrise ? A bon droit tu haïrais

le camarade enfui vers sa Thébaïde intérieure et tu pleurerais sur tes mains oisives.

Non, mon ami, ce n'est qu'une pointe poussée jusqu'aux neiges éternelles. Nous en avons poussé tant d'autres jusqu'en des régions plus basses que la mer ! Ne vois-tu pas que toute cette étendue nous appartient, de l'une à l'autre extrémité, et que, pour se tenir en équilibre sur la ligne médiane, l'athlète manie un balancier terminé par deux boules d'or : celle de la chair et celle de l'esprit ? Qui donc a plus que nous le goût du bel équilibre ? Bien éveillé, tu rirais, encore plus que tu ne t'inquiéterais de mes infidélités. Nous aimons trop la vie en son milieu, nous y trouvons trop d'aise, de plénitude et d'amour, pour nous arrêter bien longtemps aux aventures périphériques. Oui, tu rirais épaissement, tant nous sommes peu faits pour l'abdication mystique.

Mais s'il arrive, mon ami, que dans notre cheminement vers la mort tu sois blessé le premier, si le sort te brise les jambes et t'enfonce ses flèches dans les yeux, sera-t-il juste de me reprocher mon refuge ?

Tu es bien présomptueux de croire que la vie ne nous fera jamais crier grâce et que nous n'aspirerons pas à la paix que donne la contemplation inhumaine.

XI

Je te l'ai dit : je ne suis plus qu'une flamme claire, qu'un son aigu, non modulé, pareil à celui de la cigale. Adoration, prière pure de toute demande ! Est-il vrai que, certains jours de détresse, nous ayons demandé de l'aide, nous ayons jeté des appels pleins de vœux âpres, exigeants, sans retenue ? Prières jaillies non pas de ce que la chair a de plus lâche ; moins de notre peur que de notre pitié pour des maux devant quoi l'on est impuissant. Que l'homme supplie, si c'est pour lui le seul moyen de percer

des échappées dans le mur qui l'enclôt et de trouver le contact avec ce qui est plus vaste que lui. Car il reste pareil aux enfants, si maladroits à ouvrir leur cœur et qui n'y parviennent que lorsqu'ils ont une grâce à demander.

Mais si confus que soit pour moi, dans cette minute, le pays sans odeur et sans lieu où errent nos sentiments passés, j'atteste que nous avons toujours conservé quelque honte de ces prières, qui sont l'aveu d'un courage aux abois et d'une foi sans confiance. (« Seigneur, non pas vous faire violence, mais prendre conseil de votre éternité, mais vous parler des angoisses qui nous submergent, vous en parler seulement !... ») Nous avons su nous garder des prières les plus misérables ; nous ne nous sommes pas traînés sur les mains et les genoux ; nous n'avons pas poussé les gémissements de la veuve harcelant le Juge inique ; nous n'avons pas cru notre humiliation agréable à des Puissances que notre courage n'avait pas touchées. Et voici notre récompense : cette prière où plus rien n'est faiblesse, cette pure jubilation qui chante au-dessus de toi.

XII

Tu es sujet du royaume de la faim, où la créature ne peut subsister qu'en tuant et en mutilant. Moi je n'y suis que captif. Parfois, comme ce soir, les portes de la prison s'ouvrent et je m'avance jusqu'aux confins d'un monde qui n'est plus le tien, qui n'est plus celui de la vie divisée, de la vie dévorée, et qui n'est peut-être plus celui de l'amour.

Sur le monde dont tu relèves, beaucoup de choses sont écrites en toi, mais le mot de l'énigme, tu ne le tiens pas non plus. Tu as sur nos commencements des lueurs que tu ne veux pas dire. Tu te rappelles peut-être pourquoi tu n'as pas reçu l'odorat du chien ni la boussole de l'oiseau, ou dans quel accès d'hilarité fut conçu le pavillon de ton

oreille. Car pourquoi l'enfance de la création n'aurait-elle pas eu ses gaietés puériles ? Plus d'une fois l'œuvre des six jours n'a d'excuse que dans l'amusement que son auteur a pu y prendre. Toute la nature proclame la fantaisie du créateur. Que d'êtres estropiés par la magnificence dont il les a pourvus ou victimes de bizarres gageures qu'ils expieront jusqu'à la fin de leur présence sur la planète. Nous n'avons inventé la justice que pour le redressement de ses débauches et de ses oublis. Son ordre à lui n'est pas celui de l'équité ; mais l'équité, peut-être, n'est qu'une loi de circonstance, une vertu provisoire, à la mesure de notre faiblesse.

Allons-nous juger l'immense aventure sur l'épisode auquel nous sommes mêlés ? N'ayant pas posé nous-mêmes ces fondations qui défient notre bon sens, sera-ce à nous d'imaginer un raisonnable couronnement de l'édifice ? Le grain de sable utilisé par le gâcheur de mortier n'a pas à déterminer le dessin de la coupole.

La confusion n'existe qu'aux yeux de notre débilité, mon ami. Déjà ce royaume spirituel jusqu'au seuil duquel je parviens, il y règne un climat qui n'est plus celui de notre cœur. L'air t'y paraîtrait d'une pureté terrible, sans densité, à peine respirable. Il y manque cette vapeur clémente, ce halo de bonté que la chair rayonne autour d'elle. L'exaltation qu'on y trouve n'a pas les couleurs de l'amour ; mais penses-tu que, sans l'amour, nulle félicité ne soit chaleureuse ? Il te faut des flammes chargées d'aromates. Ne conçois-tu pas qu'il y en ait de plus ardentes, mais invisibles, trahies seulement par un tremblement de l'air ?

C'est en ce lieu que, de toutes les parties de la terre, est afflué le peuple mystique, estimant qu'en regard de ces délices, toutes les autres étaient sans goût, et que tous les contentements restaient inquiets, comparés à la paix dont on entrevoit ici l'aube. Qui te permet d'affirmer que ces multitudes n'aient trouvé que déception, qu'elles aient

soutenu sans récompense, des siècles durant, ce défi obstiné contre ta race et contre toi ?

XIII

Si demain nous nous souvenons de cette allégresse, tu m'infligeras de gros sarcasmes : « Quoi, diras-tu, c'est pour une fantaisie aussi déraisonnable que tu abuses de mon sommeil, comme une possédée qui sort de son lit pour courir au sabbat ! Quoi, me fuir pour rejoindre ces âmes épouvantées qui n'imaginent de refuge que dans le néant ! As-tu chassé de ta mémoire ceux que tu invoquais toujours pour m'imposer leurs lois précises, les fils d'Ulysse, les héros ironiques, de qui tu voulais qu'on ne s'écartât qu'après mille hésitations, comme de la vivante grammaire qui régit l'homme ? Eux qui ne trouvaient, selon toi, de plaisir et d'honnêteté que dans notre ajustement parfait, que diraient-ils à te voir te commettre avec ces dégénérés qui adorent l'innommable et l'informe, et qui ne conservent de la vie que de quoi prolonger un laborieux suicide ? »

Et tu poursuivras avec les reproches de la tendresse :

« Ai-je été mauvais compagnon, pour qu'ainsi tu me renies ? Ai-je essayé de prévaloir sur toi, de t'asservir ? Vas-tu me laisser retomber au rang des bêtes, moi qui portais avec fierté ta discipline ? Vas-tu recourir aux lâches violences des ascètes ? Me réduiras-tu par le jeûne jusqu'à ce degré de faiblesse où tu ne sentiras plus ma présence, où je n'existerai plus pour toi ni par ces contradictions, qui pourtant ne te déplaisaient pas toujours, ni par les prévenances dont je t'ai peut-être lassé ? »

C'est ainsi que tu parleras, feignant d'excessives alarmes, t'inquiétant d'un péril que tu sais vain, étirant tes membres et te réjouissant de ne pas encore te sentir vieux.

XIV

Et c'est moi qui, le premier, pousse un cri d'inquiétude véritable :

« Réveille-toi ! Reviens à toi ! Penché sur le gouffre de la lumière, j'ai tout à coup pris peur de ma solitude. Je me suis souvenu de ceux que j'aime. Dans l'air trop pur vibre un chant qui n'est d'aucune voix ; c'est leur voix à eux qu'il me faut. Toi seul tu sais par quel chemin les retrouver. Ce sont tes yeux charnels qui les distinguent, tes mains qui peuvent les étreindre et les retenir. Toute tendresse, c'est en tes profondeurs qu'en est la source. Ne crois pas que je fusse pris de vertige devant des espaces sans horizon, où nul guide ne nous conduit. Je baignais dans un infini pareil à moi-même, dans un élément si ami que je n'y sentais plus mes frontières. Peut-être étaient-ils près de moi, ceux que je cherche ; peut-être étions-nous mêlés dans la même flamme. Mais il me faut la certitude de leur bonheur. Hélas, on ne se rejoint en Dieu qu'en cessant de se joindre dans la chair, qu'en détournant les yeux, qu'en détournant le cœur, qu'en refermant sur soi la porte de la cellule. Jésus ordonne de renier père et mère, femme et enfants, afin de le suivre ; car le cœur humain ne peut monter vers l'Eternel que vide d'humanité. Or nous ne renonçons à aucune créature, même pas à la plus petite. Nous les voulons chacune avec son regard éphémère, chacune pour elle-même et non pas une autre à sa place. Je m'abîmerais dans la sérénité quand l'un des miens est dans la peine ! Réveille-toi et dis-moi ce qu'ils font, car il nous plaît de leur donner le pas, fût-ce sur la vie éternelle. Irai-je les sacrifier à Dieu ? C'est d'elles que j'ai la charge et pas de Dieu. Qu'il reste à l'extrémité de nos vies comme une frange d'or ; et si la frange est plus précieuse que le vêtement, qu'importe ? Car c'est le vêtement qui nous fait besoin. »

XV

Ah, muet camarade qui sommeillais comme un navire, tous feux éteints, toutes voiles carguées, confiant en la mollesse de la houle, te voici dans l'inquiétude, parce que tu t'es aperçu que le pilote veillait encore. Tu souhaites qu'à son tour il s'abandonne à la grande nonchalance de la nuit. Tu crains ses exigences, ses ambitions déraisonnables qui finiront un jour par t'épuiser. Et moi je crains la soudaine voie d'eau par laquelle tu peux me perdre.

Nous savons que l'efficace, que la plénitude et la force, il ne faut les chercher que dans notre parfaite union, mais ne comprends-tu pas qu'elle est fragile ? De nous deux, lequel tuera l'autre ? La rupture d'une petite veine, et ton cerveau s'obscurcira, ne laissant plus passer qu'une clarté souillée. Trop d'âmes demeurent irrémédiablement en déplaisir avec leur corps, en haine et perpétuelle souffrance. Notre harmonie est une faveur, non pas un droit : la fierté veut qu'on se tienne toujours prêt à s'en passer.

Mon ami, le scandale n'est pas de devoir disparaître ; il serait de rendre éternel ce fortuit assemblage dans lequel nous nous complaisons encore pour un peu de temps, mais qui ne mérite pas de nous plaire beaucoup de siècles. Tes sûretés, prends-les où tu sais que tu peux les avoir : dans cette étoile de ton sang où la race continue et dans l'honnête ouvrage de tes mains. Pour moi j'ai la paix de l'eau qui glisse à la mer.

*
* *

Second Dialogue

1925

I

Voici l'obscurité, fermée sur nous comme une conque bourdonnante. Voici la somnolence qui gagne et qui noie tes membres peu à peu. Ami, est-ce toi, ce corps qui s'éteint ? Et moi, où étais-je ? Pourquoi le souvenir me revient-il de deux voix se cherchant, se répondant, séparées par un artificieux espace, s'agaçant de railleries flatteuses ? Nous sommes-nous tus tout ce long temps ? N'avions-nous rien à débattre ? Etions-nous si rapprochés que réciproquement nous ne nous apercevions plus ? si mêlés que nous n'avions plus deux pensées ? Saurai-je encore m'intéresser à ces échappées vers des climats étranges, à ces fusées spirituelles qui s'enfonçaient dans des zones sans chemin ? En est-ce le désir qui ne m'aiguillonne plus ? Est-ce la force qui est cassée ? Je reste allongé dans ton chaud cadavre ; j'en remplis les profondeurs, les cavernes, dans une fidélité obtuse, sans goût d'être ailleurs.

Et toi-même as-tu perdu tes curiosités, l'usage de tes ruses ? Ces gourmands feuillages que nous tendions l'un et l'autre à tous les vents, qu'en reste-t-il après le passage des mauvais jours, et des jours pires, et des jours d'horreur continue ? Sous pareil assaut, béni l'arrachement de ces cent mille bouches qui happent la lumière. Si l'arbre a tenu bon, ce n'est qu'allégé de ses frondaisons, toute sa force retirée dans sa colonne.

Mortel eût été le moindre desserrement des fibres, et c'est pourquoi nous n'avons toléré nulle fissure. Angoisse et lassitude, nous n'avons pas fait deux parts de nos charges. Nous n'avons pas compté, pas distingué, dans l'effort,

dans l'accablement, dans la tension désespérée, ma tâche et ta tâche, ma fatigue et la tienne. Comme la nécessité nous a tassés l'un dans l'autre ! Comme elle nous a brassés! Elle n'a laissé vie qu'à cet homme presque sans visage, effacé comme un soldat sous l'uniforme, fait pour endurer et rendre service.

II

Quel silence, mon ami, autour de cet homme qui doit faire effort jusqu'à l'épuisement ! Faute d'être réveillés par nul appel, les grands échos des espaces ont perdu toute voix. Comme l'univers s'est rétréci autour de nous ! Pourquoi aurait-il déployé ses immensités, alors que nous n'en avions que faire ? Quelle curiosité ou quelles prières avions-nous à y perdre ? Dans les limites de notre consigne, il y avait place pour toute notre imagination, notre ingéniosité, notre passion d'obtenir. L'initiative du soldat, elle s'exerce entre cette motte de terre et ce buisson ; sur ces deux mètres de front qu'il doit défendre, il ne se laissera pas enlever les ressources de sa stratégie. C'est là qu'elle est efficace ; le reste ne le regarde pas. Que ceux qui en ont la charge y pourvoient. Ce n'est pas à lui de leur donner conseil ni de les supplier. S'ils sont aveugles pour prévoir et indolents pour secourir, ils seront également sourds pour entendre.

La souffrance que nuit et jour nous avions devant les yeux, touchait les indifférents, les passants même. Allions-nous crier à Dieu, comme on fait sous la fenêtre d'un médecin paresseux, pour le contraindre à sortir de son lit ? Que peut-on dire à Dieu sans irrévérence, sinon : « Ton incompréhensible volonté soit faite » ? Or cette parole-là, jamais il ne nous l'aurait arrachée. Peut-être vient-elle aux lèvres, toute lutte consommée, quand il faut bien s'acclimater dans un désastre accompli. Peut-être, sur nos ruines, finirons-nous par pouvoir la dire. Mais lorsque

tout s'ébranle, se lézarde, va s'effronder, on court, on tend les bras, on lutte. Tout ce que l'on voudrait crier, c'est : « Que ta mauvaise volonté ne soit pas faite ! »

III

Transport spirituel, perfides séductions, plus inhumaines encore que nous n'avions cru ! « Détache-toi ! détache-toi! murmurent les tentateurs angéliques. Ferme les yeux ! Défends les entrées de ton cœur ! C'est en toi-même qu'est la porte de l'abîme au fond duquel l'Eternel dévoile parfois son visage. Là seulement tu peux approcher Celui-qui-est et prendre vie au contact de Celui-par-qui-tout-existe. »

Ah, qu'un gémissement auquel il faut porter secours a vite fait de couvrir cette voix impie ! Qu'il est plus retentissant ! Qu'il est plus urgent ! Qu'il a vite refoulé le Dieu des abîmes dans son inutile obscurité !

Et comme il déconcerte cette sagesse où nous nous complaisions, qui croyait narguer le coup de la mort par une dispersion facile ! Le couteau passera-t-il entre toi et moi sans boucherie, parce que nous aurons su nous écarter à temps ? S'il n'y allait que de notre sang, comme on se moquerait de la réponse ! Mais le sang de ceux qui refusent la résignation et pour qui nous ne pourrons jamais nous résigner !... Que leur aveugle courage humilie nos accommodements !

IV

Laisse-moi te le dire en secret : Dieu ne nous a été de nulle aide quand nous étions dans le besoin ; mais quand nous n'y sommes plus, n'est-ce pas justement l'heure où il est secourable ? Là où nous sommes bons à quelque chose,

il n'est bon à rien. Qu'il ne vienne pas gêner le travail où nous mettons notre courage et notre gloire. Mais en deçà? mais au delà ?...

Il y a, mon ami, un temps pour les vertus de l'homme et un autre pour son abdication ; il y a un temps pour la lutte et un autre pour le sommeil. L'homme fort est-il celui qui ne dort pas ? est-il celui qui rogne le plus âprement la divine étendue de la nuit, pour regagner sur son silence encore un peu d'agitation ? N'est-ce pas au contraire celui qui plonge le plus profond, jusqu'au cœur des ténèbres, confiant en la grâce de la poussée qui le ramènera vers la lumière du matin ? Tu le sais bien, toi dont les membres trempent et se détendent dans le sommeil de la chair ; et puisque, hélas, voici des heures où personne n'a plus besoin de nous, ne proteste pas si je cherche le rajeunissement silencieux, le dépliement, le défroissement dans ce sommeil spirituel que j'appelle contemplation de Dieu.

JEAN SCHLUMBERGER

LA VÉRITABLE ERREUR DES SURRÉALISTES [1]

> Guides aveugles, qui filtrez votre vin pour ne pas avaler un insecte, et qui engloutissez un chameau, malheur à vous !
>
> LES ÉVANGILES.

Aragon, j'ai toujours cru que vos mouvements avaient le mérite de manifester un désespoir qui est dans mon sang et que je vois ramper dans les veines de beaucoup de gens autour de nous.

Après dix ans passés à Paris — discussions saccadées,

1. La *Lettre ouverte à M. Paul Claudel*, à laquelle réplique ici Pierre Drieu la Rochelle, contenait notamment les passages suivants :

« .... Nous souhaitons de toutes nos forces que les révolutions, les guerres et les insurrections coloniales viennent anéantir cette civilisation occidentale dont vous défendez jusqu'en Orient la vermine et nous appelons cette destruction comme l'état de choses le moins inacceptable pour l'esprit.

Il ne saurait y avoir pour nous ni équilibre ni grand art. Voici déjà longtemps que l'idée de Beauté s'est rassise. Il ne reste debout qu'une idée morale, à savoir par exemple qu'on ne peut être à la fois ambassadeur de France et poète.

Nous saisissons cette occasion pour nous désolidariser publiquement de tout ce qui est français, en paroles et en actions.

.... Le salut pour nous n'est nulle part. Nous tenons Rimbaud pour un homme qui a désespéré de son salut et dont l'œuvre et la vie sont de purs témoignages de perdition... »

Cette lettre portait les signatures de Louis Aragon, Antonin Artaud, André Breton, René Crevel, Paul Eluard, Philippe Soupault, et de vingt-deux autres écrivains et peintres surréalistes.

N. D. L. R.

piétinements inquiets, longues fuites vers l'amour et çà et là quelques écrits déchirés — si je trempe ma plume dans le résidu amer de cette expérience, c'est pour souligner et approuver avec rage plusieurs des affirmations trop vraies que vous et vos amis jetez si facilement dans votre lettre ouverte à Paul Claudel.

Les distinctions, les nuances sont devenues impossibles, ridiculement vaines, sans compter qu'elles sont ignobles : tout est perdu.

Il est vrai que l'idée de Beauté s'est rassise depuis longtemps et de ses reins trop lourds elle écrase le monde entier, sans laisser échapper un seul petit coin de continent, si ce n'est quelques expositions de peinture française.

Il est vrai que bien peu d'hommes ont le droit de vous faire grief de crier : « A bas la France », puisque bien peu oseraient vous le faire sanglant et que ceux qui ont le plus accoutumé de crier « Vive la France » sont des paresseux, des faiblards, des sourds, des hypocrites.

Il est vrai que les meilleurs de nos aînés, qui nous ont fait chanter si longtemps à coups de génie, ne nous proposent que de s'asseoir sur leurs tombeaux ouverts et de rester là bien sages.

Il est vrai qu'on a entièrement perdu en Europe le sens de l'absolu, et j'espérais que votre petite bande, par des voies d'ailleurs bien souvent futiles, n'avait pourtant faussé compagnie à la masse perdue que pour remonter vers cette source seule féconde. Oui, j'espérais vraiment que vous étiez mieux que des littérateurs, des hommes pour qui écrire est action, et toute action la recherche du salut.

Mais tout d'un coup je vous vois vous débander, et par le premier chemin de traverse, revenir au plus vite au chemin battu pour y précéder le flot vague de la foule cédant à sa pente.

Soudain pour vous un point de l'horizon est plus cardinal qu'un autre.

Alors, moi qui n'attends le salut que de moi-même et de mes amis, je vous interroge sévèrement.

Quelles sont ces superstitions ? Comment peut-on préférer l'est à l'ouest ?

Pour moi, je ne crois pas plus aux sociologues russes qu'aux économes américains. Quant aux bacheliers chinois ou indous, je vous en prie !

Je nous mets tous dans le même sac, les hommes.

Je ne puis vous pardonner une image aussi faible : la lumière vient de l'orient.

Avec cette inénarrable crédulité des poètes qui soudain sortent de leur distraction et attrapent au vol n'importe quel mot qui traîne dans le papotage universel des journaux, vous ramassez négligemment ce vieux cliché clinquant de la révolution qui roule d'est en ouest, mais agitant cette baliverne agressive vous avez le tort impardonnable de nous faire oublier votre nécessaire et profonde jérémiade.

Croiriez-vous à l'anecdote de la Cavalière Elsa ? Sans blague !

Alors, les Russes, et les Chinois et les Palotins, au commandement d'Ubu, vont se ranger en colonne de compagnie et, avec les Riffains, marcher sur Paris et sur New-York et démolir la *Revue des Deux Mondes* et la Maison Blanche ? Et alors ? Tout vivra ou tout mourra ?

Mais, non, je vous le dis tout bonnement, tout continuera de vivoter.

On voit bien que tout cela ne vous intéresse guère et que vous n'en parlez qu'après avoir épuisé les autres sujets de conversation, au café de Cyrano, à Montmartre !

Mais les Russes et les Chinois, ce qu'ils demandent c'est des machines à écrire, et de la peinture futuriste, et des taximètres, et l'Edition Définitive des Œuvres d'Anatole France, et de la poudre et des balles... pour faire un petit nationalisme régionaliste, local et bientôt tempéré.

Alors en politique c'est comme en littérature, vous ramassez tout de même encore quelques mégots : les

images, Freud, Einstein, Caligari, les peintres littéraires, les poètes maudits, tout ce qui est mysticisme rationaliste — et aujourd'hui le néo-orientalisme.

Et je ne peux plus espérer comme je l'ai fait longtemps que tout cela passera à la fin par-dessus tout.

Vous êtes tout bonnement en train de prendre position. L'hiver dernier, vous aviez pris déjà position littéraire : le surréalisme, une position solide, détaillée, abondamment pourvue de doctrines, d'exemples, de précédents, d'autorité, de disciples, de camelots, enfin pourvue de tout le confort moderne comme s'en fabriquent vos amis les Riffains, avec le conseil de vieux adjudants allemands. Maintenant, vous doublez votre art poétique d'une ligne d'appui politique selon un procédé périodiquement utilisé par les littérateurs en France. Vous vous installez en face des néo-classiques, dans le même secteur étroit, encombré de vieux cadavres et de galimatias de l'autre siècle.

Tandis que d'aucuns se croient obligés de murmurer de temps en temps : Vive le Roi, ou ce qui est plus prudent : Vive Millerand, vous tombez dans le panneau et vous braillez : Vive Lénine !

Vive Lénine ! Bien sûr, Aragon, tu me répondras que les communistes sont des idiots, que tu es un vieux républicain, un vieil anarcho, un vieux ceci, un vieux cela (un vieux Français, quoi !).

Justement, un vieux républicain ; les vieux républicains ont toujours crié quelque chose d'exotique : Vive la Pologne, Vive le tzar, c'est comme ça depuis 1890.

Voilà où je veux en venir enfin. Vous êtes de vieux républicains. Moi aussi. Finalement vous prenez position à distance respectueuse, quelque part entre Blum et Cachin. Entre eux, pas plus loin, puisque vous n'êtes pas communistes, qu'au fond ça vous dégoûte. Car il n'y a rien au-delà des communistes, dites le vous bien. Les anarchistes, en Russie comme en France, sont toujours tôt ou tard rejetés vers la droite. Vers Léon Blum, comme je disais.

Mais vous ne voulez pas : alors vous restez entre le ziste et le zeste.

Eh bien ! moi aussi, je vais prendre position, puisque c'est comme cela, entre le ziste et le zeste aussi : à égale distance entre M. Bainville et M. François Poncet. Et je vous déclare que définitivement je prends couleur : je m'intitule républicain national, impressionné d'action française comme dit l'autre, avec des regards en coulisse vers les souples et élégantes possibilités d'un conservatisme moderniste, comme celui de M. Caillaux.

Et nous voilà bien avancés, les uns et les autres. Comme il vaudrait mieux laisser tout cela tranquille, et chanter l'amour, ce qui est beaucoup plus dans nos cordes. L'amour et Dieu.

Car, mes pauvres amis, avec tout cela vous oubliez Dieu.

Car peu importe que s'engage ou ne s'engage pas un jour une bataille militaire entre un orient et un occident aussi périmés, aussi légendaires l'un que l'autre. Quel que soit le résultat de ce choc bestial, dont l'enjeu pour les combattants n'est que pétrole et charbon, il importe que nous, les meilleurs, nous profitions de cette vie qui ne semble faite que pour nous et que nous cueillions les fruits du seul jardin réel, ignoré des convoitises mondiales, ignoré des milliardaires comme des démocraties ; il faut que nous réapprenions à jouir largement de notre esprit, de notre cœur, de notre corps. Toutes ces belles disciplines de la joie se sont bien perdues dans les derniers siècles. Ne nous en privons pas plus longtemps.

Vous ne me direz pas le contraire, vous, hommes ardents et exigeants, vous qui, les premiers en Europe, avez voulu rompre une des chaînes les plus rouillées, celle de la littérature, ce résidu durci des plus nobles exercices humains !

Car voilà bien la fonction essentielle, la fonction humaine par excellence qui est offerte aux hommes comme vous,

hardis et difficiles, c'est de chercher et de trouver Dieu.

Mais depuis cet hiver je doute décidément de votre ambition, de votre sérieux. Tout votre effort d'abord assez hautain n'aboutit qu'à la constitution d'une petite doctrine littéraire et à des incartades facétieuses du côté de la tribune aux harangues.

Tant pis ! D'autres que vous, moins brillants, seront peut-être plus fiers et plus tenaces.

Pourtant je n'aurais voulu retenir de votre diatribe contre Claudel que cette phrase perdue que je ramasse avec piété comme tout ce qui me reste du grand espoir et de l'ardente amitié que je vous avais voués : « Le salut pour nous n'est nulle part. »

Cette parole de foi, cette parfaite affirmation spirituelle, méritait mieux que de paraître entre des bravades empruntées aux démagogues ignares.

Et vous étiez les seuls capables de faire entendre encore de tels mots à un monde égaré dans une inextricable et de plus en plus basse querelle de boustifaille et de gros sous. Allez-vous donc vous taire, renoncez-vous si tôt au royaume de Dieu, jeunes gens.

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

LES FAUX-MONNAYEURS [1]

SECONDE PARTIE

I

DE BERNARD A OLIVIER.

Lundi.

Cher vieux,

Que je te dise d'abord que j'ai séché le bachot. Tu l'auras compris sans doute en ne m'y voyant pas. Je me présenterai en octobre. Une occasion unique s'est offerte à moi de partir en voyage. J'ai sauté dessus ; et je ne m'en repends pas. Il fallait se décider tout de suite ; je n'ai pas pris le temps de réfléchir, pas même de te dire adieu. A ce propos je suis chargé de t'exprimer tous les regrets de mon compagnon de voyage d'être parti sans te revoir. Car sais-tu qui m'emmenait ? Tu le devines déjà... C'est Édouard, c'est ton fameux oncle, que j'ai rencontré le soir même de son arrivée à Paris, dans des circonstances assez extraordinaires et sensationnelles, que je te raconterai plus tard. Mais tout est extraordinaire dans cette aventure et, quand j'y repense, la tête me tourne. Encore aujourd'hui j'hésite à croire que c'est vrai, que c'est bien moi qui t'écris ceci, qui suis ici en Suisse avec Édouard et... Allons, il faut bien tout te

 Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er mars, 1er mai, 1er juin et 1er juillet.

dire, mais surtout déchire ma lettre et garde tout cela pour toi.

Imagine-toi que cette pauvre femme abandonnée par ton frère Vincent, celle que tu entendais sangloter, une nuit, près de ta porte, (et à qui tu as été bien idiot de ne pas ouvrir, permets-moi de te le dire), se trouve être une grande amie d'Édouard, la propre fille de Vedel, la sœur de ton ami Armand. Je ne devrais pas te raconter tout cela, car il y va de l'honneur d'une femme, mais je crèverais si je ne le racontais à personne... Encore une fois : garde cela pour toi. Tu sais déjà qu'elle venait de se marier ; tu sais peut-être que, peu de temps après son mariage, elle est tombée malade et qu'elle est allée se soigner dans le Midi. C'est là qu'elle a fait la connaissance de Vincent, à Pau, où il se soignait également. Tu sais peut-être encore cela. Mais ce que tu ne sais pas, c'est que cette rencontre a eu des suites. Oui, mon vieux ! Ton sacré maladroit de frère lui a fait un enfant. Elle est revenue enceinte à Paris où elle n'a plus osé reparaître devant ses parents ; encore moins osait-elle rentrer au foyer conjugal. Cependant ton frère la plaquait dans les conditions que tu sais. Je t'épargne les commentaires, mais puis te dire que Laura Douviers n'a pas eu un mot de reproches et de ressentiment contre lui. Au contraire elle invente tout ce qu'elle peut pour excuser sa conduite. Bref c'est une femme très bien, une tout à fait belle nature. Et quelqu'un qui est décidément très bien aussi, c'est Édouard. Comme elle ne savait plus que faire, ni où aller, il lui a proposé de l'emmener en Suisse ; et du même coup il m'a proposé de les accompagner parce que ça le gênait de voyager en tête à tête avec elle, vu qu'il n'a pour elle que des sentiments d'amitié. Nous voici donc partis tous les trois. Ça s'est décidé en cinq sec ; juste le temps de faire ses valises et de me nipper (car tu sais que j'avais quitté la maison sans rien). Ce qu'Édouard a été gentil en la circonstance, tu ne peux t'en faire une idée ; et de plus il me répétait tout le temps que c'était moi qui lui rendais

service. Oui, mon vieux, tu ne m'avais pas menti : ton oncle est un type épatant.

Le voyage a été assez pénible parce que Laura était très fatiguée et que son état (elle commence son troisième mois de grossesse) exigeait beaucoup de ménagements ; et que l'endroit où nous avions résolu d'aller (pour des raisons qu'il serait trop long de te dire) est d'accès assez difficile. Laura du reste compliquait souvent les choses en refusant de prendre des précautions ; il fallait l'y forcer ; elle répétait tout le temps qu'un accident était ce qui pourrait lui arriver de plus heureux. Tu penses si nous étions aux petits soins avec elle. Ah ! mon ami, quelle femme admirable ! Je ne me sens plus le même qu'avant de l'avoir connue et il y a des pensées que je n'ose plus formuler, des mouvements de mon cœur que je réfrène, parce que j'aurais honte de ne pas être digne d'elle. Oui, vraiment, près d'elle, on est comme forcé de penser noblement. Cela n'empêche pas que la conversation entre nous trois est très libre, car Laura n'est pas bégueule du tout — et nous parlons de n'importe quoi ; mais je t'assure que, devant elle, il y a des tas de choses que je n'ai plus du tout envie de blaguer et qui me paraissent aujourd'hui très sérieuses.

Tu vas croire que je suis amoureux d'elle. Eh bien ! mon vieux, tu ne te tromperais pas. C'est fou, n'est-ce pas ? Me vois-tu amoureux d'une femme enceinte, que naturellement je respecte, et n'oserais pas toucher du bout du doigt. Tu vois que je ne tourne pas au noceur...

Quand nous sommes arrivés à Saas-Fée, après des difficultés sans nombre (nous avions pris une chaise à porteur pour Laura, car les voitures ne parviennent pas jusqu'ici), l'hôtel n'a pu nous offrir que deux chambres, une grande à deux lits et une petite, qu'il a été convenu devant l'hôtelier que je prendrais — car, pour cacher son identité, Laura passe pour la femme d'Édouard ; mais chaque nuit c'est elle qui occupe la petite chambre et je vais retrouver Édouard dans la sienne. Chaque matin c'est tout un trim-

balement pour donner le change aux domestiques. Heureusement les deux chambres communiquent, ce qui simplifie.

Voilà six jours que nous sommes ici ; je ne t'ai pas écrit plus tôt parce que j'étais d'abord trop désorienté et qu'il fallait que je me mette d'accord avec moi-même. Je commence seulement à m'y reconnaître.

Nous avons déjà fait, Édouard et moi, quelques petites courses de montagne, très amusantes ; mais à vrai dire ce pays ne me plaît pas beaucoup ; à Édouard non plus. Il trouve le paysage « déclamatoire ». C'est tout à fait ça.

Ce qu'il y a de meilleur ici c'est l'air qu'on y respire ; un air vierge et qui vous purifie les poumons. Et puis nous ne voulons pas laisser Laura trop longtemps seule, car il va sans dire qu'elle ne peut pas nous accompagner. La société de l'hôtel est assez divertissante. Il y a des gens de toutes les nationalités. Nous fréquentons surtout une doctoresse polonaise, qui passe ici ses vacances avec sa fille et un petit garçon qu'on lui a confié. C'est même pour retrouver cet enfant que nous sommes venus jusqu'ici. Il a une sorte de maladie nerveuse que la doctoresse soigne selon une méthode toute nouvelle. Mais ce qui fait le plus de bien au petit, très sympathique ma foi, c'est d'être amoureux fou de la fille de la doctoresse, de quelques années plus âgée que lui et qui est bien la plus jolie créature que j'aie vue de ma vie. Du matin au soir ils ne se quittent pas. Ils sont si gentils tous les deux ensemble que personne ne songe à les blaguer.

Je n'ai pas beaucoup travaillé, et pas ouvert un livre depuis mon départ ; mais beaucoup réfléchi. La conversation d'Édouard est d'un intérêt prodigieux. Il ne me parle pas beaucoup directement, bien qu'il affecte de me traiter en secrétaire ; mais je l'écoute causer avec les autres ; avec Laura surtout à qui il aime raconter ses projets. Tu ne peux pas te rendre compte de quel profit cela est pour moi. Certains jours je me dis que je devrais prendre des notes ; mais je crois que je retiens tout. Certains jours je te sou-

haite éperdument ; je me dis que c'est toi qui devrais être ici ; mais je ne puis regretter ce qui m'arrive, ni souhaiter y rien changer. Du moins dis-toi bien que je n'oublie pas que c'est grâce à toi que je connais Édouard, et que je te dois mon bonheur. Quand tu me reverras, je crois que tu me trouveras changé ; mais je ne demeure pas moins et plus profondément que jamais ton ami.

Mercredi.

P.-S. — Nous rentrons à l'instant d'une course énorme. Ascension de l'Hallalin — guides encordés avec nous, glaciers, précipices, avalanches, etc. Couchés dans un refuge au milieu des neiges, empilés avec d'autres touristes ; inutile de te dire que nous n'avons pas fermé l'œil de la nuit. Le lendemain, départ avant l'aube... Eh bien ! mon vieux, je ne dirai plus de mal de la Suisse : quand on est là-haut, qu'on a perdu de vue toute culture, toute végétation, tout ce qui rappelle l'avarice et la sottise des hommes, on a envie de chanter, de rire, de pleurer, de voler, de piquer une tête en plein ciel ou de se jeter à genoux. Je t'embrasse.

Bernard était beaucoup trop spontané, trop naturel, trop pur, il connaissait trop mal Olivier pour se douter du flot de sentiments hideux que cette lettre allait soulever chez celui-ci ; une sorte de raz-de-marée où se mêlait du dépit, du désespoir et de la rage. Il se sentait à la fois supplanté dans le cœur de Bernard et dans celui d'Édouard. L'amitié de ses deux amis évinçait la sienne. Une phrase surtout de la lettre de Bernard le torturait, que Bernard n'aurait jamais écrite s'il avait pressenti tout ce qu'Olivier pourrait y voir : « Dans la même chambre », se répétait-il — et l'abominable serpent de la jalousie se déroulait et se tordait en son cœur. « Ils couchent dans la même chambre !... » Que n'imaginait-il pas aussitôt? Son cerveau s'emplissait de visions impures qu'il n'essayait même pas de

chasser. Il n'était jaloux particulièrement ni d'Édouard, ni de Bernard ; mais des deux. Il les imaginait tour à tour l'un et l'autre ou simultanément, et les enviait à la fois. Il avait reçu la lettre à midi. « Ah ! c'est ainsi... », se redisait-il tout le restant du jour. Cette nuit les démons de l'enfer l'habitèrent. Le lendemain matin il se précipita chez Robert. Le comte de Passavant l'attendait.

II

JOURNAL D'ÉDOUARD

Je n'ai pas eu de mal à trouver le petit Boris. Le lendemain de notre arrivée, il s'est amené sur la terrasse de l'hôtel et a commencé de regarder les montagnes à travers une longue vue montée sur pivot, mise à la disposition des voyageurs. Je l'ai reconnu tout de suite. Une fillette un peu plus grande que Boris l'a bientôt rejoint. J'étais installé tout auprès, dans le salon dont la porte-fenêtre restait ouverte, et ne perdais pas un mot de leur conversation. J'avais grande envie de lui parler mais j'ai cru plus prudent d'entrer d'abord en relations avec la mère de la petite fille, une doctoresse polonaise à qui Boris a été confié, et qui le surveille de très près. La petite Bronja est exquise ; elle doit avoir quinze ans. Elle porte en nattes d'épais cheveux blonds qui descendent jusqu'à sa taille ; son regard et le son de sa voix semblent plutôt angéliques qu'humains. Je transcris les propos de ces deux enfants :

— Boris, maman préfère que nous ne touchions pas à la lorgnette. Tu ne veux pas venir te promener ?

— Oui, je veux bien. Non, je ne veux pas.

Les deux phrases contradictoires étaient dites d'une seule haleine. Bronja ne retint que la seconde et reprit :

— Pourquoi ?

— Il fait trop chaud, il fait trop froid. (Il avait laissé la lorgnette.)

— Voyons, Boris, sois gentil. Tu sais que cela ferait plaisir à maman que nous sortions ensemble. Où as-tu mis ton chapeau ?

— Vibroskomenopatof. Blaf blaf.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Rien.

— Alors pourquoi le dis-tu ?

— Pour que tu ne comprennes pas.

— Si ça ne veut rien dire, ça m'est égal de ne pas comprendre.

— Mais si ça voulait dire quelque chose tu ne comprendrais tout de même pas.

— Quand on parle c'est pour se faire comprendre.

— Veux-tu, nous allons jouer à faire des mots pour nous deux seulement les comprendre.

— Tâche d'abord de bien parler français.

— Ma maman, elle, parle le français, l'anglais, le romain, le russe, le turc, le polonais, l'italoscope, l'espagnol, le perruquois et le xixitou.

Tout ceci dit très vite, dans une sorte de fureur lyrique.

Bronja se mit à rire.

— Boris, pourquoi est-ce que tu racontes tout le temps des choses qui ne sont pas vraies ?

— Pourquoi est-ce que tu ne crois jamais ce que je te raconte ?

— Je crois ce que tu me dis quand c'est vrai.

— Comment sais-tu quand c'est vrai ? Moi je t'ai bien crue l'autre jour, quand tu m'as parlé des anges. Dis, Bronja : tu crois que si je priais très fort moi aussi je les verrais ?

— Tu les verras peut-être si tu perds l'habitude de mentir et si Dieu veut bien te les montrer ; mais Dieu ne te les montrera pas si tu le pries seulement pour les voir. Il y

a beaucoup de choses très belles que nous verrions si nous étions moins méchants.

— Bronja, toi, tu n'es pas méchante, c'est pour ça que tu peux voir les anges. Moi je serai toujours un méchant.

— Pourquoi est-ce que tu ne cherches pas à ne plus l'être ? Veux-tu que nous allions tous les deux jusqu'à (ici l'indication d'un lieu que je ne connaissais pas) et là nous prierons tous les deux Dieu et la Sainte-Vierge de t'aider à ne plus être méchant.

— Oui. Non ; écoute : on va prendre un bâton ; tu tiendras un bout et moi l'autre. Je vais fermer les yeux et je te promets de ne les rouvrir que quand nous serons arrivés là-bas.

Ils s'éloignèrent un peu ; et, tandis qu'ils descendaient les marches de la terrasse, j'entendis encore Boris.

— Oui, non, pas ce bout-là. Attends que je l'essuie.

— Pourquoi ?

— J'y ai touché.

Mme Sophroniska s'est approchée de moi, comme j'achevais seul mon déjeuner du matin et que précisément je cherchais le moyen de l'aborder. Je fus surpris de voir qu'elle tenait mon dernier livre à la main ; elle m'a demandé, en souriant de la manière la plus affable, si c'était bien à l'auteur qu'elle avait le plaisir de parler. Puis aussitôt s'est lancée dans une longue appréciation de mon livre ; son jugement, louanges et critiques, m'a paru plus intelligent que ceux que j'ai coutume d'entendre, encore que son point de vue ne soit rien moins que littéraire. Elle m'a dit s'intéresser presque exclusivement aux questions de psychologie et à ce qui peut éclairer d'un jour nouveau l'âme humaine. Mais combien rares, a-t-elle ajouté, les poètes, dramaturges ou romanciers qui savent ne point se contenter d'une psychologie toute faite (la seule, lui ai-je dit, qui puisse contenter les lecteurs).

Le petit Boris lui a été confié pour ses vacances par sa

mère. Je me suis gardé de laisser paraître les raisons que j'avais de m'intéresser à lui. Il est très délicat, m'a dit Mme Sophroniska. La société de sa mère ne lui vaut rien. Elle parlait de venir à Saas-Fée avec nous ; mais je n'ai accepté de m'occuper de l'enfant que si elle l'abandonnait complètement à mes soins ; sinon je n'aurais pu répondre de ma cure. — Songez, monsieur, a-t-elle continué, qu'elle entretient ce petit dans un état d'exaltation continuelle, qui favorise chez lui l'éclosion des pires troubles nerveux. Depuis la mort du père, cette femme doit gagner sa vie. Elle n'était que pianiste et je dois dire : une exécutante incomparable ; mais son jeu trop subtil ne pouvait plaire au gros public. Elle s'est décidée à chanter dans les concerts, dans les casinos, à monter sur les planches. Elle emmenait Boris dans sa loge ; je crois que l'atmosphère factice du théâtre a beaucoup contribué à déséquilibrer cet enfant. Sa mère l'aime beaucoup ; mais, à vrai dire, il serait souhaitable qu'il ne vécût plus avec elle.

— Qu'a-t-il au juste ? ai-je demandé.

Elle se mit à rire :

— C'est le nom de sa maladie que vous voulez savoir ? Ah ! vous serez bien avancé quand je vous aurai dit un beau nom savant.

— Dites-moi simplement ce dont il souffre.

— Il souffre d'une quantité de petits troubles, de tics, de manies, qui font dire : c'est un enfant nerveux, et que l'on soigne d'ordinaire par le repos au grand air et par l'hygiène. Il est certain qu'un organisme robuste ne laisserait pas à ces troubles la licence de se produire. Mais si la débilité les favorise, elle ne les cause pas précisément. Je crois qu'on peut toujours trouver leur origine dans un premier ébranlement de l'être dû à quelque événement qu'il importe de découvrir. Le malade, dès qu'il devient conscient de cette cause, est à moitié guéri. Mais cette cause le plus souvent échappe à son souvenir ; on dirait qu'elle se dissimule dans l'ombre de la maladie ; c'est derrière cet

abri que je la cherche, pour la ramener en plein jour, je veux dire dans le champ de la vision. Je crois qu'un regard clair nettoie la conscience comme un rayon de lumière purifie une eau infectée.

Je racontai à Sophroniska la conversation que j'avais surprise la veille et d'après laquelle il me paraissait que Boris était loin d'être guéri.

— C'est aussi que je suis loin de connaître du passé de Boris tout ce que j'aurais besoin de connaître. Il n'y a pas longtemps que j'ai commencé mon traitement.

— En quoi consiste-t-il ?

— Oh ! simplement à le laisser parler. Chaque jour je passe près de lui une ou deux heures. Je le questionne, mais très peu. L'important est de gagner sa confiance. Déjà je sais beaucoup de choses. J'en pressens beaucoup d'autres. Mais le petit se défend encore, il a honte ; si j'insistais trop vite et trop fort, si je voulais brusquer sa confidence j'irais à l'encontre de ce que je souhaite obtenir : un complet abandon. Il se rebifferait. Tant que je ne serai pas parvenu à triompher de sa réserve, de sa pudeur...

L'inquisition dont elle me parlait me parut à ce point attentatoire que j'eus peine à retenir un mouvement de protestation ; mais ma curiosité l'emportait.

— Serait-ce à dire que vous attendez de ce petit quelques révélations impudiques ?

Ce fut à elle de protester.

— Impudiques ? Il n'y a là pas plus d'impudeur qu'à se laisser ausculter. J'ai besoin de tout savoir et particulièrement ce que l'on a plus grand souci de cacher. Il faut que j'amène Boris jusqu'à l'aveu complet ; avant cela je ne pourrai pas le guérir.

— Vous soupçonnez donc qu'il a des aveux à vous faire. Etes-vous bien certaine, excusez-moi, de ne pas lui suggérer ce que vous voudriez qu'il avoue ?

— Cette préoccupation ne doit pas me quitter et c'est elle qui m'enseigne tant de lenteur. J'ai vu des juges d'ins-

truction maladroits souffler sans le vouloir à un enfant un témoignage inventé de toutes pièces et l'enfant, sous la pression d'un interrogatoire, mentir avec une parfaite bonne foi, donner créance à des méfaits imaginaires. Mon rôle est de laisser venir et surtout de ne rien suggérer. Il y faut une patience extraordinaire.

— Je pense que la méthode, ici, vaut ce que vaut l'opérateur.

— Je n'osais le dire. Je vous assure qu'après quelque temps de pratique on arrive à une extraordinaire habileté, une sorte de divination, d'intuition si vous préférez. Du reste on peut parfois se lancer sur de fausses pistes ; l'important c'est de ne pas s'y obstiner. Tenez : savez-vous comment débutent tous nos entretiens ? Boris commence par me raconter ce qu'il a rêvé pendant la nuit.

— Qui vous dit qu'il n'invente pas ?

— Et quand il inventerait !.. Toute invention d'une imagination maladive est révélatrice.

Elle se tut quelques instants, puis :

— « Invention », « imagination maladive »... Non ; ce n'est pas cela. Les mots nous trahissent. Boris, devant moi, rêve à voix haute. Il accepte tous les matins de demeurer, une heure durant, dans cet état de demi-sommeil où les images qui se proposent à nous échappent au contrôle de notre raison. Elles se groupent et s'associent, non plus selon la logique ordinaire, mais selon des affinités imprévues ; surtout elles répondent à une mystérieuse exigence intérieure, celle même qu'il m'importe de découvrir ; et ces divagations d'un enfant m'instruisent bien plus que ne saurait faire la plus intelligente analyse du plus conscient des sujets. Bien des choses échappent à la raison, et celui qui, pour comprendre la vie, y applique seulement la raison, est semblable à quelqu'un qui prétendrait saisir une flamme avec des pincettes. Il n'a plus devant lui qu'un morceau de bois charbonneux, qui cesse aussitôt de flamber.

Elle s'arrêta de nouveau et commença de feuilleter mon livre.

— Comme vous entrez donc peu avant dans l'âme humaine, s'écria-t-elle ; puis elle ajouta brusquement en riant : oh ! je ne parle pas de vous spécialement ; quand je dis : vous, j'entends : les romanciers. La plupart de vos personnages semblent bâtis sur pilotis ; ils n'ont ni fondation, ni sous-sol. Je crois vraiment qn'on trouve plus de vérité chez les poètes ; tout ce qui n'est créé que par la seule intelligence est faux. Mais je parle ici de ce qui ne me regarde pas... Savez-vous ce qui me désoriente dans Boris ? C'est que je le crois d'une très grande pureté.

— Pourquoi dites-vous que cela vous désoriente ?

— Parce qu'alors je ne sais plus où chercher la source du mal. Neuf fois sur dix on trouve à l'origine d'un dérangement semblable un gros secret honteux.

— On le trouve en chacun de nous, peut-être, dis-je ; mais il ne nous rend pas tous malades, Dieu merci.

A ce moment Mme Sophroniska se leva ; elle venait de voir à la fenêtre passer Bronja.

— Tenez, me dit-elle en me la montrant ; le voilà le vrai médecin de Boris. Elle me cherche ; il faut que je vous quitte ; mais je vous reverrai, n'est-ce pas ?

Je comprends de reste ce que Sophroniska reproche au roman de ne point lui offrir ; mais ici certaines raisons d'art, certaines raisons supérieures, lui échappent, qui me font penser que ce n'est pas d'un bon naturaliste qu'on peut faire un bon romancier.

J'ai présenté Laura à Mme Sophroniska. Elles semblent s'entendre et j'en suis heureux. J'ai moins scrupule à m'isoler lorsque je sais qu'elles bavardent ensemble. Je regrette que Bernard ne trouve ici aucun compagnon de son âge ; mais du moins son examen à préparer l'occupe de son côté plusieurs heures par jour. J'ai pu me remettre à mon roman.

III

Malgré la première apparence, et encore que chacun, comme l'on dit, « y mît du sien », cela n'allait qu'à moitié bien entre l'oncle Édouard et Bernard. Laura non plus ne se sentait pas satisfaite. Et comment eût-elle pu l'être ? Les circonstances l'avaient forcé d'assumer un rôle pour lequel elle n'était point née ; son honnêteté l'y gênait. Comme ces créatures aimantes et dociles qui font les épouses les plus dévouées, elle avait besoin, pour prendre appui, des convenances, et se sentait sans force depuis qu'elle était désencadrée. Sa situation vis-à-vis d'Édouard lui paraissait de jour en jour plus fausse. Ce dont elle souffrait surtout et qui, pour peu que s'y attardât sa pensée, lui devenait insupportable, c'était de vivre aux dépens de ce protecteur, ou mieux : de ne lui donner rien en échange ; ou plus exactement encore : c'était qu'Édouard ne lui demandât rien en échange, alors qu'elle se sentait prête à tout lui accorder. « Les bienfaits, dit Tacite à travers Montaigne, ne sont agréables que tant que l'on peut s'acquitter » ; et sans doute cela n'est vrai que pour les âmes nobles, mais Laura certes était de celles-ci. Alors qu'elle eût voulu donner, c'était elle qui recevait sans cesse, et ceci l'irritait contre Édouard. De plus, lorsqu'elle se remémorait le passé, il lui paraissait qu'Édouard l'avait trompée en éveillant en elle un amour qu'elle sentait encore vivace, puis en se dérobant à cet amour et en le laissant sans emploi. N'était-ce pas là le secret motif de ses erreurs, de son mariage avec Douviers, auquel elle s'était résignée, auquel Édouard l'avait conduite ; puis de son laisser-aller, sitôt ensuite, aux sollicitations du printemps ? Car, elle devait bien se l'avouer, dans les bras de Vincent, c'était Édouard encore qu'elle cherchait. Et ne s'expliquant pas cette froideur de son amant, elle s'en faisait responsable, se disait qu'elle l'eût

pu vaincre si plus belle ou si plus hardie ; et, ne parvenant pas à le haïr, elle s'accusait elle-même, se dépréciait, se déniait toute valeur, et supprimait sa raison d'être, et ne se reconnaissait plus de vertu.

Ajoutons encore que cette vie de campement, imposée par la disposition des chambres, et qui pouvait paraître si plaisante à ses compagnons, froissait en elle mainte pudeur. Et elle n'entrevoyait aucune issue à cette situation, pourtant difficilement prolongeable.

Laura ne puisait un peu de réconfort et de joie qu'en s'inventant vis-à-vis de Bernard de nouveaux devoirs de marraine ou de sœur aînée. Elle était sensible à ce culte que lui vouait cet adolescent plein de grâce ; l'adoration dont elle était l'objet la retenait sur la pente de ce mépris de soi-même, de ce dégoût, qui peut mener à des résolutions extrêmes les êtres les plus irrésolus. Bernard, chaque matin, quand une excursion en montagne ne l'entraînait pas avant l'aube (car il aimait se lever tôt), passait deux pleines heures auprès d'elle à lire de l'anglais. L'examen auquel il devait se présenter en octobre était un prétexte commode.

On ne pouvait vraiment pas dire que ses fonctions de secrétaire lui prissent beaucoup de temps. Elles étaient mal définies. Bernard, lorsqu'il les avait assumées, s'imaginait déjà assis devant une table de travail, écrivant sous la dictée d'Édouard, mettant au net des manuscrits. Édouard ne dictait rien ; les manuscrits, si tant est qu'il y en eût, restaient enfermés dans la malle ; à toute heure du jour, Bernard avait sa liberté ; mais comme il ne tenait qu'à Édouard d'utiliser davantage un zèle qui ne demandait qu'à s'employer, Bernard ne se faisait point trop souci de sa vacance et de ne gagner point cette vie assez large que grâce à la munificence d'Édouard il menait. Il était bien résolu à ne se laisser point embarrasser par les scrupules. Il croyait, je n'ose dire à la providence, mais bien du moins à son étoile, et qu'un certain bonheur lui était

dû, tout comme l'air aux poumons qui le respirent ; Édouard en était le dispensateur, au même titre que l'orateur sacré, selon Bossuet, celui de la sagesse divine. Au surplus, le régime présent, Bernard le tenait pour provisoire, pensant bien se pouvoir acquitter un jour, et dès qu'il aurait monnayé les richesses dont il soupesait en son cœur l'abondance. Ce qui le dépitait plutôt, c'est qu'Édouard ne fît point appel à certains dons qu'il sentait en lui et qu'il ne retrouvait pas dans Édouard. « Il ne sait pas m'utiliser », pensait Bernard, qui ravalait son amour-propre et, sagement, ajoutait aussitôt : « Tant pis ».

Mais alors, entre Édouard et Bernard, d'où pouvait provenir la gêne ? Bernard me paraît être de cette sorte d'esprits qui trouvent dans l'opposition leur assurance. Il ne supportait pas qu'Édouard prît ascendant sur lui, et, devant que de céder à l'influence, il regimbait. Édouard, qui ne songeait aucunement à le plier, tour à tour s'irritait et se désolait à le sentir rétif, prêt à se défendre sans cesse, ou du moins à se protéger. Il en venait donc à douter s'il n'avait pas fait un pas de clerc en emmenant avec lui ces deux êtres qu'il n'avait réunis, semblait-il, que pour les liguer contre lui. Incapable de pénétrer les sentiments secrets de Laura, il prenait pour de la froideur son retrait et ses réticences. Il eût été bien gêné d'y voir clair et c'est ce que Laura comprenait ; de sorte que son amour dédaigné n'employait plus sa force qu'à se cacher et à se taire.

L'heure du thé les rassemblait à l'ordinaire tous trois dans la grande chambre ; il arrivait souvent que, sur leur invite, Mme Sophroniska se joignait à eux ; principalement les jours où Boris et Bronja étaient partis en promenade. Elle les laissait très libres malgré leur jeune âge ; elle avait parfaite confiance en Bronja, la connaissait pour très prudente, et particulièrement avec Boris, qui se montrait particulièrement docile avec elle. Le pays était sûr ; car il n'était pas question pour eux, certes, de s'aventurer en montagne, ni même d'escalader les rochers proches de

l'hôtel. Certain jour que les deux enfants avaient obtenu la permission d'aller jusqu'au pied du glacier, à condition de ne s'écarter point de la route, Mme Sophroniska, conviée au thé, et encouragée par Bernard et par Laura, s'enhardit jusqu'à oser prier Édouard de leur parler de son futur roman, si toutefois cela ne lui était pas désagréable.

— Nullement ; mais je ne puis vous le raconter.

Pourtant il sembla presque se fâcher, lorsque Laura lui demanda (question évidemment maladroite) « à quoi ce livre ressemblerait ».

— A rien, s'était-il écrié ; puis aussitôt, et comme s'il n'avait attendu que cette provocation : — Pourquoi refaire ce que d'autres que moi ont déjà fait, ou ce que j'ai déjà fait moi-même, ou ce que d'autres que moi pourraient faire ?

Édouard n'eut pas plutôt proféré ces paroles qu'il en sentit l'inconvenance et l'outrance et l'absurdité ; du moins ces paroles lui parurent-elles inconvenantes et absurdes ; ou du moins craignit-il qu'elles n'apparussent telles au jugement de Bernard.

Édouard était très chatouilleux. Dès qu'on lui parlait de son travail, et surtout dès qu'on l'en faisait parler, on eût dit qu'il perdait la tête.

Il tenait en parfait mépris la coutumière fatuité des auteurs ; il mouchait de son mieux la sienne propre ; mais il cherchait volontiers dans la considération d'autrui un renfort à sa modestie ; cette considération venait-elle à manquer, la modestie tout aussitôt faisait faillite. L'estime de Bernard lui importait extrêmement. Était-ce pour la conquérir qu'Édouard, aussitôt devant lui, laissait son pégase piaffer ? Le meilleur moyen pour la perdre. Édouard le sentait bien ; il se le disait et se le répétait ; mais, en dépit de toute résolution, sitôt devant Bernard, il agissait tout autrement qu'il eût voulu, et parlait d'une manière qu'il jugeait tout aussitôt absurde (et qui l'était en vérité). A quoi l'on aurait pu penser qu'il l'aimait ?... Mais non ;

je ne crois pas. Pour obtenir de nous de la grimace, aussi bien que beaucoup d'amour, un peu de vanité suffit.

— Est-ce parce que, de tous les genres littéraires, discourait Édouard, le roman reste le plus libre, le plus *lawless*..., est-ce peut-être pour cela, par peur de cette liberté même (car les artistes qui soupirent le plus après la liberté, sont les plus affolés souvent, dès qu'ils l'obtiennent) que le roman, toujours, s'est si craintivement cramponné à la réalité ? Et je ne parle pas seulement du roman français. Tout aussi bien que le roman anglais, le roman russe, si échappé qu'il soit de la contrainte, s'asservit à la ressemblance. Le seul progrès qu'il envisage, c'est de se rapprocher encore plus du naturel. Il n'a jamais connu, le roman, cette « formidable érosion des contours », dont parle Nietzsche, et ce volontaire écartement de la vie, qui permirent le style, aux œuvres des dramaturges grecs par exemple, ou aux tragédies du XVIIe siècle français. Connaissez-vous rien de plus parfait et de plus profondément humain que ces œuvres ? Mais précisément, cela n'est humain que profondément ; cela ne se pique pas de le paraître, ou du moins de paraître réel. Cela demeure une œuvre d'art.

Édouard s'était levé, et, par grande crainte de paraître faire un cours, tout en parlant il versait le thé, puis allait et venait, puis pressait un citron dans sa tasse, mais tout de même continuait :

— Parce que Balzac était un génie, et parce que tout génie semble apporter à son art une solution définitive et exclusive, l'on a décrété que le propre du roman était de faire « concurrence à l'état civil ». Balzac avait édifié son œuvre ; mais il n'avait jamais prétendu codifier le roman ; son article sur Stendhal le montre bien. Concurrence à l'état civil ! Comme s'il n'y avait pas déjà suffisamment de magots et de paltoquets sur la terre ! Qu'ai-je affaire à l'état civil ! L'état c'est moi, l'artiste ; civile ou pas, mon œuvre prétend ne concurrencer rien.

Édouard qui se chauffait, un peu facticement peut-être,

se rassit. Il affectait de ne regarder point Bernard ; mais c'était pour lui qu'il parlait. Seul avec lui, il n'aurait rien su dire ; il était reconnaissant à ces deux femmes de le pousser.

— Parfois il me paraît que je n'admire en littérature rien tant que, par exemple, dans Racine, la discussion entre Mithridate et ses fils ; où l'on sait parfaitement bien que jamais un père et des fils n'ont pu parler de la sorte, et où néanmoins (et je devrais dire : d'autant plus) tous les pères et tous les fils peuvent se reconnaître. En localisant et en spécifiant, l'on restreint. Il n'y a de vérité psychologique que particulière, il est vrai ; mais il n'y a d'art que général. Tout le problème est là, précisément ; exprimer le général par le particulier ; faire exprimer par le particulier le général. Vous permettez que j'allume ma pipe ?

— Faites donc ; faites donc, dit Sophroniska.

— Eh bien ! je voudrais un roman qui serait à la fois aussi vrai, et aussi éloigné de la réalité, aussi particulier et aussi général à la fois, aussi humain et aussi fictif, qu'*Athalie*, que *Tartuffe* ou que *Cinna*.

— Et... le sujet de ce roman ?

— Il n'en a pas, repartit Édouard brusquement ; et c'est là ce qu'il a de plus étonnant peut-être. Mon roman n'a pas de sujet. Oui, je sais bien : ça a l'air stupide ce que je dis là. Mettons si vous préférez qu'il n'y aura pas *un* sujet... « Une tranche de vie », disait l'école naturaliste. Le grand défaut de cette école c'est de couper sa tranche toujours dans le même sens ; dans le sens du temps, en longueur. Pourquoi pas en largeur ; ou en profondeur ? Pour moi je voudrais ne pas couper du tout. Comprenez-moi : je voudrais tout y faire entrer, dans ce roman. Pas de coup de ciseaux pour arrêter, ici plutôt que là, sa substance. Depuis plus d'un an que j'y travaille, il ne m'arrive rien que je n'y verse, et que je n'y veuille faire entrer : ce que je vois, ce que je sais, tout ce que m'apprend la vie des autres et la mienne...

— Et tout cela stylisé ? dit Sophroniska, feignant l'attention la plus vive, mais sans doute avec un peu d'ironie. Laura ne put réprimer un sourire. Édouard haussa légèrement les épaules et reprit :

— Et ce n'est même pas cela que je veux faire. Ce que je veux, c'est présenter d'une part la réalité, présenter d'autre part cet effort pour la styliser, dont je vous parlais tout à l'heure.

— Mon pauvre ami, vous ferez mourir d'ennui vos lecteurs, dit Laura ; ne pouvant plus cacher son sourire, elle avait pris le parti de rire vraiment.

— Pas du tout. Pour obtenir cet effet, suivez-moi, j'invente un personnage de romancier, que je pose en figure centrale ; et le sujet du livre, si vous voulez, c'est précisément la lutte entre ce que lui offre la réalité et ce que, lui, prétend en faire.

— Si, si ; j'entrevois, dit poliment Sophroniska, que le rire de Laura était bien près de gagner. — Ce pourrait être assez curieux. Mais, vous savez, dans les romans, c'est toujours dangereux de présenter des intellectuels. Ils assomment le public ; on ne parvient à leur faire dire que des âneries, et, à tout ce qui les touche, ils communiquent un air abstrait.

— Et puis je vois très bien ce qui va arriver, s'écria Laura : dans ce romancier, vous ne pourrez faire autrement que de vous peindre.

Elle avait pris, depuis quelque temps, en parlant à Édouard, un ton persifleur qui l'étonnait elle-même, et qui désarçonnait Édouard d'autant plus qu'il en surprenait un reflet dans les regards malicieux de Bernard. Édouard protesta :

— Mais non ; j'aurai soin de le faire très désagréable.

Laura était lancée :

— C'est cela : tout le monde vous y reconnaîtra, dit-elle en éclatant d'un rire si franc qu'il entraîna celui des trois autres.

— Et le plan de ce livre est fait ? demanda Sophroniska, en tâchant de reprendre son sérieux.

— Naturellement pas.

— Comment ! naturellement pas ?

— Vous devriez comprendre qu'un plan, pour un livre de ce genre, est essentiellement inadmissible. Tout y serait faussé si j'y décidais rien par avance. J'attends que la réalité me le dicte.

— Mais je croyais que vous vouliez vous écarter de la réalité.

— Mon romancier voudra s'en écarter ; mais moi je l'y ramènerai sans cesse. A vrai dire, ce sera là le sujet : la lutte entre les faits proposés par la réalité, et la réalité idéale.

L'illogisme de son propos était flagrant, sautait aux yeux d'une manière pénible. Il apparaissait clairement que, sous son crâne, Édouard abritait deux exigences inconciliables, et qu'il s'usait à les vouloir accorder.

— Et c'est très avancé ? demanda poliment Sophroniska.

— Cela dépend de ce que vous entendez par là. A vrai dire, du livre même, je n'ai pas encore écrit une ligne. Mais j'y ai déjà beaucoup travaillé. J'y pense chaque jour et sans cesse. J'y travaille d'une façon très curieuse que je m'en vais vous dire : sur un carnet, je note au jour le jour l'état de ce roman dans mon esprit ; oui, c'est une sorte de journal que je tiens, comme on ferait celui d'un enfant... C'est-à-dire qu'au lieu de me contenter de résoudre, à mesure qu'elle se propose, chaque difficulté (et toute œuvre d'art n'est que la somme ou le produit des solutions d'une quantité de menues difficultés successives), chacune de ces difficultés, je l'expose, je l'étudie. Si vous voulez, ce carnet contient la critique continue de mon roman ; ou mieux : du roman en général. Songez à l'intérêt qu'aurait pour nous un semblable carnet tenu par Dickens, ou Balzac ; si nous avions le journal de l'*Education Sentimentale*, ou des *Frères*

Karamazof ! l'histoire de l'œuvre, de sa gestation ! Mais ce serait passionnant... plus intéressant que l'œuvre elle-même...

Édouard espérait confusément qu'on lui demanderait de lire ces notes. Mais aucun des trois autres ne manifesta la moindre curiosité. Au lieu de cela :

— Mon pauvre ami, dit Laura avec un accent de tristesse ; ce roman, je vois bien que jamais vous ne l'écrirez.

— Eh bien ! je vais vous dire une chose, s'écria dans un élan impétueux Édouard : ça m'est égal. Oui, si je ne parviens pas à l'écrire, ce livre, c'est que l'histoire du livre m'aura plus intéressé que le livre lui-même ; qu'elle aura pris sa place ; et ce sera tant mieux.

— Ne craignez-vous pas, en quittant la réalité, de vous égarer dans des régions mortellement abstraites, et de faire un roman, non d'êtres vivants, mais d'idées ? demanda Sophroniska craintivement.

— Et quand cela serait ! cria Édouard avec un redoublement de vigueur. A cause des maladroits qui s'y sont fourvoyés, devons-nous condamner le roman d'idées ? En guise de romans d'idées, on ne nous a servi jusqu'à présent que d'exécrables romans à thèses. Mais il ne s'agit pas de cela, vous pensez bien. Les idées..., les idées, je vous l'avoue, m'intéressent plus que les hommes ; m'intéressent par dessus tout. Elles vivent ; elles combattent ; elles agonisent comme les hommes. Naturellement on peut dire que nous ne les connaissons que par les hommes, de même que nous n'avons connaissance du vent que par les roseaux qu'il incline ; mais tout de même le vent importe plus que les roseaux.

— Le vent existe indépendamment des roseaux, hasarda Bernard.

Son intervention fit rebondir Édouard, qui l'attendait depuis longtemps.

— Oui, je sais : les idées n'existent que par les hommes ; mais, c'est bien là le pathétique : elles vivent aux dépens d'eux.

Bernard avait écouté tout cela avec une attention soutenue ; il était plein de scepticisme et peu s'en fallait qu'Édouard ne lui parût un songe-creux ; dans les derniers instants pourtant, l'éloquence de celui-ci l'avait ému ; sous le souffle de cette éloquence, il avait senti s'incliner sa pensée ; mais, se disait Bernard, comme un roseau après que le vent a passé celle-ci bientôt se redresse. Il se remémorait ce qu'on leur enseignait en classe : les passions mènent l'homme, non les idées. Cependant Édouard continuait :

— Ce que je voudrais faire, comprenez-moi, c'est quelque chose qui serait comme l'*Art de la fugue.* Et je ne vois pas pourquoi ce qui fut possible en musique, serait impossible en littérature...

A quoi Sophroniska ripostait que la musique est un art mathématique, et qu'au surplus, à n'en considérer exceptionnellement plus que le chiffre, à en bannir le pathos et l'humanité, Bach avait réussi le chef-d'œuvre abstrait de l'ennui, une sorte de temple astronomique, où ne pouvaient pénétrer que de rares initiés. Édouard protestait aussitôt, qu'il trouvait ce temple admirable, qu'il y voyait l'aboutissement et le sommet de toute la carrière de Bach.

— Après quoi, ajouta Laura, on a été guéri de la fugue pour longtemps. L'émotion humaine, ne trouvant plus à s'y loger, a cherché d'autres domiciles.

La discussion se perdait en arguties. Bernard, qui jusqu'à ce moment avait gardé le silence, mais qui commençait à s'impatienter sur sa chaise, à la fin n'y tint plus ; avec une déférence extrême, exagérée même, comme chaque fois qu'il adressait la parole à Édouard, mais avec cette sorte d'enjouement qui semblait faire de cette déférence un jeu :

— Pardonnez-moi, Monsieur, dit-il, de connaître le titre de votre livre, puisque c'est par une indiscrétion, mais sur laquelle vous avez bien voulu, je crois, passer l'éponge. Ce titre pourtant semblait annoncer une histoire...?

— Oh ! dites-nous ce titre, dit Laura.

— Ma chère amie, si vous voulez... Mais je vous avertis qu'il est possible que j'en change. Je crains qu'il ne soit un peu trompeur... Tenez, dites-le leur, Bernard.

— Vous permettez ?... *Les Faux-Monnayeurs*, dit Bernard. Mais maintenant, à votre tour, dites-nous : ces faux-monnayeurs... qui sont-ils ?

— Eh bien ! je n'en sais rien, dit Édouard.

Bernard et Laura se regardèrent, puis regardèrent Sophroniska ; on entendit un long soupir ; je crois qu'il fut poussé par Laura.

A vrai dire, c'est à certains de ses confrères qu'Édouard pensait d'abord, en pensant aux faux-monnayeurs ; et singulièrement au vicomte de Passavant. Mais l'attribution s'était bientôt considérablement élargie ; suivant que le vent de l'esprit soufflait ou de Rome ou d'ailleurs, ses héros tour à tour devenaient prêtres ou francs-maçons. Son cerveau, s'il l'abandonnait à sa pente, chavirait vite dans l'abstrait, où il se vautrait tout à l'aise. Les idées de change, de dévalorisation, d'inflation, peu à peu envahissaient son livre, comme les théories du vêtement le *Sartor Resartus* de Carlyle — où elles usurpaient la place des personnages. Édouard ne pouvant parler de cela, se taisait de la manière la plus gauche, et son silence, qui semblait un aveu de disette, commençait à gêner beaucoup les trois autres.

— Vous est-il arrivé déjà de tenir entre les mains une pièce fausse ? demanda-t-il enfin.

— Oui, dit Bernard ; mais le « non » des deux femmes couvrit sa voix.

— Eh bien ! imaginez une pièce d'or de dix francs, qui soit fausse. Elle ne vaut en réalité que deux sous. Elle vaudra dix francs tant qu'on ne reconnaîtra pas qu'elle est fausse. Si donc je pars de cette idée que...

— Mais pourquoi partir d'une idée ? interrompit Bernard impatienté. Si vous partiez d'un fait bien exposé, l'idée viendrait l'habiter d'elle-même. Si j'écrivais les *Faux-Monnayeurs*, je commencerais par présenter la pièce fausse,

cette petite pièce dont vous parliez à l'instant... et que voici.

Ce disant, il saisit dans son gousset une petite pièce de dix francs, qu'il jeta sur la table.

— Écoutez comme elle sonne bien. Presque le même son que les autres. On jurerait qu'elle est en or. J'y ai été pris ce matin, comme l'épicier qui me la passait y fut pris, m'a-t-il dit, lui-même. Elle n'a pas tout à fait le poids, je crois ; mais elle a l'éclat et presque le son d'une vraie pièce ; son revêtement est en or, de sorte qu'elle vaut pourtant un peu plus de deux sous ; mais elle est en cristal. A l'usage elle va devenir transparente. Non, ne la frottez pas ; vous me l'abîmeriez. Déjà l'on voit presque au travers.

Édouard l'avait saisie et la considérait avec la plus attentive curiosité.

— Mais de qui l'épicier la tient-il ?

— Il ne sait plus. Il croit qu'il l'a depuis plusieurs jours dans son tiroir. Il s'amusait à me la passer, pour voir si j'y serais pris. J'allais l'accepter, ma parole ! mais, comme il est honnête, il m'a détrompé ; puis me l'a laissée pour cinq francs. Il voulait la garder pour la montrer à ce qu'il appelle « les amateurs ». J'ai pensé qu'il ne saurait y en avoir de meilleur que l'auteur des *Faux-Monnayeurs* ; et c'est pour vous la montrer que je l'ai prise. Mais maintenant que vous l'avez examinée, rendez-la-moi ! Je vois, hélas ! que la réalité ne vous intéresse pas.

— Si, dit Édouard ; mais elle me gêne.

— C'est dommage, reprit Bernard.

JOURNAL D'EDOUARD

(Ce même soir).

Sophroniska, Bernard et Laura m'ont questionné sur mon roman. Pourquoi me suis-je laissé aller à parler ? Je n'ai dit que des âneries. Interrompu heureusement par le

retour des deux enfants ; rouges, essoufflés comme s'ils avaient beaucoup couru. Sitôt entrée, Bronja s'est précipitée sur sa mère ; j'ai cru qu'elle allait sangloter.

— Maman, s'écria-t-elle, gronde un peu Boris. Il voulait se coucher tout nu dans la neige.

Sophroniska a regardé Boris qui se tenait sur le pas de la porte, le front bas et avec un regard fixe qui semblait presque haineux ; elle a semblé ne pas s'apercevoir de l'expression insolite de cet enfant, mais, avec un calme admirable :

— Écoute, Boris, a-t-elle dit, il ne faut pas faire cela le soir. Si tu veux, nous irons là-bas demain matin ; et, d'abord, tu essaieras d'y aller nu-pieds... Elle caressait doucement le front de sa fille ; mais celle-ci, brusquement, est tombée à terre et s'est roulée dans des convulsions. Nous étions assez inquiets. Sophroniska l'a prise et l'a étendue sur le sopha. Boris, sans bouger, regardait avec de grands yeux hébétés cette scène.

Je crois les méthodes d'éducation de Sophroniska excellentes en théorie, mais peut-être s'abuse-t-elle sur la résistance de ces enfants.

— Vous agissez comme si le bien devait toujours triompher du mal, lui ai-je dit un peu plus tard, quand je me suis trouvé seul avec elle. (Après le repas, j'étais allé demander des nouvelles de Bronja qui n'avait pu descendre dîner.)

— En effet, m'a-t-elle dit. Je crois fermement que le bien doit triompher. J'ai confiance.

— Pourtant, par excès de confiance, vous pouvez vous tromper...

— Chaque fois que je me suis trompée, c'est que ma confiance n'a pas été assez forte. Aujourd'hui, en laissant sortir ces enfants, je m'étais laissée aller à leur montrer un peu d'inquiétude ; ils l'ont sentie. Tout le reste est venu de là.

Elle m'a pris la main :

— Vous n'avez pas l'air de croire à la vertu des convictions... je veux dire : à leur force agissante.

— En effet, ai-je dit en riant, je ne suis pas mystique.

— Eh bien ! moi, s'est-elle écriée, dans un élan admirable, je crois de toute mon âme que, sans mysticisme, il ne se fait ici-bas rien de grand, rien de beau.

Découvert sur le registre des voyageurs le nom de Victor Strouvilhou. D'après les renseignements du patron de l'hôtel, il a dû quitter Saas-Fée l'avant-veille de notre arrivée, après être resté ici près d'un mois. J'aurais été curieux de le revoir. Sophroniska l'a sans doute fréquenté. Il faudra que je l'interroge.

IV

— Je voulais vous demander, Laura, dit Bernard : pensez-vous qu'il y ait rien, sur cette terre, qui ne puisse être mis en doute ?... C'est au point que je doute si l'on ne pourrait prendre le doute même comme point d'appui ; car enfin lui du moins, je pense, ne nous fera jamais défaut. Je puis douter de la réalité de tout, mais pas de la réalité de mon doute. Je voudrais... Excusez-moi si je m'exprime d'une manière pédante ; je ne suis pas pédant de ma nature, mais je sors de philosophie, et vous ne sauriez croire le pli que la dissertation fréquente imprime bientôt à l'esprit ; je m'en corrigerai, je vous jure.

— Pourquoi cette parenthèse ? Vous voudriez...?

— Je voudrais écrire l'histoire de quelqu'un qui d'abord écoute chacun, et qui va, consultant chacun, à la manière de Panurge, avant de décider quoi que ce soit ; après avoir éprouvé que les opinions des uns et des autres, sur chaque point, se contredisent, il prendrait le parti de n'écouter plus rien que lui, et du coup deviendrait très fort.

— C'est un projet de vieillard, dit Laura.

— Je suis plus mûr que vous ne croyez. Depuis quelques jours, je tiens un carnet, comme Édouard ; sur la page de

droite j'écris une opinion, dès que, sur la page de gauche, en regard, je peux inscrire l'opinion contraire. Tenez, par exemple, l'autre soir, Sophroniska nous a dit qu'elle faisait dormir Boris et Bronja avec la fenêtre grande ouverte. Tout ce qu'elle nous a dit à l'appui de ce régime nous paraissait, n'est-il pas vrai, parfaitement raisonnable et probant. Mais voici qu'hier, au fumoir de l'hôtel, j'ai entendu ce professeur allemand qui vient d'arriver, soutenir une théorie opposée, qui m'a paru, je l'avoue, plus raisonnable encore et mieux fondée. L'important, disait-il, c'est, durant le sommeil, de restreindre le plus possible les dépenses et ce trafic d'échanges qu'est la vie ; ce qu'il appelait la carburation ; c'est alors seulement que le sommeil devient vraiment réparateur. Il donnait en exemple les oiseaux qui se mettent la tête sous l'aile, tous les animaux qui se blottissent pour dormir, de manière à ne respirer plus qu'à peine ; ainsi les races les plus proches de la nature, disait-il, les paysans les moins cultivés se calfeutrent dans des alcôves ; les Arabes, forcés de coucher en plein air, du moins ramènent sur leur visage le capuchon de leur burnous. Mais, revenant à Sophroniska et aux deux enfants qu'elle éduque, j'en viens à penser qu'elle n'a tout de même pas tort, et que ce qui est bon pour d'autres serait préjudiciable à ces petits, car, si j'ai bien compris, ils ont en eux des germes de tuberculose. Bref, je me dis... Mais je vous ennuie.

— Ne vous inquiétez donc pas de cela. Vous vous disiez...?

— Je ne sais plus.

— Allons ! le voilà qui boude. N'ayez point honte de vos pensées.

— Je me disais que rien n'est bon pour tous, mais seulement par rapport à certains ; que rien n'est vrai pour tous, mais seulement par rapport à qui le croit tel ; qu'il n'est méthode ni théorie qui soit applicable indifféremment à chacun ; que si, pour agir, il nous faut choisir, du moins nous avons libre choix ; que si nous n'avons pas libre choix,

la chose est plus simple encore ; mais que ceci me devient vrai (non d'une manière absolue sans doute, mais par rapport à moi) qui me permet le meilleur emploi de mes forces, la mise en œuvre de mes vertus. Car tout à la fois je ne puis retenir mon doute, et j'ai l'indécision en horreur. Le « mol et doux oreiller » de Montaigne, n'est pas fait pour ma tête, car je n'ai pas sommeil encore et ne veux pas me reposer. La route est longue, qui mène de ce que je croyais être à ce que peut-être je suis. J'ai peur parfois de m'être levé trop matin.

— Vous avez peur ?

— Non, je n'ai peur de rien. Mais savez-vous que j'ai déjà beaucoup changé ; ou du moins mon paysage intérieur n'est déjà plus du tout le même que le jour où j'ai quitté la maison ; depuis, je vous ai rencontré. Tout aussitôt j'ai cessé de chercher par-dessus tout ma liberté. Peut-être n'avez-vous pas bien compris que je suis à votre service.

— Que faut-il entendre par là ?

— Oh ! vous le savez bien. Pourquoi voulez-vous me le faire dire ? Attendez-vous de moi des aveux ?... Non, non, je vous en prie, ne voilez pas votre sourire, ou je prends froid.

— Voyons, mon petit Bernard, vous n'allez pourtant pas prétendre que vous commencez à m'aimer.

— Oh ! je ne commence pas, dit Bernard. C'est vous qui commencez à le sentir, peut-être ; mais vous ne pouvez pas m'empêcher.

— Ce m'était si charmant de n'avoir pas à me méfier de vous. Si maintenant je ne dois plus vous approcher qu'avec précaution, comme une matière inflammable... Mais songez à la créature difforme et gonflée que bientôt je vais être. Mon seul aspect saura bien vous guérir.

— Oui, si je n'aimais de vous que l'aspect. Et puis d'abord, je ne suis pas malade ; ou si c'est être malade que de vous aimer, je préfère ne pas guérir.

Il disait tout cela gravement, tristement presque ; il la

regardait plus tendrement que n'avaient jamais fait Édouard ni Douviers, mais si respectueusement qu'elle n'en pouvait point prendre ombrage. Elle tenait sur ses genoux un livre anglais dont ils avaient interrompu la lecture, et qu'elle feuilletait distraitement ; on eût dit qu'elle n'écoutait point, de sorte que Bernard continuait sans trop de gêne :

— J'imaginais l'amour comme quelque chose de volcanique ; du moins celui que j'étais né pour éprouver. Oui, vraiment je croyais ne pouvoir aimer que d'une manière sauvage, dévastatrice, à la Byron. Comme je me connaissais mal ! C'est vous, Laura, qui m'avez fait me connaître ; si différent de celui que je croyais que j'étais. Je jouais un affreux personnage, m'efforçais de lui ressembler. Quand je songe à la lettre que j'écrivais à mon faux père avant de quitter la maison, j'ai grand'honte, je vous assure. Je me prenais pour un révolté, un outlaw, qui foule aux pieds tout ce qui fait obstacle à son désir ; et voici que, près de vous, je n'ai même plus de désirs. J'aspirais à la liberté comme à un bien suprême, et je n'ai pas plus tôt été libre que je me suis soumis à vos... Ah ! si vous saviez ce que c'est enrageant d'avoir dans la tête des tas de phrases de grands auteurs, qui viennent irrésistiblement sur vos lèvres quand on veut exprimer un sentiment sincère. Ce sentiment est si nouveau pour moi qu'il n'a pas encore su inventer son langage. Mettons que ce ne soit pas de l'amour, puisque ce mot-là vous déplaît ; que ce soit de la dévotion. On dirait qu'à cette liberté, qui me paraissait jusqu'alors infinie, vos lois ont tracé des limites. On dirait que tout ce qui s'agitait en moi de turbulent, d'informe, danse une ronde harmonieuse autour de vous. Si quelqu'une de mes pensées vient à s'écarter de vous, je la quitte... Laura, je ne vous demande pas de m'aimer ; je ne suis rien encore qu'un écolier ; je ne vaux pas votre attention ; mais tout ce que je veux faire à présent, c'est pour mériter un peu votre... (ah ! le mot est hideux)... votre estime.

Il s'était mis à genoux devant elle, et bien qu'elle eût un

peu reculé sa chaise d'abord, Bernard touchait du front sa robe, les bras rejetés en arrière comme en signe d'adoration ; mais quand il sentit sur son front la main de Laura se poser, il saisit cette main sur laquelle il pressa ses lèvres.

— Quel enfant vous êtes, Bernard ! Moi non plus je ne suis pas libre, dit-elle en retirant sa main. Tenez, lisez ceci.

Elle sortit de son corsage un papier froissé qu'elle tendit à Bernard.

Bernard vit tout d'abord la signature. Ainsi qu'il le craignait, c'était celle de Félix Douviers. Un instant il garda la lettre dans sa main sans la lire ; il levait les yeux vers Laura. Elle pleurait. Bernard sentit alors en son cœur encore une attache se rompre, un de ces liens secrets qui relient chacun de nous à soi-même, à son égoïste passé. Puis il lut :

Ma Laura bien-aimée,

Au nom de ce petit enfant qui va naître, et que je fais serment d'aimer autant que si j'étais son père, je te conjure de revenir. Ne crois pas qu'aucun reproche puisse accueillir ici ton retour. Ne t'accuse pas trop, car c'est de cela surtout que je souffre. Ne tarde pas. Je t'attends de toute mon âme qui t'adore et se prosterne devant toi.

Bernard était assis à terre, devant Laura, mais c'est sans la regarder qu'il lui demanda :

— Quand avez-vous reçu cette lettre ?

— Ce matin.

— Je croyais qu'il ignorait tout. Vous lui avez écrit ?

— Oui ; je lui ai tout avoué.

— Édouard le sait-il ?

— Il n'en sait rien.

Bernard resta silencieux quelque temps, la tête basse ; puis retourné vers elle de nouveau :

— Et... que comptez-vous faire à présent ?

— Me le demandez-vous vraiment ?... Retourner près de

lui. C'est à côté de lui qu'est ma place. C'est avec lui que je dois vivre. Vous le savez.

— Oui, dit Bernard.

Il y eut un très long silence. Bernard reprit :

— Est-ce que vous croyez qu'on peut aimer l'enfant d'un autre autant que le sien propre, vraiment ?

— Je ne sais pas si je le crois ; mais je l'espère.

— Pour moi, je le crois. Et je ne crois pas, au contraire, à ce qu'on appelle si bêtement « la voix du sang ». Oui, je crois que cette fameuse voix n'est qu'un mythe. J'ai lu que, chez certaines peuplades des îles de l'Océanie, c'est la coutume d'adopter les enfants d'autrui, et que ces enfants adoptés sont souvent préférés aux autres. Le livre disait, je m'en souviens fort bien, « plus choyés ». Savez-vous ce que je pense à présent ?... Je pense que celui qui m'a tenu lieu de père n'a jamais rien dit ni rien fait qui laissât soupçonner que je n'étais pas son vrai fils ; qu'en lui écrivant, comme j'ai fait, que j'avais toujours senti la différence, j'ai menti ; qu'au contraire il me témoignait une sorte de prédilection, à laquelle j'étais sensible ; de sorte que mon ingratitude envers lui est d'autant plus abominable ; que j'ai mal agi envers lui. Laura, mon amie, je voudrais vous demander... Est-ce que vous trouvez que je devrais implorer son pardon, retourner près de lui ?

— Non, dit Laura.

— Pourquoi ? Si vous, vous retournez près de Douviers...

— Vous me le disiez tout à l'heure, ce qui est vrai pour l'un ne l'est pas pour un autre. Je me sens faible ; vous êtes fort. Monsieur Profitendieu peut vous aimer ; mais, si j'en crois ce que vous m'avez dit de lui, vous n'êtes pas faits pour vous entendre... Ou du moins, attendez encore. Ne revenez pas à lui défait. Voulez-vous toute ma pensée ? C'est pour moi, non pour lui, que vous vous proposez cela ; pour obtenir ce que vous appeliez : mon estime. Vous ne l'aurez, Bernard, que si je ne vous sens pas la chercher.

Je ne peux vous aimer que naturel. Laissez-moi le repentir ; il n'est pas fait pour vous, Bernard.

— J'en viens presque à aimer mon nom, quand je l'entends sur votre bouche. Savez-vous ce dont j'avais le plus horreur, là-bas ? C'est du luxe. Tant de confort, tant de facilités... Je me sentais devenir anarchiste. A présent, au contraire, je crois que je tourne au conservateur. J'ai compris brusquement cela, l'autre jour, à cette indignation qui m'a pris en entendant le touriste de la frontière parler du plaisir qu'il avait à frauder la douane. « Voler l'État, c'est ne voler personne, » disait-il. Par protestation, j'ai compris tout à coup ce que c'était que l'État. Et je me suis mis à l'aimer, simplement parce qu'on lui faisait du tort. Je n'avais jamais réfléchi à cela. « L'État, ce n'est qu'une convention », disait-il encore. Quelle belle chose ce serait, une convention qui reposerait sur la bonne foi de chacun... si seulement il n'y avait que des gens probes. Tenez, on me demanderait aujourd'hui quelle vertu me paraît la plus belle, je répondrais sans hésiter : la probité. Oh ! Laura ! Je voudrais, tout le long de ma vie, au moindre choc, rendre un son pur, probe, authentique. Presque tous les gens que j'ai connus sonnent faux. Valoir exactement ce qu'on paraît ; ne pas chercher à paraître plus qu'on ne vaut... On veut donner le change, et l'on s'occupe tant de paraître qu'on finit par ne plus savoir qui l'on est... Excusez-moi de vous parler ainsi. Je vous fait part de mes réflexions de la nuit.

— Vous pensiez à la petite pièce que vous nous montriez hier. Lorsque je partirai...

Elle ne put achever sa phrase ; les larmes montaient à ses yeux, et, dans l'effort qu'elle fit pour les retenir, Bernard vit ses lèvres trembler.

— Alors, vous partirez, Laura... reprit-il tristement. J'ai peur, lorsque je ne vous sentirai plus près de moi, de ne plus rien valoir, ou que si peu... Mais, dites, je voudrais vous demander :... est-ce que vous partiriez, auriez-vous écrit ces aveux, si Édouard... je ne sais comment dire...

(et tandis que Laura rougissait) si Édouard valait davantage ? Oh ! ne protestez pas. Je sais si bien ce que vous pensez de lui.

— Vous dites cela parce que hier vous avez surpris mon sourire, tandis qu'il parlait ; vous vous êtes aussitôt persuadé que nous le jugions pareillement. Mais non ; détrompez-vous. A vrai dire, je ne sais pas ce que je pense de lui. Il n'est jamais longtemps le même. Il ne s'attache à rien ; mais rien n'est plus attachant que sa fuite. Vous le connaissez depuis trop peu de temps pour le juger. Son être se défait et se refait sans cesse. On croit le saisir... c'est Protée. Il prend la forme de ce qu'il aime. Et lui-même, pour le comprendre, il faut l'aimer.

— Vous l'aimez. Oh ! Laura, ce n'est pas de Douviers que je me sens jaloux, ni de Vincent ; c'est d'Édouard.

— Pourquoi jaloux ? J'aime Douviers ; j'aime Édouard ; mais différemment. Si je dois vous aimer, ce sera d'un autre amour encore.

— Laura, Laura, vous n'aimez pas Douviers. Vous avez pour lui de l'affection, de la pitié, de l'estime ; mais cela n'est pas de l'amour. Je crois que le secret de votre tristesse (car vous êtes triste, Laura) c'est que la vie vous a divisée ; l'amour n'a voulu de vous qu'incomplète ; vous répartissez sur plusieurs ce que vous auriez voulu donner à un seul. Pour moi, je me sens indivisible ; je ne puis me donner qu'en entier.

— Vous êtes trop jeune pour parler ainsi. Vous ne pouvez savoir déjà, si, vous aussi, la vie ne vous « divisera » pas, comme vous dites. Je ne puis accepter de vous que cette... dévotion, que vous m'offrez. Le reste aura ses exigences, qui devront bien se satisfaire ailleurs.

— Serait-il vrai ? Vous allez me dégoûter par avance et de moi-même et de la vie.

— Vous ne connaissez rien de la vie. Vous pouvez tout attendre d'elle. Savez-vous quelle a été ma faute ? De ne plus en attendre rien. C'est quand j'ai cru, hélas ! que je

n'avais plus rien à attendre, que je me suis abandonnée. J'ai vécu ce printemps, à Pau, comme si je ne devais plus en voir d'autres ; comme si plus rien n'importait. Bernard, je puis vous le dire, à présent que j'en suis punie : ne désespérez jamais de la vie.

Que sert de parler ainsi à un jeune être plein de flamme ? Aussi bien ce que disait Laura ne s'adressait point à Bernard. A l'appel de sa sympathie, elle pensait devant lui, malgré elle, à voix haute. Elle était inhabile à feindre, inhabile à se maîtriser. Comme elle avait cédé d'abord à cet élan qui l'emportait dès qu'elle pensait à Édouard, et où se trahissait son amour, elle s'était laissée aller à certain besoin de sermonner qu'elle tenait assurément de son père. Mais Bernard avait horreur des recommandations, des conseils, dussent-ils venir de Laura ; son sourire avertit Laura, qui reprit sur un ton plus calme :

— Pensez-vous demeurer le secrétaire d'Édouard, à votre retour à Paris ?

— Oui, s'il consent à m'employer ; mais il ne me donne rien à faire. Savez-vous ce qui m'amuserait ? C'est d'écrire avec lui ce livre, que, seul, il n'écrira jamais ; vous le lui avez bien dit hier. Je trouve absurde cette méthode de travail qu'il nous exposait. Un bon roman s'écrit plus naïvement que cela. Et d'abord, il faut croire à ce que l'on raconte, ne pensez-vous pas ? et raconter tout simplement. J'ai d'abord cru que je pourrais l'aider. S'il avait eu besoin d'un détective, j'aurais peut-être satisfait aux exigences de l'emploi. Il aurait travaillé sur les faits qu'aurait découvert ma police... Mais avec un idéologue, rien à faire. Près de lui je me sens une âme de reporter. S'il s'entête dans son erreur, je travaillerai de mon côté. Il me faudra gagner ma vie. J'offrirai mes services à quelque journal. Entre temps je ferai des vers.

— Car près des reporters, assurément, vous vous sentirez une âme de poète.

— Oh ! ne vous moquez pas de moi. Je sais que je suis ridicule ; ne me le faites pas trop sentir.

— Restez avec Édouard ; vous l'aiderez, et laissez-vous aider par lui. Il est bon.

On entendit la cloche du déjeuner. Bernard se leva. Laura lui prit la main :

— Dites encore : cette petite pièce que vous nous montriez hier... en souvenir de vous, lorsque je partirai — elle se raidit et cette fois put achever sa phrase — voudriez-vous me la donner ?

— Tenez ; la voici ; prenez-la, dit Bernard.

V

JOURNAL D'EDOUARD.

> C'est ce qui arrive de presque toutes les maladies de l'esprit humain qu'on se flatte d'avoir guéries. On les répercute seulement, comme on dit en médecine et on leur en substitue d'autres.
>
> SAINTE-BEUVE (*Lundis* I, p. 19)

Je commence à entrevoir ce que j'appellerais le « sujet profond » de mon livre. C'est, ce sera, sans doute la rivalité du monde réel et de la représentation que nous nous en faisons. La manière dont le monde des apparences s'impose à nous et dont nous tentons d'imposer au monde extérieur notre interprétation particulière, fait le drame de notre vie. La résistance des faits nous invite à transporter notre construction idéale dans le rêve, l'espérance, la vie future, en laquelle notre croyance s'alimente de tous nos déboires dans celle-ci. Les réalistes partent des faits, accommodent aux faits leurs idées. Bernard est un réaliste. Je crains de ne pouvoir m'entendre avec lui.

Comment ai-je pu acquiescer lorsque Sophroniska m'a dit que je n'avais rien d'un mystique ? Je suis tout prêt à

reconnaître avec elle que, sans mysticisme, l'homme ne peut réussir rien de grand. Mais n'est-ce pas précisément mon mysticisme qu'incrimine Laura, lorsque je lui parle de mon livre ?... Abandonnons-leur ce débat.

Sophroniska m'a reparlé de Boris, qu'elle est parvenue, croit-elle, à confesser entièrement. Le pauvre enfant n'a plus en lui le moindre taillis, la moindre touffe où s'abriter des regards de la doctoresse. Il est tout débusqué. Sophroniska étale au grand jour, démontés, les rouages les plus intimes de son organisme mental, comme un horloger les pièces de la pendule qu'il nettoie. Si, après cela, le petit ne sonne pas à l'heure, c'est à y perdre son latin. Voici ce que Sophroniska m'a raconté :

Boris, vers l'âge de neuf ans, a été mis au collège, à Varsovie. Il s'est lié avec un camarade de classe, un certain Baptistin Kraft, d'un ou deux ans plus âgé que lui, qui l'a initié à des pratiques clandestines, que ces enfants, naïvement émerveillés, croyaient être « de la magie ». C'est le nom qu'ils donnaient à leur vice, pour avoir entendu dire, ou lu, que la magie permet d'entrer mystérieusement en possession de ce que l'on désire, qu'elle illimite la puissance, etc. Ils croyaient de bonne foi avoir découvert un secret qui consolât de l'absence réelle par la présence illusoire, et s'hallucinaient à plaisir et s'extasiaient sur un vide que leur imagination surmenée bondait de merveilles, à grand renfort de volupté. Il va sans dire que Sophroniska ne s'est pas servie de ces termes ; j'aurais voulu qu'elle me rapportât exactement ceux de Boris, mais elle prétend qu'elle n'est parvenue à démêler ce que dessus, dont elle m'a pourtant certifié l'exactitude, qu'à travers un fouillis de feintes, de réticences et d'imprécisions.

— J'ai trouvé là l'explication que je cherchais depuis longtemps, a-t-elle ajouté, d'un bout de parchemin que Boris gardait toujours sur lui, enfermé dans un sachet qui pendait sur sa poitrine à côté des médailles de sainteté que

sa mère le force à porter — et sur lequel étaient trois mots, en caractères majuscules, enfantins et soignés, trois mots dont je lui demandais en vain la signification :

Gaz. Téléphone. Cent mille roubles.

« Mais ça ne veut rien dire. C'est de la magie », me répondait-il toujours quand je le pressais. C'est tout ce que je pouvais obtenir. Je sais à présent que ces mots énigmatiques sont de l'écriture du jeune Baptistin, grand maître et professeur de magie, et qu'ils étaient pour ces enfants, ces trois mots, comme une formule incantatoire, le « Sésame ouvre-toi » du paradis honteux où la volupté les plongeait. Boris appelait ce parchemin : son *talisman*. J'avais eu déjà beaucoup de mal à le décider à me le montrer, et plus encore à s'en défaire (c'était au début de notre séjour ici) ; car je voulais qu'il s'en défît, comme je sais à présent qu'il s'était déjà précédemment libéré de ses mauvaises habitudes. J'avais l'espoir qu'avec ce *talisman* allaient disparaître les tics et les manies dont il souffre. Mais il s'y raccrochait, et la maladie s'y raccrochait comme à un dernier refuge.

— Vous dites pourtant qu'il s'était délivré de ces habitudes...

— La maladie nerveuse n'a commencé qu'ensuite. Elle est née sans aucun doute de la contrainte que Boris a dû exercer sur lui-même pour se libérer. J'ai su par lui que sa mère l'avait surpris un jour en train de « faire de la magie » comme il dit. Pourquoi ne m'a-t-elle jamais parlé de cela ?... Par pudeur ?...

— Et sans doute parce qu'elle le savait corrigé.

— C'est absurde... et cela est cause que j'ai tâtonné si longtemps. Je vous ai dit que je croyais Boris parfaitement pur.

— Vous m'avez même dit que c'était cela qui vous gênait.

— Vous voyez si j'avais raison !... La mère aurait dû

m'avertir. Boris serait déjà guéri, si j'avais pu aussitôt y voir clair.

— Vous disiez que ces malaises n'ont commencé qu'ensuite...

— Je dis qu'ils sont nés par protestation. Sa mère l'a grondé, supplié, sermonné, j'imagine. La mort du père est survenue. Boris s'est persuadé que ses pratiques secrètes, qu'on lui peignait comme si coupables, avaient reçu leur châtiment ; il s'est tenu pour responsable de la mort de son père ; il s'est cru criminel, damné. Il a pris peur ; et c'est alors que, comme un animal traqué, son organisme débile a inventé cette quantité de petits subterfuges où se purge sa peine intime, et qui sont comme autant d'aveux.

— Si je vous comprends bien, vous estimez qu'il eût été moins préjudiciable pour Boris de continuer à se livrer tranquillement à la pratique de sa « magie » ?

— Je crois qu'il n'était pas nécessaire, pour l'en guérir, de l'effrayer. Le changement de vie, qu'entraînait la mort de son père, eût suffi sans doute à l'en distraire, et le départ de Varsovie à le soustraire à l'influence de son ami. On n'obtient rien de bon par l'épouvante. Quand j'ai su ce qui en était, lui reparlant de tout cela et revenant sur le passé, je lui ai fait honte d'avoir pu préférer la possession de biens imaginaires à celle des biens véritables, qui sont, lui ai-je dit, la récompense d'un effort. Loin de chercher à noircir son vice, je le lui ai représenté simplement, comme une des formes de la paresse ; et je crois en effet que c'en est une ; la plus subtile, la plus perfide...

Je me souvins, à ces mots, de quelques lignes de La Rochefoucauld, que je voulus lui montrer, et, bien que j'eusse pu les lui citer de mémoire, j'allai chercher le petit livre des *Maximes*, sans lequel je ne voyage jamais. Je lui lus :

« De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse ; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible et que les dommages qu'elle cause soient très cachés... Le

repos de la paresse est un charme secret de l'âme qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites et les plus opiniâtres résolutions. Pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes et qui lui tient lieu de tous les biens. »

— Prétendez-vous, me dit alors Sophroniska, que La Rochefoucauld, en écrivant ceci, ait voulu insinuer ce que nous disions.

— Il se peut ; mais je ne le crois pas. Nos auteurs classiques sont riches de toutes les interprétations qu'ils permettent. Leur précision est d'autant plus admirable qu'elle ne se prétend pas exclusive.

Je lui ai demandé de me montrer ce fameux talisman de Boris. Elle m'a dit qu'elle ne l'avait plus, qu'elle l'avait donné à quelqu'un qui s'intéressait à Boris et qui lui avait demandé de le lui laisser en souvenir. « Un certain M. Strouvilhou, que j'ai rencontré ici quelque temps avant votre arrivée. »

J'ai dit à Sophroniska que j'avais vu ce nom sur le registre de l'hôtel ; que j'avais connu dans le temps un Strouvilhou, et que j'aurais été curieux de savoir si c'était le même. A la description qu'elle m'a faite de lui, on ne pouvait pas s'y tromper ; mais elle n'a rien su me dire à son sujet qui satisfît ma curiosité. J'ai su seulement qu'il était très aimable, très empressé, qu'il lui paraissait fort intelligent mais un peu paresseux lui-même, « si j'ose encore employer ce mot », a-t-elle ajouté en riant. Je lui ai raconté à mon tour ce que je savais de Strouvilhou, et cela m'a amené à lui parler de la pension où nous nous étions rencontrés, des parents de Laura (qui de son côté lui avait fait ses confidences), du vieux La Pérouse enfin, des liens de parenté qui l'attachaient au petit Boris, et de la promesse que je lui avais faite en le quittant de lui amener cet enfant. Comme Sophroniska m'avait dit précédemment qu'elle ne croyait pas souhaitable que Boris continuât à vivre avec

sa mère : « Que ne le mettez-vous en pension chez les Azaïs ? » ai-je demandé. En lui suggérant cela, je songeais surtout à l'immense joie du grand-père à savoir Boris tout près de lui, chez des amis, où il pourrait le voir à son gré ; mais je ne puis croire que, de son côté, le petit n'y soit bien. Sophroniska m'a dit qu'elle allait y réfléchir ; au demeurant extrêmement intéressée par tout ce que je venais de lui apprendre.

Sophroniska va répétant que le petit Boris est guéri ; cette cure doit corroborer sa méthode ; mais je crains qu'elle n'anticipe un peu. Naturellement je ne veux pas la contredire ; et je reconnais que les tics, les gestes-repentirs, les réticences du langage, ont à peu près disparu ; mais il me semble que la maladie s'est simplement réfugiée dans une région plus profonde de l'être, comme pour échapper au regard inquisiteur du médecin ; et que c'est à présent l'âme même qui est atteinte. De même qu'à l'onanisme avaient succédé les mouvements nerveux, ceux-ci cèdent à présent à je ne sais quelle transe invisible. Sophroniska s'inquiète, il est vrai, de voir Boris, à la suite de Bronja, précipité dans une sorte de mysticisme puéril ; elle est trop intelligente pour ne comprendre point que cette nouvelle « béatitude de l'âme » que recherche à présent Boris, n'est pas très différente après tout, de celle qu'il provoquait d'abord par artifice, et que, pour être moins dispendieuse, moins ruineuse pour l'organisme, elle ne le détourne pas moins de l'effort et de la réalisation. Mais, lorsque je lui en parle, elle me répond que des âmes comme celle de Boris et de Bronja ne peuvent se passer d'un aliment chimérique et que s'il leur était enlevé, elles succomberaient, Bronja dans le désespoir, et Boris dans un matérialisme vulgaire ; elle estime, en outre, qu'elle n'a pas le droit d'abîmer la confiance de ces petits, et, bien que tenant leur croyance pour mensongère, elle veut y voir une sublimation des instincts bas, une postulation supérieure, une incitation,

une préservation, que sais-je ?... Sans croire elle-même aux dogmes de l'église, elle croit à l'efficacité de la foi. Elle parle avec émotion de la piété de ces deux enfants, qui lisent ensemble l'Apocalypse, et s'exaltent, et conversent avec les anges et revêtent leur âme de suaires blancs. Comme toutes les femmes, elle est pleine de contradictions. Mais elle avait raison : je ne suis décidément pas un mystique... non plus qu'un paresseux. Je compte beaucoup sur l'atmosphère de la pension Azaïs et de Paris pour faire de Boris un travailleur ; pour le guérir enfin de la recherche des « biens imaginaires ». C'est là, pour lui, qu'est le salut. Sophroniska se fait, je crois, à l'idée de me le confier ; mais sans doute l'accompagnera-t-elle à Paris, désireuse de veiller elle-même à son installation chez les Azaïs, et, par là, de rassurer la mère dont elle se fait fort de remporter l'assentiment.

VI

> Il y a de certains défauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu même.
>
> La Rochefoucauld

LETTRE D'OLIVIER A BERNARD

Cher vieux,

Que je te dise d'abord que j'ai bien passé mon bachot. Mais ceci n'a pas d'importance. Une occasion unique s'offrait à moi de partir en voyage. Je balançais encore ; mais après lecture de ta lettre, j'ai sauté dessus. Une légère résistance de ma mère, d'abord ; mais dont a vite triomphé Vincent, qui s'est montré d'une gentillesse que je n'espérais pas de lui. Je ne puis croire que, dans la circonstance à laquelle ta lettre fait allusion, il ait agi comme un muffle. Nous avons, à notre âge, une fâcheuse tendance à juger les gens trop sévèrement et à condamner sans appel. Bien des

actes nous apparaissent répréhensibles, odieux même, simplement parce que nous n'en pénétrons pas suffisamment les motifs. Vincent n'a pas... Mais ceci m'entraînerait trop loin et j'ai trop de choses à te dire.

Sache que c'est le rédacteur en chef de la nouvelle revue *Avant-Garde* qui t'écrit. Après quelques délibérations, j'ai accepté d'assumer ces fonctions dont le comte Robert de Passavant m'a jugé digne. C'est lui qui commandite la revue, mais il ne tient pas trop à ce qu'on le sache, et, sur la couverture, c'est mon nom seul qui figurera. Nous commencerons à paraître en octobre ; tâche de m'envoyer quelque chose pour le premier numéro ; je serais désolé que ton nom ne brillât pas à côté du mien, dans le premier sommaire. Passavant voudrait que, dans le premier numéro, paraisse quelque chose de très libre et d'épicé, parce qu'il estime que le plus mortel reproche que puisse encourir une jeune revue, c'est d'être pudibonde ; je suis assez de son avis. Nous en causons beaucoup. Il m'a demandé d'écrire cela et m'a fourni le sujet assez risqué d'une courte nouvelle ; ça m'ennuie un peu à cause de ma mère que cela risque de peiner ; mais tant pis. Comme dit Passavant : plus on est jeune, moins le scandale est compromettant.

C'est de Vizzavone que je t'écris. Vizzavone est un petit patelin à mi-flanc d'une des plus hautes montagnes de la Corse, enfoui dans une épaisse forêt. L'hôtel où nous habitons est assez loin du village et sert aux touristes comme point de départ pour des excursions. Il n'y a que quelques jours que nous y sommes. Nous avons commencé par nous installer dans une auberge, non loin de l'admirable baie de Porto, absolument déserte, où nous descendions nous baigner le matin et où l'on peut vivre à poil tout le long du jour. C'était merveilleux ; mais il faisait trop chaud et nous avons dû gagner la montagne.

Passavant est un compagnon charmant ; il n'est pas du tout entiché de son titre ; il veut que je l'appelle Robert ; et il a inventé de m'appeler : Olive. Dis, si ce n'est pas

charmant? Il fait tout pour me faire oublier son âge et je t'assure qu'il y parvient. Ma mère était un peu effrayée de me voir partir avec lui, car elle le connaissait à peine. J'hésitais par crainte de la chagriner. Avant ta lettre j'avais même presque renoncé. Vincent l'a persuadée et ta lettre m'a brusquement donné du courage. Nous avons passé les derniers jours, avant le départ, à courir les magasins. Passavant est si généreux qu'il voulait toujours tout m'offrir et que je devais sans cesse l'arrêter. Mais il trouvait mes pauvres nippes affreuses ; chemises, cravates, chaussettes, rien de ce que j'avais ne lui plaisait ; il répétait que, si je devais vivre quelque temps avec lui, il souffrirait trop de ne pas me voir vêtu comme il faut — c'est-à-dire : comme il lui plaît. Naturellement on faisait envoyer chez lui toutes les emplettes, par crainte d'inquiéter maman. Il est lui-même d'une élégance raffinée ; mais surtout il a très bon goût, et beaucoup de choses qui me paraissaient supportables me sont devenues odieuses aujourd'hui. Tu n'imagines pas comme il pouvait être amusant chez les fournisseurs. Il est tellement spirituel. Je voudrais t'en donner une idée : nous nous trouvions chez Brentano où il avait donné à réparer son stylo. Il y avait derrière lui un énorme Anglais qui voulait passer avant son tour et qui, comme Robert le repoussait un peu brusquement, a commencé à baragoniner je ne sais quoi à son adresse ; Robert s'est retourné et, très calme :

— Ce n'est pas la peine. Je ne comprends pas l'anglais.

L'autre, furieux, a reparti, en pur français :

— Vous devriez le savoir, Monsieur.

Alors Robert, en souriant très poliment :

— Vous voyez bien que ce n'est pas la peine.

L'Anglais bouillonnait, mais n'a plus su que dire. C'était roulant.

Un autre jour, nous étions à l'Olympia. Pendant l'entr'acte nous nous promenions dans le hall où circulait

grande abondance de putains. Deux d'entre elles, d'aspect plutôt minable, l'ont accosté :

— Tu paies un bock, chéri ?

Nous nous sommes assis avec elles, à une table.

— Garçon ! Un bock pour ces dames.

— Et pour ces Messieurs ?

— Nous ?... Oh ! nous prendrons du champagne, a-t-il dit tout négligemment. Et il a commandé une bouteille de Moët, que nous avons sifflé à nous deux. Si tu avais vu la tête des pauvres filles !... Je crois qu'il a horreur des putains. Il m'a confié qu'il n'était jamais entré dans un bordel, et m'a laissé entendre qu'il serait très fâché contre moi si j'y allais. Tu vois que c'est quelqu'un de très propre, malgré ses airs et ses propos cyniques — comme lorsqu'il dit qu'en voyage, il appelle « journée morne » celle où il n'a pas rencontré *before lunch* au moins cinq personnes avec qui désirer coucher. Je dois te dire entre parenthèses que je n'ai pas recommencé... tu m'entends.

Il a une façon de moraliser qui est tout à fait amusante et particulière. Il m'a dit l'autre jour :

— Vois-tu, mon petit, l'important, dans la vie, c'est de ne pas se laisser entraîner. Une chose en amène une autre et puis on ne sait plus où l'on va. Ainsi, j'ai connu un jeune homme très bien qui devait épouser la fille de ma cuisinière. Une nuit, il est entré par hasard chez un petit bijoutier. Il l'a tué. Et après, il a volé. Et après, il a dissimulé. Tu vois où ça mène. La dernière fois que je l'ai revu, il était devenu menteur. Fais attention.

Et il est tout le temps comme ça. C'est te dire que je ne m'embête pas. Nous étions partis avec l'intention de travailler beaucoup, mais jusqu'à présent nous n'avons guère fait que nous baigner, nous laisser sécher au soleil et bavarder. Il a sur tout des opinions et des idées extrêmement originales. Je le pousse tant que je peux à écrire certaines théories tout à fait neuves qu'il m'a exposées sur les animaux marins des bas fonds et ce qu'il appelle les « lumières

personnelles », qui leur permet de se passer de la lumière du soleil, qu'il assimile à celle de la grâce et à la « révélation ». Exposé en quelques mots comme je fais, ça ne peut rien dire, mais je t'assure que, lorsqu'il en parle, c'est intéressant comme un roman. On ne sait pas d'ordinaire qu'il est très calé en histoire naturelle ; mais il met une sorte de coquetterie à cacher ses connaissances. C'est ce qu'il appelle ses bijoux secrets. Il dit qu'il n'y a que les rastas qui se plaisent à étaler aux yeux de tous leur parure, et surtout quand celle-ci est en toc.

Il sait admirablement se servir des idées, des images, des gens, des choses ; c'est-à-dire qu'il met tout à profit. Il dit que le grand art de la vie, ce n'est pas tant de jouir que d'apprendre à tirer parti.

J'ai écrit quelques vers, mais je n'en suis pas assez content pour te les envoyer.

Au revoir, mon vieux. En octobre. Tu me trouveras changé, moi aussi. Je prends chaque jour un peu plus d'assurance. Je suis heureux de te savoir en Suisse, mais tu vois que je n'ai rien à t'envier.

Bernard tendit cette lettre à Édouard qui la lut sans laisser rien paraître des sentiments qu'elle agitait en lui. Tout ce qu'Olivier racontait si complaisamment de Robert l'indignait et achevait de le lui faire prendre en haine. Surtout il s'affectait de n'être même pas nommé dans cette lettre et qu'Olivier semblât l'oublier. Il fit de vains efforts pour déchiffrer, sous une épaisse rature, les trois lignes, écrites en post-scriptum, que voici :

« Dis à l'oncle E. que je pense à lui constamment ; que je ne puis pas lui pardonner de m'avoir plaqué et que j'en garde au cœur une blessure mortelle. »

Ces lignes étaient les seules sincères de cette lettre de parade, toute dictée par le dépit. Olivier les avait barrées.

Édouard avait rendu à Bernard l'affreuse lettre sans souffler mot ; sans souffler mot Bernard l'avait reprise. J'ai

dit qu'ils ne se parlaient pas beaucoup ; une sorte de contrainte étrange, inexplicable, pesait sur eux aussitôt qu'ils se trouvaient seuls. (Je n'aime pas ce mot « inexplicable », et ne l'écris ici que par insuffisance provisoire.) Mais ce soir, retirés dans leur chambre, et tandis qu'ils s'apprêtaient pour la nuit, Bernard, dans un grand effort, et la gorge un peu contractée, demanda :

— Laura vous a montré la lettre qu'elle a reçue de Douviers ?

— Je ne pouvais douter que Douviers ne prît la chose comme il faut, dit Édouard en se mettant au lit. C'est quelqu'un de très bien. Un peu faible peut-être ; mais tout de même très bien. Il va adorer cet enfant, j'en suis sûr. Et le petit sera sûrement plus robuste qu'il n'aurait su le faire lui-même. Car il ne m'a pas l'air bien costaud.

Bernard aimait Laura beaucoup trop pour n'être pas choqué par la désinvolture d'Édouard ; il n'en laissa néanmoins rien paraître.

— Allons ! reprit Édouard en éteignant sa bougie, je suis heureux de voir se terminer pour le mieux cette histoire, qui paraissait sans autre issue, que le désespoir. Ça arrive à n'importe qui de faire un faux départ. L'important, c'est de ne pas s'entêter...

— Évidemment, dit Bernard pour éluder la discussion.

— Il faut bien que je vous avoue, Bernard, que je crains d'en avoir fait un avec vous...

— Un faux départ ?

— Ma foi, oui. Malgré toute l'affection que j'ai pour vous, je me persuade depuis quelques jours que nous ne sommes pas faits pour nous entendre et que... (il hésita quelques instants, chercha ses mots)... de m'accompagner plus longtemps vous fourvoie.

Bernard pensait de même, aussi longtemps qu'Édouard n'avait pas parlé ; mais Édouard ne pouvait certes rien dire de plus propre à ressaisir Bernard. L'instinct de contradiction l'emportant, celui-ci protesta.

— Vous ne me connaissez pas bien, et je ne me connais pas bien moi-même. Vous ne m'avez pas mis à l'épreuve. Si vous n'avez aucun grief contre moi, puis-je vous demander d'attendre encore ? J'admets que nous ne nous ressemblons guère ; mais je pensais, précisément, qu'il valait mieux, pour chacun de nous deux, que nous ne nous ressemblions pas trop. Je crois que, si je puis vous aider, c'est surtout par mes différences et par ce que je vous apporterais de neuf. Si je m'abuse, il sera toujours temps de m'en avertir. Je ne suis pas type à me plaindre, ni à récriminer jamais. Mais, écoutez, voici ce que je vous propose ; c'est peut-être idiot... Le petit Boris, si j'ai bien compris, doit entrer à la pension Vedel-Azaïs. Sophroniska ne vous exprimait-elle pas ses craintes qu'il ne s'y sentît un peu perdu ? Si je m'y présentais moi-même, avec la recommandation de Laura, ne puis-je espérer d'y trouver un emploi, de surveillant, de pion, que sais-je ? J'ai besoin de gagner ma vie. Pour ce que je ferais là-bas, je ne demanderais pas grand'chose ; le vivre et le couvert me suffiraient... Sophroniska me témoigne de la confiance, et Boris s'entend bien avec moi. Je le protègerais, l'aiderais, me ferais son précepteur, son ami. Je resterais à votre disposition cependant, travaillerais pour vous entre temps, et répondrais au moindre signe. Dites, que pensez-vous de cela ?

Et comme pour donner à « cela » plus de poids, il ajouta :

— J'y pense depuis deux jours.

Ce qui n'était pas vrai. S'il ne venait pas d'inventer ce beau projet à l'instant même, il en eût déjà parlé à Laura. Mais ce qui était vrai, et qu'il ne disait pas, c'est que depuis son indiscrète lecture du journal d'Édouard et depuis la rencontre de Laura, il songeait souvent à la pension Vedel ; il souhaitait de connaître Armand, cet ami d'Olivier, dont Olivier ne lui parlait jamais ; il souhaitait plus encore de connaître Sarah, la sœur cadette ; mais sa curiosité demeurait secrète ; par égard pour Laura il ne se l'avouait pas à lui-même.

Édouard ne disait rien ; pourtant le projet que lui soumettait Bernard lui plaisait, s'il l'assurait d'un domicile. Il se souciait peu d'avoir à l'héberger. Bernard souffla sa bougie, puis reprit :

— N'allez pas croire que je n'ai rien compris à ce que vous racontiez de votre livre et du conflit que vous imaginez entre la réalité brute et la...

— Je ne l'imagine pas, interrompit Édouard ; il existe.

— Mais précisément, ne serait-il pas bon que je rabatte vers vous quelques faits, pour vous permettre de lutter contre ? J'observerais pour vous.

Édouard doutait si l'autre ne se moquait pas un peu. Le vrai c'est qu'il se sentait humilié par Bernard. Celui-ci s'exprimait trop bien...

— Nous y réfléchirons, dit Édouard.

Un long temps passa. Bernard essayait en vain de dormir. La lettre d'Olivier le tourmentait. A la fin, n'y tenant plus, et comme il entendait Édouard s'agiter dans son lit, il murmura :

— Si vous ne dormez pas, je voudrais vous demander encore... qu'est-ce que vous pensez du comte de Passavant ?

— Parbleu, vous le supposez bien, dit Édouard. Puis, au bout d'un instant : — Et vous ?

— Moi, dit Bernard sauvagement... je le tuerais.

VII

Le voyageur, parvenu au haut de la colline, s'assied et regarde avant de reprendre sa marche, à présent déclinante ; il cherche à distinguer où le conduit enfin ce chemin sinueux qu'il a pris, qui lui semble se perdre dans l'ombre et, car le soir tombe, dans la nuit. Ainsi l'auteur imprévoyant s'arrête un instant, reprend souffle, et se demande avec inquiétude où va le mener son récit.

Je crains qu'en confiant le petit Boris aux Azaïs, Édouard ne commette une imprudence. Comment l'en empêcher ? Chaque être agit selon sa loi, et celle d'Édouard le porte à expérimenter sans cesse. Il a bon cœur, assurément, mais souvent je préfèrerais, pour le repos d'autrui, le voir agir par intérêt ; car la générosité qui l'entraîne n'est souvent que la compagne d'une curiosité qui pourrait devenir cruelle. Il connaît la pension Azaïs ; il sait l'air empesté qu'on y respire, sous l'étouffant couvert de la morale et de la religion. Il connaît Boris, sa tendresse, sa fragilité. Il devrait prévoir à quels froissements il l'expose. Mais il ne consent plus à considérer que la protection, le renfort et l'appui que la précaire pureté de l'enfant peut trouver dans l'austérité du vieil Azaïs. A quels sophismes prête-t-il l'oreille ? Le diable assurément les lui souffle, car il ne les écouterait pas, venus d'autrui.

Édouard m'a plus d'une fois irrité (lorsqu'il parle de Douviers, par exemple), indigné même ; j'espère ne l'avoir pas trop laissé voir ; mais je puis bien le dire à présent. Sa façon de se comporter avec Laura, si généreuse parfois, m'a paru parfois révoltante.

Ce qui ne me plaît pas chez Édouard, ce sont les raisons qu'il se donne. Pourquoi cherche-t-il à se persuader, à présent, qu'il conspire au bien de Boris ? Mentir aux autres, passe encore ; mais à soi-même ! Le torrent qui noie un enfant prétend-il lui porter à boire ?... Je ne nie pas qu'il y ait, de par le monde, des actions nobles, généreuses, et même désintéressées ; je dis seulement que derrière le plus beau motif, souvent se cache un diable habile et qui sait tirer gain de ce qu'on croyait lui ravir.

Profitons de ce temps d'été qui disperse nos personnages, pour les examiner à loisir. Aussi bien sommes-nous à ce point médian de notre histoire, où son allure se ralentit et semble prendre un élan neuf pour bientôt précipiter son cours. Bernard est assurément beaucoup trop jeune encore pour prendre la direction d'une intrigue. Il se fait fort de

préserver Boris ; il pourra l'observer tout au plus. Nous avons déjà vu Bernard changer ; des passions peuvent le modifier plus encore. Je retrouve sur un carnet quelques phrases où je notais ce que je pensais de lui précédemment :

« J'aurais dû me méfier d'un geste aussi excessif que celui de Bernard au début de son histoire. Il me paraît, à en juger par ses dispositions subséquentes, qu'il y a comme épuisé toutes ses réserves d'anarchie, qui sans doute se fussent trouvées entretenues, s'il avait continué de végéter, ainsi qu'il sied, dans l'oppression de sa famille. A partir de quoi il a vécu en réaction et comme en protestation de ce geste. L'habitude qu'il a prise de la révolte et de l'opposition, le pousse à se révolter contre sa révolte même. Il n'est sans doute pas un de mes héros qui m'ait davantage déçu, car il n'en était peut-être pas un qui m'eût fait espérer davantage. Peut-être s'est-il laissé aller à lui-même trop tôt. »

Mais ceci ne me paraît déjà plus très juste. Je crois qu'il faut lui faire encore crédit. Beaucoup de générosité l'anime. Je sens en lui de la virilité, de la force ; il est capable d'indignation. Il s'écoute un peu trop parler ; mais c'est aussi qu'il parle bien. Je me méfie des sentiments qui trouvent leur expression trop vite. C'est un très bon élève, mais les sentiments neufs ne se coulent pas volontiers dans les formes apprises. Un peu d'invention le forcerait à bégayer. Il a trop lu déjà, trop retenu, et beaucoup plus appris par les livres que par la vie.

Je ne puis point me consoler de la passade qui lui a fait prendre la place d'Olivier près d'Édouard. Les événements se sont mal arrangés. C'est Olivier qu'aimait Édouard. Avec quel soin celui-ci ne l'eût-il pas mûri ? Avec quel amoureux respect ne l'eût-il pas guidé, soutenu, porté jusqu'à lui-même ? Passavant va l'abîmer, c'est sûr. Rien n'est plus pernicieux pour lui que cet enveloppement sans scrupules. J'espérais d'Olivier qu'il aurait mieux su s'en défendre ;

mais il est de nature tendre et sensible à la flatterie. Tout lui porte à la tête. De plus j'ai cru comprendre, à certains accents de sa lettre à Bernard, qu'il était un peu vaniteux. Sensualité, dépit, vanité, quelle prise sur lui cela donne ! Quand Édouard le retrouvera, il sera trop tard, j'en ai peur. Mais il est jeune encore et l'on est en droit d'espérer.

Passavant... autant n'en point parler, n'est-ce pas. Rien n'est à la fois plus néfaste et plus applaudi que les hommes de son espèce, sinon pourtant les femmes semblables à Lady Griffith. Dans les premiers temps, je l'avoue, celle-ci m'imposait assez. Mais j'ai vite fait de reconnaître mon erreur. De tels personnages sont taillés dans une étoffe sans épaisseur. L'Amérique en exporte beaucoup ; mais n'est point seule à en produire. Fortune, intelligence, beauté, il semble qu'ils aient tout, fors une âme. Vincent, certes, devra s'en convaincre bientôt. Ils ne sentent peser sur eux aucun passé, aucune astreinte ; ils sont sans lois, sans maîtres, sans scrupules ; libres et spontanés, ils font le désespoir du romancier, qui n'obtient d'eux que des réactions sans valeur. J'espère ne pas revoir Lady Griffith d'ici longtemps. Je regrette qu'elle nous ait enlevé Vincent, qui lui m'intéressait davantage, mais qui se banalise à la fréquenter ; roulé par elle, il perd ses angles. C'est dommage : il en avait d'assez beaux.

S'il m'arrive jamais d'inventer encore une histoire, je ne la laisserai plus habiter que par des caractères trempés, que la vie, loin d'émousser, aiguise. Laura, Douviers, La Pérouse, Azaïs... que faire avec tous ces gens-là ? Je ne les cherchais point ; c'est en suivant Bernard et Olivier que je les ai trouvés sur ma route. Tant pis pour moi ; désormais je me dois à eux.

ANDRÉ GIDE

Critique française et critique allemande.

Nous ne manquons pas de bons livres de critique sur Balzac, et même la courbe des attitudes successives de la critique devant Balzac est une des plus instructives qui soient : ces attitudes, projetées sur l'écran, s'enchaînent, pour faire de la vie, comme au cinéma.

Sainte-Beuve et Balzac, on peut y voir plus que des individus, des types, des chefs de genre, et tels que l'un c'est la Critique, l'autre le Roman. Et l'on sait si la Critique, ici, a aboyé au Roman ! Mais, dans la génération qui suit Sainte-Beuve, le roquet a fini par s'habituer au dogue. Taine écrit sur Balzac son magnifique article, et Brunetière, après avoir fait suffisamment son Sainte-Beuve dans le *Roman Naturaliste*, finit presque sa carrière critique par un *Honoré de Balzac* qui est de premier ordre. Il est vrai que Faguet, dans un coin, dans une niche de son *XIX*e *siècle*, reprend aigrement contre Balzac la vieille clameur lundiste : *Sei ruhig, Pudel !*

Curtius remarque, dans la conclusion de son *Balzac*, qu'aucun critique n'a pu donner de Balzac un portrait complet, et que, poète, il n'a été bien compris que des poètes. « Il n'a été compris tout entier que de ceux qui se sont abandonnés à sa magie. Seuls les poètes, — un Browning, un Baudelaire, un Hugo, un Wilde, un Hofmannsthal, — l'ont pénétré jusqu'au noyau de son être. Après les jugements contradictoires du passé, le xxe siècle en viendra à une vigoureuse synthèse. Il saisira Balzac dans son unité et sa totalité, comme génie créateur, qu'aucune formule n'enferme, et qui, de la matière donnée dans un temps, a produit dans un ordre de grandeur éternelle une image de l'univers et de l'humanité. »

En même temps que paraissait en Allemagne le *Balzac* où Ernest Curtius s'efforçait de réaliser, au moins en partie, ce programme, M. André Bellessort publiait un *Balzac et son œuvre*, professé d'abord à la *Société des Conférences*, et qui, sous forme de cours, avait obtenu grand succès. Le livre est remarquable d'intelligence, de composition, de mesure, d'esprit ; mais je veux en retenir ici surtout la forme, type excellent de critique à la française, de critique universitaire d'avant ce que les grincheux, dont on sait que je ne suis pas, appellent le phylloxera des fiches. Il est professé et écrit pour un certain public, un public d'honnêtes gens, qui n'est d'ailleurs pas le même que celui de la *Nouvelle Revue Française* par exemple. Mais le public c'est des publics, et il y a diverses variétés d'honnêteté.

La critique de M. Bellessort est une critique de professeur, ordonnée devant un public, et pour un public. La critique de M. Curtius, bien que M. Curtius soit également professeur, ressemble davantage à une réflexion que l'on fait pour soi-même, pour éclaircir et classer ses propres idées, et aussi pour des lecteurs, qui comprennent à demi-mot et mettent quelque patience à la disposition de l'auteur. De la critique parfaitement française, dirons-nous donc ce que Nisard dit de la langue française ? « Il suffit de considérer à quelles conditions, en France, on est écrivain, pour se convaincre que c'est une langue (le français) toute d'appropriation et de communication. Elle n'est, dans la main de l'écrivain, que l'instrument de tous dont il se sert pour communiquer des idées qui touchent tout le monde, et non pour jouir solitairement de son esprit et s'entendre à demi-mot. » Il est à peine besoin d'indiquer ici à quel point une langue, une littérature, une critique, réduites à cet idéal, apparaîtraient mutilées, et singulièrement privées de poésie, de rayonnement, de fluide. Mais il est excellent que cet idéal y soit représenté, il ne l'est nulle part mieux qu'en France et la critique doit particulièrement s'en inspirer. Notons d'ailleurs que s'il convient excellemment à un Nisard, un Sainte-Beuve le dépasse et le fait craquer de toutes parts.

En tout cas il ne séduit nullement un écrivain et un critique allemand. Le *Gœthe* de Gundolf, le *Nietzsche* de Bertram, le *Balzac* de Curtius, malgré leurs différences, nous permettraient de dessiner dans ses grandes lignes une figure de la critique

allemande contemporaine. et de l'opposer quelque peu à la nôtre. Cette critique tend à dégager d'une œuvre ses thèmes, à chercher une musique des esprits, à la manière dont Sainte-Beuve cherchait une histoire naturelle des esprits. D'un travail ébauché à ce sujet, je détache ici les notes qui concernent le *Balzac* de Curtius, et je les publie avant que son livre et celui de M. Bellessort, parus l'an dernier, aient quitté le champ d'une actualité relative.

*
* *

« Si l'on veut pénétrer, dit Curtius, dans le monde et dans l'œuvre de Balzac, il faut se demander sous quelle forme il a éprouvé et représenté les forces et l'activité de l'être. » Et voici le programme annoncé par M. Bellessort dans sa première page : « L'essentiel est de savoir ce qu'était l'homme, ce qu'il a voulu faire, ce que nos esprits ont assimilé de son œuvre et ce qu'ils peuvent en assimiler encore ; quel accroissement d'intelligence et de sensibilité, quelles émotions esthétiques ou morales nous lui devons toujours ; quelle somme de vérité humaine cette œuvre contient qui la renouvelle indéfiniment ; pourquoi elle vit, enfin, quand tant d'autres, que les contemporains exaltèrent, sont mortes. » Le critique allemand vise à une métaphysique de Balzac, le critique français à une psychologie, à une morale, à une utilisation de Balzac. Le premier pense au foyer intérieur de Balzac, le second à la lumière qui se déplace, pour les éclairer successivement, sur les parties du colosse. L'un en veut une intuition, l'autre une intelligence, ou plutôt cette forme de l'intelligence unie à la sensibilité, qui s'appelle le goût. Curtius fait de l'essai de Hugo von Hofmannsthal cet éloge, qu'il paraît « nicht *über* Balzac, sondern *aus* Balzac ». Les deux prépositions serviraient de formule aux deux critiques.

*
* *

Après deux chapitres un peu laborieux sur le mystère et la magie dans Balzac, Curtius arrive à un chapitre essentiel, noyau du livre, sur l'énergie. Il voit avec raison en une énergétique le système nerveux de l'art balzacien. Il montre que Balzac « a construit sa peinture de l'humanité, son idée de l'art et de

l'histoire, sa politique et sa morale, sa mystique et son esthétique, sur une intuition énergétique ». Oui, mais ces termes servent de prénoms à la vraie réalité balzacienne, à savoir des êtres vivants qui s'appellent des romans. Idées, politique, morale, mystique, esthétique, ne sont que des coupes sur des romans, sur les enfants vigoureux d'un faiseur de romans. Si j'écrivais à mon tour un Balzac, je lui verrais le même foyer que Curtius, une énergétique, mais je donnerais pour suite à cette énergétique une technique du roman balzacien, liée à une technique générale et à une histoire du roman, et je terminerais sur le terrain des mœurs et du goût, où je me rencontrerais avec M. Bellessort.

Mon point de départ serait donc philosophique comme celui de Curtius. Son énergie balzacienne me rappelle la Volonté schopenhauerienne. Curtius montre, en une page pénétrante [1], que le dynamisme de Balzac, son sentiment de l'énergie humaine, est un sous toutes les formes qu'il prend, que l'amour sexuel n'en est qu'une forme entre beaucoup, qu'il s'exprime avec le même caractère de violence dans la passion maternelle, la passion paternelle, la passion de l'or, la passion artistique, — qu'une concentration de cette énergie produit les génies, les surhommes, les monomanes, tels que Louis Lambert, Balthazar Claës, maître Cornelius. Toute la *Peau de Chagrin*, symbole de la *Comédie Humaine* qui sert elle-même de symbole à la nature humaine, est construite sur ce thème d'énergétique, le dilemne du choix entre une énergie ralentie qui dure et une énergie puissante qui se consume vite. La puissance de l'argent, avec son Grandet et son *faustische Goldmacher*, Claës, ressort également à une intuition énergétique.

* * *

Le quatrième chapitre concerne le drame des passions, en lequel se résoud la Comédie humaine. Le foyer d'énergie avant les formes de l'énergie, la passion pour la passion, non pour les jugements de valeur sur son objet. « Les romantiques nous donnent la rhétorique de la passion, mais Balzac nous donne la

1. Page 83.

chose même » — la chose, que Curtius rattache à *Manon Lescaut* et à Diderot plutôt qu'aux romantiques. Il étudie les passions balzaciennes dans leur durée, dans leur corps et dans leur âme, et distingue trois types balzaciens de passionnés : les jouisseurs, les collectionneurs, les natures faustiennes.

Les premiers sont les dissipateurs d'énergie, les gâcheurs de passion, les consommateurs de peau de chagrin. Au contraire l'instinct de concentrer le plaisir, de lui conférer la durée au lieu de le consumer en explosion, la conservation de la peau de chagrin, sont à l'origine de la passion du collectionneur. Chez tous deux la passion correspond bien à une forme de la dépense, mais dissipatrice chez l'un, économe et intelligente chez l'autre. Tous ces passionnés sont des chercheurs d'infini, au sommet desquels sont placées les natures faustiennes, les Giardini, les Sarrasine, les Claës, les Lambert.

*
* *

Je laisse de côté les chapitres sur l'Amour et la Puissance, qui n'apportent pas grand'chose à un lecteur français. Celui qui concerne la connaissance nous retiendra davantage. Curtius voit justement en Balzac un vrai contemporain de Saint-Simon et de Comte, du romantisme allemand aussi. Et Balzac est en effet, de tous les écrivains romantiques français, celui qui correspond le mieux à ce qu'on entend, hors de France, par romantisme. Il est romantique européen comme Voltaire était classique européen. Aussi un livre comme celui de Curtius nous paraît-il un produit bien naturel de la critique littéraire allemande. Comme Auguste Comte et comme les philosophes allemands, Balzac a le sentiment profond de la communauté de plan et de sang entre les règnes naturels et le règne humain. Déclassant matérialisme et spiritualisme, il voit la vie partout : « La littérature des XVIIe et XVIIIe siècles, dit Curtius, avait vu l'homme sous le pur aspect psychologique, comme un système d'idées et de passions. » Encore Stendhal écrivait, en moraliste : « Ecrire autre chose que l'analyse du cœur humain m'ennuie. » Balzac au contraire nous révèle l'homme dans ses rapports avec l'univers physique et social. Balzac regarde vers le XIXe et le XXe siècle comme Stendhal vers le XVIIIe. « Balzac est le premier qui dans

la littérature ait voulu systématiquement peindre tout l'homme... La physiologie et l'argent concourent également à remplacer l'homme abstrait de la psychologie par l'homme concret et vivant. Dans la *Vieille Fille* une crise physiologique constitue le germe et le principe créateur de toute l'œuvre. *Un Ménage de Garçon* étudie les conséquences physiologiques de l'abstinence sexuelle, la *Peau de Chagrin* l'influence du jeûne sur l'imagination. La médecine est une science auxiliaire de la Comédie humaine comme la jurisprudence ou la théologie. » Et Taine, dont Curtius s'inspire ici, pouvait dire de Balzac : c'est Molière médecin. Molière médecin ! La vie littéraire, comme d'ailleurs toute vie, avance par cette synthèse, ou plutôt cette symbiose, des contraires.

*
* *

Curtius insiste à bon droit sur cet amour intégral et vorace de la société de son temps, qui fait de Balzac l'antithèse de Chateaubriand. Cette société « il l'a analysée comme critique, aimée comme homme, combattue comme révolté, dominée comme homme fort, peinte comme artiste ». Il a porté le sens de la contemporanéité au même degré que Baudelaire et les Goncourt celui de la modernité.

A cette prise de la société contemporaine par le dedans, par le cœur, par le courant d'énergie, répond la politique de Balzac, ramenée par Curtius à une énergétique sociale. Chez les jésuites, dans le droit d'aînesse, dans la monarchie, c'est une énergétique qu'il admire. Son énergétique implique l'absolutisme, l'anti-parlementarisme. Attitude césariste plus que royaliste, dit Curtius, cri vers l'homme fort, « voix qui en 1851 met le prince Louis-Napoléon à la tête de l'Etat, et qui, une génération après, suscite le général Boulanger. »

Son amour pour le catholicisme se relie à la même énergétique, car il y voit une force sociale. Mais par delà cette chaleur il aperçoit le foyer, par delà l'énergie sociale, l'énergie absolue qui coïncide avec la mystique. L'énergétique balzacienne, dont *Louis Lambert* nous donne l'épure, est équilibrée par une mystique balzacienne, dont *Seraphita* est le poème.

*
* *

Nous sommes tentés d'appeler romantique cet ordre de sentiments, et d'ailleurs le terme de romantisme est assez vague et assez large pour admettre presque tout contenu. Cependant Curtius voit en Balzac un disciple de Rabelais, et le seul des grands écrivains de son temps qui n'ait pas été romantique. Ou plutôt le romantisme est en lui, mais il n'est pas dans le romantisme, ce qui ne signifie pas qu'on puisse l'appeler classique. Curtius place la *Comédie humaine* dans la même catégorie que Faust, celle de l'*uberromantisch*. Comme Gœthe, « c'est l'universalisme de son esprit qui l'éloigne du romantisme ».

Universalisme, totalisme, et voilà ce qui doit lui valoir l'attention, l'admiration de l'Allemagne. Boutroux, dit Curtius, a caractérisé l'esprit allemand en disant qu'il conçoit sous la catégorie du tout, l'esprit français sous la catégorie de l'un. Le Français prend parti pour un seul aspect de la vérité, raison, nature, tradition. Il est antithétique et combatif, non harmonique et contemplatif. Et voilà une définition du Français qui ne convient nullement à Balzac. Mais c'est que, dit Curtius, il y a aussi une autre France, la France des cathédrales avant la France des classiques, au XIXe siècle la France de Comte et de Renan. Celle de Balzac aussi : c'est par là que Balzac participe à l'esprit des deux nations. Curtius propose d'ailleurs de mobiliser la raide formule de Boutroux. La différence « se ramène peut-être à ceci, que l'esprit français va de l'un au tout, l'esprit allemand du tout à l'un ». C'est probable, mais cette rectification elle-même, affinons-la, et n'oublions pas toutes les routes de mouvement qui font craquer une formule elle-même rectiligne.

*
* *

Parmi les innombrables monographies qui sont à écrire sur Balzac, on en fera sans doute une sur l'histoire de la renommée de Balzac. La fin, très nourrie, du livre de Curtius, peut provisoirement en tenir lieu. Depuis l'article de Sainte-Beuve en 1834 sur la *Recherche de l'Absolu*, il donne un tableau vivant des variations de la critique. En 1842, attaques violentes de Gaschon des Molènes, et en 1847 de Lerminier dans la *Revue des Deux*

Mondes, toujours en guerre contre les romanciers créateurs. Armand de Pontmartin déclare, en une phrase qui mérite l'immortalité (et dont la substance n'a pas laissé de passer dans l'article de Faguet) que « si on compare Balzac à MM. Cousin, Guizot, Vignet, Vitet, Mignet, Villemain, Mérimée, il est impossible de l'appeler un grand écrivain ». Schérer s'efforce, en 1870, de démontrer que Balzac est inexistant, ses portraits sont froids et faux, il n'a ni âme ni passion ! Seulement « Balzac a fait deux choses : il a agrandi le roman de caractères et il a fondé le roman de mœurs ! » Brunetière finit par se convertir à Balzac, mais en 1880 il écrivait de lui : « Une force inconsciente, qui se déploie au hasard, sans règle ni mesure... l'un des pires écrivains qui jamais aient tourmenté cette pauvre langue française. Le romancier qui se mettrait à l'école de Balzac, je ne vois pas le profit qu'il en pourrait tirer. Ce maréchal de la littérature est un triste modèle. Car, là où il est bon, il est inimitable, et là où on peut l'imiter, il est franchement détestable. » Plus tard à l'imitation Brunetière a substitué l'utilisation, et, ayant découvert que Balzac pouvait être « utilisé » comme chef de contre-romantisme, il a écrit son *Honoré de Balzac*, où il conclut : « Balzac et Sainte-Beuve représentent peut-être le meilleur de l'héritage spirituel du XIXe siècle. » En 1905 comme en 1880, il s'agissait toujours de la croisade contre le romantisme, de même que pour les Anglais, en 1793 et en 1914, il s'agissait toujours de l'équilibre continental et de l'Escaut : prendre parti contre ou pour la France, le parti pris pour ou contre Balzac, c'est, dans les deux cas, secondaire.

*
* *

Après avoir noté le peu d'influence de Balzac en Angleterre jusqu'à Moore et Stevenson, en Allemagne jusqu'à la génération actuelle, Curtius déclare cependant que « Balzac est, bien plus qu'un Stendhal, pour ne rien dire d'un Hugo ou d'un Zola, une propriété de l'esprit européen. » Dans quelle mesure le penserons-nous ?

Observons d'abord qu'on peut le dire de tous les grands romanciers du XIXe siècle. Au contraire de l'âme allemande qui, depuis 1830, ne s'est répandue en Europe que par ses philo-

sophes, de Hegel et de Schopenhauer à Keyserling, la France, l'Angleterre et la Russie sont entrées surtout dans la circulation littéraire européenne par leurs romanciers. Il était nécessaire que Balzac, romancier pur, gagnât sur ce terrain beaucoup plus qu'un poète comme Hugo ou un moraliste comme Stendhal. On apprend la France dans Balzac, comme on apprend l'Angleterre dans Eliot ou la Russie dans Dostoïevsky.

Mais y apprend-on l'Europe ? Evidemment non. Balzac a saisi, avec une somme d'intuition unique dans l'histoire littéraire, la France de son temps, son élan, sa marche à la vie. Il est à remarquer que, malgré ses voyages, ses liaisons avec des étrangères, la rubrique qu'on pourrait appeler Scènes de la vie cosmopolite est absente de son œuvre. Elle appartient à Stendhal, à Mérimée, à Gobineau. Si Balzac est Européen, ce n'est point dans le sens *über*, mais dans le sens *aus*. Son bloc d'humanité, son bloc français, il l'a tiré d'une Europe que nous continuons à vivre. Comme Dostoïevsky est le grand romancier d'Orient, Balzac est le grand romancier d'Occident, du genre de vie occidental. La *Comédie Humaine* c'est, comme l'a vu Curtius, Faust devenu Légion.

Philosophies annonce qu'une traduction de *Balzac* est en préparation, et en a publié quelques fragments. Nous nous en réjouissons. Cet excellent échantillon de la critique allemande contemporaine, mis sous les yeux des Français, comparé aux livres de Brunetière et de Bellessort, permettra à chacun de prolonger, sur un sujet français, le parallèle des deux critiques, dont j'ai esquissé le schème discontinu. Je n'oserais opposer de la même manière le *Nietzsche* de Bertram et celui de M. Andler, le dernier présentant, lui aussi, plutôt les qualités et les défauts de la critique germanique que ceux de la critique française. Et qu'il n'existe pas un grand *Gœthe* français à mettre aujourd'hui en parallèle avec celui de Gundolf, c'est une lacune de notre critique qu'il est urgent de combler. La belle occasion, pour les humanités modernes, de se révéler, et de prouver le mouvement en marchant !

ALBERT THIBAUDET

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

MATHIAS CRISMANT, par *Raymond Schwab* (Plon).

Il faut y prendre garde, voici un livre qui, plus qu'aucun autre peut-être, risque d'être apprécié sans équité. L'objection fondamentale qu'il soulève est à la fois si massive et si littéralement préjudicielle qu'elle menace de paralyser d'emblée le jugement du lecteur. *Mathias Crismant* ce n'est pas seulement la vie apocryphe d'un écrivain de génie mort à la veille de la guerre et qui n'aurait joui que d'une gloire posthume. M. Raymond Schwab a poussé le scrupule et l'intrépidité jusqu'à insérer dans son récit d'importants extraits des poèmes, du journal intime de son héros. Dès lors sans doute ce personnage se voit conférer une dimension nouvelle ; il cesse d'être une ombre sur un écran, une silhouette ; et j'admire pour ma part la probité courageuse avec laquelle l'auteur nous a fourni sans hésiter ces pièces justificatives. Seulement en revanche... supposons pour un instant que le lecteur ne soit pas tout à fait d'accord avec le biographe sur la qualité poétique des passages cités, il en résultera une impression de gêne presque incoercible, et le livre à la longue tendra à prendre figure de mystification, mais tout involontaire — et dont le mystificateur lui-même serait à peu près complètement dupe. A peu près, dis-je, car les citations empruntées à de pseudo-articles de Crémieux, de Du Bos ou de Pierre Mille sont évidemment pour l'auteur une source d'amusement. Peut-être eût-il fallu pousser beaucoup plus loin dans cette direction, renforcer la note ironique qui, d'une manière générale, est absente du livre. Mais il faut reconnaître que ce n'eût été possible qu'en sacrifiant le drame spirituel qui

se joue dans l'âme de Mathias. M. Schwab s'identifie visiblement beaucoup trop à celui-ci, il épouse trop complètement son devenir pour qu'il ait pu songer à prendre ce parti. Seulement ici éclate, je crois, le vice réel du livre : celui-ci apparaît inévitablement — et je ne crois pas que ce soit à tort — comme une confession déguisée, et plus encore comme une occasion de *faire un sort* à une foule d'idées ébauchées mais non venues à terme. Je crois qu'il eût mieux valu les présenter telles quelles dans un journal intime, plutôt que dans un contexte qui les alourdit, si même il ne les écrase. Je me demande aussi jusqu'à quel point M. Schwab ne se trompe pas sur les conditions qui peuvent rendre un roman viable. Une biographie telle quelle, même si elle est apocryphe, n'est pas un roman ; ce serait trop commode. L'artiste ne saurait se permettre avec ses personnages les libertés que le destin prend communément avec les simples mortels. Un roman ne peut être en aucun cas une *pseudo*-biographie : l'usage même de ce préfixe prouve que le roman comme tel est manqué, car le propre de l'œuvre d'art est de ne se référer à rien qui lui soit extérieur. Ces remarques ne sauraient nous empêcher de reconnaître que ce livre déconcertant abonde en notations curieuses et suggestives ; surtout c'est un livre de bonne foi, il ne défie pas la mode, mais se contente de l'ignorer avec une désinvolture qui n'est pas sans noblesse.

GABRIEL MARCEL

*
* *

TENTATIVE DE SOLITUDE, par *Jean Prévost* (Editions de la N. R. F.)

Revert, le héros de *Tentative de Solitude* ne s'intéresse qu'à lui-même. A son esprit plutôt qu'à son cœur. Il ne veut rien donner, ni rien prendre. S'il retrouvait sa part personnelle dans une œuvre commune, il resterait encore insatisfait. Un travail qu'il ne pourra réincorporer ne sortira pas de lui. Voilà sa nature. Disons sa folie. Parviendra-t-il à échapper aux autres ? Il s'est créé cette angoisse. Et il tourne autour. C'est un logicien inquiet qui a besoin de démonstrations. Il essaye de se persuader qu'il ne pourrait justifier aucune sortie hors de son être. Cependant il n'arrive guère qu'à énumérer ses dégoûts personnels. Lorsque ceux-ci concordent avec les nôtres, nous l'approuvons.

Etant enfant, Revert dédaignait souvent ses jeux, qui laissaient son esprit vide, pour s'appliquer à deviner les choses sérieuses, celles qui occupent ordinairement les grandes personnes. Dès qu'il put pénétrer dans « les usines, les banques, les bureaux », il s'aperçut vite que les choses sérieuses étaient aussi vaines que ses amusements de gosse et que la plupart des hommes agissent surtout pour mourir gras. Cette grande déception nous touche. Revert est un frère. Mais il devient étranger lorsque, sans motifs, il repousse tout le reste qui existe sur terre. Il dédaigne les églises. C'est une haine véritable que lui inspirent les plaisirs du cœur et des sens. Pour écarter certaines joies, abandonnant toutes démonstrations, il donne comme raison sa folie même. Il se plaint de ne trouver dans les livres que ce qu'il a de commun avec les autres. La gloire ne l'attire pas, puisqu'il tient à être imperméable aux hommes. Enfin, il avoue ne pas désirer la puissance divine. Il lui serait indifférent de changer le cours des choses. S'il avait été Dieu, il n'aurait pas créé le monde.

Jusqu'à la page 45, le personnage de Revert est intéressant. Un peu abstrait, mais vivant. Le problème de la personnalité, le rapport du moi avec le monde extérieur, tout ce qui le torture nous passionne. Mais à partir du moment où Revert commence à exposer sa méthode pour chasser de l'esprit les éléments étrangers, (élimination des préjugés, puis des sensations, modification du langage et du raisonnement, prise directe de l'esprit sur le temps et sur l'espace) le héros disparaît. Ce n'est plus un fou que nous avons devant les yeux, c'est le mécanisme de sa folie. Un moteur qui tourne à vide. Nous devons quitter la voie où nous nous étions engagés. La ligne du livre a changé. Nous avions pris Revert au sérieux. Il faut laisser là notre air grave. Jean Prévost s'est moqué de Revert. Peut-on s'intéresser aux problèmes d'échecs qu'il nous propose ? La critique de son système serait trop facile. En se formulant, chaque idée fait naître l'obstacle où elle ira buter et mourir. Ce sont des avortements qui s'enchaînent. Jeux d'ironie ? Mais l'ironie circule difficilement entre les rêves d'une enfance philosophique. Un jeune cerveau qui s'échauffe l'oblige à se volatiliser. On ne la voit plus. Y était-elle ? Jeux cruels en tous cas et chargés de rancunes. — Les absurdes constructions de Revert, bâties suivant les règles strictes du raisonnement, assez abruptes pour être diffi-

ciles à saisir du premier coup et stériles au surplus, datent de cette mauvaise période qu'est le début de l'adolescence. Elles paraissent des fleurs rares cultivées dans un jardin de collège.

Mais Jean Prévost a beaucoup de talent. La fin de *Tentative* est admirable. Revert meurt écrasé par une locomotive. Il n'a pas songé à se garer. Les réalités extérieures sont de prétendues réalités. Elles n'existent pas.

FRANÇOIS DE ROUX

LA POÉSIE

ODE GÊNOISE, par *Jules Romains* (Camille Bloch).

On relit avec joie l'*Ode gênoise* dans la belle édition qu'en donne l'éditeur Camille Bloch, et l'on y retrouve, plus net encore grâce à la présentation typographique, le chant alterné de l'après-guerre, tressé d'inquiétude et de paix, de repos et de trouble, de colère et de sourire et s'achevant sur une incantation des morts. Romains nous entraîne à sa suite loin de la poésie pure, c'est à une poésie sociale qu'il nous convie, mais si concrète, si proche de notre cœur que nous nous y abandonnons. Poésie sociale, mais aussi poésie familière qui rejoint Ronsard et Villon. Poésie qui est diction, traduction poétique du sentiment et dont (pour parler le vocabulaire de Valéry) les « parties grises », en dépit de quelques prosaïsmes et grâce à la parfaite appropriation du rythme, sont particulièrement réussies.

Les fragments d'anthologie abondent, l'évocation de la civilisation en péril qui commence par :

Je ne puis pas oublier la misère de ce temps.
O siècle pareil à ceux qui campèrent sous les tentes !

et se termine par :

Ainsi qu'un homme à la mer aperçoit en etouffant
Le passé qui se recourbe et qui lui tend son enfance.

Ou encore :

Nous avons assez de courage
Pour le travail de chaque jour,

et ce qui suit.

La faiblesse peut-être de cette poésie si directe, si martelée,

c'est l'imprécision dans l'attaque et la satire. On aurait voulu la netteté, le fer rouge des *Châtiments*. Mais les grandes laisses où l'espoir chante, où le Dieu de l'homme se fait entendre, emportent et enchantent. Cette poésie solidement plantée en terre, même si elle vole moins haut que d'autres, — comme on vibre et frémit de tout son corps mortel à l'écouter.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LA GUIRLANDE LYRIQUE, par *François-Paul Alibert* (Garnier).

Les *Eglogues* de M. François-Paul Alibert seraient-elles destinées à rester dans son œuvre une souriante oasis ? Il s'y essayait avec beaucoup de bonheur vers un art plus libre et plus familier. Mais voici la *Guirlande lyrique* : et c'est au style contraint des *Odes* qu'elle nous ramène.

Oserai-je dire que M. Alibert s'y montre un auteur difficile ? Certes, on l'entend toujours, pour peu qu'on s'y applique ; mais précisément, il faut plus d'une fois s'y appliquer, et, c'est ici que commence le mal, sans être assez souvent payé de retour. Il y a des poètes qui sont difficiles comme malgré eux, parce qu'ils ont trop de choses à nous dire pour réussir de façon continue à les dire avec toute la clarté souhaitable. Au rebours, celui-ci ne semble pas tant ployer sous le faix de révélations inouïes que raffiner, au contraire, sur une matière, de soi, assez mince, comme s'il visait à donner l'impression de la richesse par la complication du style. Tels de ses poèmes, la *Dédicace* par exemple, ne sont guère que l'amplification, sans renouvellement intérieur, d'un lieu commun.

Parfois, néanmoins, le thème choisi s'accorde assez bien avec la sensibilité du poète pour en recevoir un peu de véritable chaleur : dans la dernière partie du recueil, certaines réussites méritent d'être retenues. Je citerai les dernières strophes de la pièce intitulée *Sous l'orage*, qui fait penser à la belle *Oaristys* des *Odes* :

Et tandis que, dans sa hâte,
Partout en force croissant,
L'horizon resplendissant
Sur nous à la fois éclate,

Toi, tu foules, tour à tour
Insouciante et farouche,
Cette aventureuse couche
Brûlante de notre amour,

Pour me complaire et répondre,
Devant qu'il soit épuisé,
A l'univers embrasé
Où tu voudrais te confondre.

Il y aurait de l'injustice à ne pas reconnaître le signe de la poésie dans cet accord du désir et de plus vastes orages où il rêverait de se perdre. HENRI RAMBAUD

*
* *

AU DÉFAUT DU SILENCE.

Ce livre que l'on attribue à M. Paul Eluard est assez hallucinant. Les vers qui y paraissent, au recto d'une foule de visages, — le même, la même, — ont cette mesure assurée et cette densité, au point de l'explosion, qui avaient frappé, vers la fin de la guerre, les lecteurs de certaines petites feuilles bleues en vente partout au prix de vingt-cinq centimes.

Il y a toujours lieu de craindre que ce qui naît entouré de tant de mystère et de tant de blancs ne participe un peu trop de l'impalpable néant de quoi il se détache à peine. Certains poèmes aujourd'hui, et, autrefois, ceux de M. Maeterlinck, desquels il faut reconnaître que ceux-là dérivent, ont tendance à rentrer dans le silence dont ils n'ont été qu'un faible défaut, à se noyer dans l'eau dont ils ont paru, un instant, être un éclat adamantin. On cède cependant, lorsqu'il s'agit de M. Eluard, à cet accent sourd, miraculeux, terrible, pas du tout effaré, mais très simple. « A maquiller la démone elle pâlit » : ce vers qui pourrait être l'un des 152 proverbes, si amusants, que M. Eluard a créés en compagnie de M. Benjamin Péret, et qui est celui qui apparaît invariablement chaque fois qu'on ouvre le livre au hasard, est peut-être le plus obsédant ; il pénètre l'esprit par un accord particulier de sons et de sens dont l'auteur a certainement le secret. JEAN CASSOU

*
* *

LE ROMAN

LA BONIFAS, par *Jacques de Lacretelle* (Editions de la N. R. F.).

On est frappé d'abord de la valeur et de la bonne tenue de la psychologie de Lacretelle, de la réussite parfaite de son effort. Ayant choisi un sujet difficile entre tous il a su pousser son analyse jusqu'au point où perversité et normalité n'apparaissent plus que comme des vues trop courtes et trop raides sur l'âme. On ne saurait assez louer, chez Lacretelle, la souplesse et la sagesse du jugement, le sérieux mesuré du regard soucieux de ramasser des traits vivants et vrais, l'absence de tout mauvais romantisme, religieux ou autre, dans l'interprétation morale, et cet art de tirer le meilleur rendement possible de toute chose qu'il considère, sa qualité la plus haute peut-être, la plus pure. Ah ! comme sa pauvreté lyrique le sert bien, qu'il sait naviguer entre les pessimismes confus et les spasmes de pacotille ! On retrouve dans *La Bonifas*, sous forme de synthèse, quelques découvertes de la psychologie et de l'introspection modernes, choisies parmi les mieux acquises et les plus opérantes. La qualité de ce choix permet de ranger Lacretelle, qui s'était déjà imposé comme artiste, au nombre des observateurs libres d'une ère enfin positive. (Espérons-le toujours !)

Mais l'excellence technique de l'auteur nous oblige bientôt à quitter le terrain psychologique : ce livre a conquis une autonomie complète, la synthèse est irréprochable, il est écrit tout entier dans le langage de l'art, il ne relève, ne doit relever que de la seule analyse esthétique. Et ce n'est peut-être pas desservir Lacretelle que de découvrir ici quelques-uns des rouages de son mécanisme délicat.

La Bonifas est un portrait, c'est-à-dire que tous les traits du roman concourent à composer la figure morale de Marie, que toutes les scènes se rapportent à celle-ci et la dessinent dans notre mémoire. L'auteur, puisqu'il a réussi, a dû viser constamment juste et serré, sans un écart, sans une distraction. Mais ce n'est pas tout. Un portrait diffère des autres genres de narration en ceci qu'il s'engage à ramasser sous un seul coup d'œil — fût-ce un coup d'œil de l'esprit — les traits du person-

nage, à nous permettre de l'embrasser d'une vue, à tous moments, dans son unité. Le portrait plastique satisfait naturellement à ces conditions : derrière la figure peinte se devine la masse d'un passé qui fait l'épaisseur humaine et comme le poids du visage. Il semble pourtant que le romancier, ayant le droit d'étaler ce passé à loisir, jouisse de plus de facilités que le peintre pour composer l'effet d'ensemble. Mais cet avantage est illusoire. Plus l'auteur introduit de durée dans son œuvre, plus il s'éloigne du « caractère » pour se rapprocher du roman, et plus il risque de détruire ou de déformer la sorte d'unité pour ainsi dire spatiale qui est l'essence du portrait. A mesure qu'il progresse les pièges se dressent sous ses pas. S'il s'intéresse plus au développement de son personnage qu'à ses traits permanents ; si au contraire il le dessine d'abord et en bloc, à la manière de Balzac, pour le pousser ensuite comme un pion sur l'échiquier de son intrigue ; s'il se laisse captiver par tel ou tel sentiment du héros qui devient alors l'objet principal de son étude ; si enfin, sensible aux effets dramatiques, les relations des êtres ont plus de réalité à ses yeux que ces êtres eux-mêmes : dans tous ces cas la proportion se trouve rompue entre le résultat souhaité et les moyens mis en œuvre afin de l'obtenir. Nous sommes bien toujours en contact avec un être, mais nous n'avons plus son portrait devant les yeux.

Lacretelle a parfaitement compris que la meilleure manière de réaliser un compromis entre le successif et le simultané c'était de composer la biographie objective de son héroïne. L'analogie de la croissance physique rendra ce point sensible. Les scènes successives de *La Bonifas* ressemblent aux traits d'un animal ou d'un être humain à différents âges : d'abord des traits confus et cocasses, puis des traits tendres, puis des traits fermes, puis des traits travaillés, alourdis par l'expérience et la maturité, mais ce sont toujours les mêmes traits. La Bonifas dure mais demeure pareille à soi-même, elle s'exprime toute entière dans chacun de ses actes, de sorte que chaque scène la confirme et l'épaissit sans la transformer. Ce procédé permet à Lacretelle de préfigurer et de symboliser, dès la première page, la nature de son héroïne : « Marie se mettait à rire et *serrait avec passion la main de Reine*, tandis que, de l'autre côté, *elle repliait ses doigts sous l'étreinte de la forte main masculine.* » Les

inclinations, les mouvements essentiels de Marie sont ainsi plastiquement exprimés ; ils sont fixés et ne feront plus que s'expliquer, au sens étymologique du mot, dans une suite de scènes semblables dont l'auteur variera les lignes avec beaucoup de dextérité. Lacretelle a choisi d'ailleurs les traits psychologiques qui favorisaient le mieux ce procédé de répétition et d'enroulement : simplicité et naïveté de Marie ; sentiments conservateurs qui la fixent dans le petit hôtel de la petite ville ; simplicité de l'action, uniformité des passions de Marie qui la retiennent en deçà de l'expérience sexuelle : celle-ci eût pu la modifier, mais quand Marie la recherche il est trop tard, le poids de sa personnalité antérieure est devenu trop lourd. Ajoutez l'action de la mémoire et des pressentiments, chez cette fille solitaire et menacée, qui a pour effet *de concentrer le passé et l'avenir dans le présent*. C'est ainsi que Lacretelle atteint à tous coups le but le plus difficile du portrait — contracter toute la durée d'un être dans un moment de cette durée — notamment dans la scène finale qui nous donne vraiment le sentiment de la perfection.

Mais où le talent de Lacretelle s'est affirmé avec le plus d'éclat c'est, il me semble, dans le choix des points de vue de la narration. On sait l'importance du point de vue pour l'équilibre et le développement d'une histoire. Une optique mauvaise peut gâter les plus beaux dons. Dans *La Bonifas*, Lacretelle a renoncé à l'observation personnelle, au *je* de Proust et de *Silbermann*, qui eût nui à l'économie exquise de l'ouvrage, car les progrès de notre connaissance de l'héroïne n'eussent plus coïncidé avec les étapes réelles de son développement. Très habilement, Lacretelle distingue trois points de vue indépendants dont les relations déterminent le sens et le mouvement du livre : le point de vue de Marie sur elle-même quand elle se connaît progressivement ; le point de vue social et simpliste de la petite ville ; le point de vue impartial et impersonnel de l'auteur. Les deux premiers sont exprimés en style direct, par les réactions respectives de Marie et de la ville ; le dernier se fait connaître indirectement — à part quelques commentaires assez inutiles — par l'agencement même des épisodes et l'affabulation. A ce propos, je m'étonne que certains critiques aient fait fi des pages consacrées aux vertus guerrières de la Bonifas. L'épi-

sode était nécessaire, et si la guerre n'avait pas existé il eût fallu l'inventer. Si l'on songe que l'opinion de la ville, illustrant le relativisme moral de Lacretelle, rend indirectement sensible la réalité moyenne et profonde de la vieille fille, et qu'il fallait à l'auteur du blanc et du noir pour souligner la vérité sobre de sa peinture [1], la guerre seule pouvait lui fournir un blanc de même intensité que le noir de la première partie. Et ce blanc et ce noir représentent ce que la myopie de l'opinion commune perçoit d'un individu quelque peu exceptionnel : sans compter que le « transfert » des tendances de Marie et leur « sublimation » par les circonstances font un tableau qui peut passer pour un modèle.

Ce livre excellent mériterait une longue étude. Il faudrait examiner le détail de la technique de Lacretelle, son dessin rapide et sûr, sa faculté — qui l'apparente à Mérimée — de concrétiser soudain le récit par l'indication de quelques traits essentiels, son art de meubler une scène de détails accidentels mais propres à la graver dans la mémoire [2]. Il faudrait aussi rechercher les défauts, souligner la faiblesse relative de l'orchestration (admissible d'ailleurs dans un portrait), l'absence de couleur, de substance sensible immédiatement communiquée. Nul « expressionnisme », nul abandon à la durée pure : tout est combiné de l'extérieur, mesuré, pesé, construit. J'ai beaucoup médit du récit et j'en médirai sans doute encore ; mais il semble après tout qu'il convienne singulièrement au génie français. D'ailleurs une qualité de Lacretelle emporte tout et force le respect : la volonté d'accomplissement ; et je ne puis me retenir de songer, en paraphrasant l'épigraphe de *La Bonifas*, que peut-être « les défauts entrent dans la perfection d'un

1. Ajoutons que le romancier biographe est obligé de créer la vie qu'il raconte, de justifier l'opportunité de son récit en justifiant l'intérêt qu'il revendique pour son héros. D'où la nécessité de conférer un certain éclat public au personnage. « A Vernon, on l'avait connue tout enfant. » Une phrase de cette sorte réveille à propos le badaud qui sommeille en tout lecteur.

2. Première entrevue de Marie et de la servante Reine : «... l'enfant vit dans la cuisine une figure nouvelle, une figure jeune et rose qui, après l'avoir saluée en souriant, se pencha et la baisa. Comme il neigeait dehors, *Marie sentit une goutte d'eau glacée retenue dans les cheveux de l'étrangère, glisser contre sa joue. Elle poussa un petit cri.* »

talent comme les poisons entrent dans la composition des remèdes ».

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LE VOYAGE D'HORACE PIROUELLE, par *Philippe Soupault* (Kra).

Sur l'idée de l'*acte gratuit*, Soupault a composé la plus vive et la plus réussie des nouvelles fantaisistes. Ce voyage d'un nègre au Groënland est précédé d'un chapitre sobre et ironique qui par instant parodie fort élégamment l'habituelle psychologie romanesque. Le voyage lui-même, factice à plaisir, est plein de verve et de grâce ; les croquis d'esquimaux, d'Horace Pirouelle, d'Henri Simonnet, ont une saveur imprévue bien supérieure à la simple cocasserie. Pendant que court la nouvelle, l'idée d'acte gratuit se présente en exemples variés et fait réfléchir. Pourquoi peut-on accomplir un acte gratuit ? Soit parce qu'il est indifférent, soit, quand il est difficile (par exemple le voyage même) par un besoin de se dépenser qu'on n'analyse pas, soit (comme les coups de feu par plaisir) par facilité d'accomplir et indifférence aux conséquences. (Il y a peut-être encore la création du monde, mais nous sommes plus mal renseignés.) En tous cas, dans le talent de Soupault, riche, mais inégal et parfois hâtif, cette œuvre mince et parfaite survient à point pour nous et lui. L'accord de la pensée, du sujet et de l'allure lui donne plus d'harmonie et de bonheur que peut-être l'auteur même ne le croit. Et j'ai lu peu de contes qui me laissent tant de plaisir.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LA NUIT KURDE, par *Jean-Richard Bloch* (Editions de la N. R. F.).

La Nuit Kurde refermée, le mot de Cocteau me revient à la mémoire : le poète véritable (et l'on est poète en roman, comme en drame ou en poésie lyrique) compose un tableau unique et non pas des tableaux. Chacune de ses œuvres nouvelles est un coup de pinceau de plus. C'est une transfiguration de lui-même, de lui-même dans sa multiplicité, qu'il nous offre, les appa-

rences et les gouffres du monde qu'il porte en lui. Plus il est grand, plus il lance de rameaux dans tous les sens et plus il étend son ombrage, plus il nous propose d'attitudes, d'expériences vécues ou imaginées. Ce n'est rien que de voyager, de vivre, de vieillir, il faut recréer son voyage, sa vie, son vieillissement — et il faut encore que de toute cette diversité une unité se dégage.

« Madame Bovary, c'est moi », disait Flaubert, mais *Salammbô,* c'est lui encore. Joseph Simler d'*Et Cie*, c'était de la même façon Jean-Richard Bloch, le voilà Saad aujourd'hui. Et c'est le même étonnement qu'à la publication de *Salammbô* après *Madame Bovary* qui s'est reproduit sans doute chez nombre d'amis de Bloch en lisant *la Nuit Kurde.* Faut-il donc tant réfléchir pour comprendre que *la Nuit Kurde* est le livre de guerre de Jean-Richard Bloch ? Peut-être un jour nous en donnera-t-il un autre où des personnages vivront la guerre. Mais le livre jailli de la guerre, imposé à Bloch par la guerre, c'est *la Nuit Kurde.* On n'a pas assez insisté sur la désillusion profonde qu'apporta la réalité de la bataille aux hommes de plus de vingt-cinq ans qui avaient appris « l'aventure » dans Kipling et dans Stevenson. Certains plus jeunes gens, comme Drieu, Montherlant ou Philippe Barrès, ont pu se déclarer comblés : c'était une aventure suffisante pour eux de jouer à l'homme avant l'âge. Mais quelle déception pour leurs aînés, quel manque d'héroïsme actif, de grand air libre dans cette existence terrée, dans cette bataille invisible, sous les rafales d'acier. Quelle lamentable fin d'adolescence !

L'après-guerre a suivi avec ses horizons noirs, ses fatalités économiques, ses luttes où l'individu n'est plus rien que le manieur de réalités basses, où la grandeur n'est faite que d'un ramas de mesquineries, où les millions du financier sont en sales petites coupures avariées. Va-t-il falloir donner tout l'effort de sa maturité, celui de sa vieillesse à se débattre au milieu de cette bassesse, à combattre pour accepter ou pour détruire, pour préserver la civilisation ou lui trouver des assises nouvelles ? Jean-Richard Bloch est de ceux que cette mission ne rebute pas. « Me voici prêt à la tâche amère qui est la nôtre. » Mais d'abord, avant de consentir à la mort de sa jeunesse, Bloch a voulu se retourner vers elle. Et cet homme déjà mûr a écrit

son grand livre d'adolescence. Toute la rêverie héroïque de ses quinze ans, toute leur passion, leur liberté, leur soif de grandeur, il les a introduites dans sa *Nuit Kurde*. Et il y a ajouté une autre rêverie, celle de sa race et de ses origines. Français, ce Juif l'est jusqu'aux moelles. Il est le type même du Français selon Péguy, plein de cette force révolutionnaire « qui consiste à vouloir que çà aille bien et à en faire plus que son compte », plein aussi de gaieté et d'ardeur devant la vie. A nul mieux qu'à Bloch, patriarche de trente-huit ans, dans son coin de campagne poitevine, au milieu de ses enfants, ne s'appliquent les belles phrases de Péguy : « De mon temps tout le monde chantait... Nous avons connu cette piété de l'*ouvrage bien faite* poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences... Tout était une élévation intérieure, et une prière toute la journée, le sommeil et la veille, le travail et le peu de repos, le lit et la table, la soupe et le bœuf, la maison et le jardin, la porte et la rue, la cour et le pas de porte et les assiettes sur la table ».

Mais chez ce terrien juif-français, l'instinct du départ, qui se nommerait mieux : l'instinct nomade, s'éveille au nom de l'Orient et pour exorciser l'âme ancestrale, rien ne vaut un beau conte. C'est *la Nuit Kurde*.

Qu'elle est belle la destinée de l'adolescent Saad, que la tribu Kurde désigne pour pénétrer le premier dans la ville nestorienne et y préparer le massacre des chrétiens et le pillage de leurs richesses ! Il risque d'y rencontrer la mort, mais quel homme il sera s'il réussit. Avoir dix-huit ans, connaître sa force et n'user que de feintise, sentir battre son cœur de guerrier sous le caftan du marchand, donner le change aux Nestoriens groupés autour de lui dans la cour du riche négociant grec et marchandant sa brocante, entrevoir la plus belle des jeunes filles, puis la nuit venue s'assouvir sur la mère de cette vierge grecque, la tuer, introduire la tribu dans le bourg, vaincre. Puis sentir en soi l'éveil de l'amour, l'attrait vers la race ennemie, retourner vers la vierge grecque, être surpris, lapidé, mais avant de mourir, avoir serré dans ses bras la femme aimée et l'avoir entraînée avec soi dans sa mort. Tel est le récit que nous fait Bloch et de tous ces grands thèmes : amour, mort, désir, guerre, race, Orient, islam, christianisme, nomadisme, négoce, il fait jaillir l'émotion la plus vraie, la plus massive. Ce ne sont pas les modulations

exquises et tristes du *Jardin sur l'Oronte,* c'est un hymne à la virilité, à la sauvagerie, à la nostalgie des grandes âmes, des fils des Hommes-lions, perdus au milieu des Hommes-chiens et des Femmes-chattes.

Certes ce roman imaginaire est loin des modes d'aujourd'hui. Il aura pour lui celles de demain et s'il ne les avait pas, peu importe, il existe. On éprouve quelque honte à voir une œuvre de cette taille, de cette force, de ce rayonnement et aussi de cette intelligence traitée par la critique avec une inexplicable négligence. Celui qui après *Lévy* et *Et Cie*, vient d'écrire *la Nuit Kurde* est le pair des meilleurs romanciers de sa génération, que ce soit Mauriac, Lacretelle, Fabre ou Roger Martin du Gard.

BENJAMIN CRÉMIEUX

LES ARTS

CINQUANTE ANS DE PEINTURE FRANÇAISE.

Au Pavillon de Marsan se renoue la tradition du paysage français, avec une bonne humeur et un feu que ne connut pas le superficiel XVIIIe siècle. Corot établit la liaison avec ses études à la fois directes et composées. Ses figures ne s'incorporent pas au paysage avec l'infaillibilité Poussinesque — et le fond de *Madame Stumpf et sa fille* apparaît comme surajouté. Mais quel naturel dans ces deux figures, quelle grâce dépouillée de mièvrerie. On pense à Veermer, dont il atteint parfois la pureté de cristal. Avec Manet et Corot, celui-ci modeste, celui-là royal et mordant, on est dans la peinture de bonne compagnie. Par contre une profonde ambition soulève souvent Courbet jusqu'à des hauteurs dont le bourgeois français trouvera le chemin malaisé. C'est par ce peintre inégal, mais magnifique, et par Daumier, dont *L'Amateur* et *Les Badauds* constituent le type du tableau concentré, explosif, pour ainsi dire, que l'on va rejoindre le grand inspiré, Cézanne, dont les *Baigneuses* dominent toute l'exposition par leur tragique beauté. Ce qui est extraordinaire dans ce tableau — et qui prouve qu'un sévère parti-pris ne privera jamais le peintre du bénéfice de l'inconscient — c'est qu'il n'est, au début, qu'un exercice de construction. Ce que l'on appelle « la vie » n'y est pas cherché *a priori*, mais s'y dépose peu à peu, par un travail involontaire, sur les formes abstraites du début, comme un tendre pollen. Si

certains tableaux classiques cèlent leur rythme constructif, celui-ci, arrêté en pleine exécution, ne montre littéralement que des « directions ». (On voit encore sur la cuisse d'une baigneuse, à gauche, un long trait net qui est un repère, non encore recouvert). Avant d'être des corps, ces nus sont des parallèles, inclinées à droite, ou à gauche, selon les nécessités du dynamisme inventé par le peintre. Ces trois branches, qui sont trois fois la même, ferment une figure idéale et ne font partie de l'arbre contre lequel s'appuie cette dryade, que par une opération magique, où l'imitation n'a point de part. Cézanne ne se borne pas à revêtir de quelque couche de peinture une forme empruntée à la réalité, mais son génie fait surgir, de la matière picturale même, des fantômes éternels. S'il m'est permis d'employer ce mot, on peut dire que Cézanne, par son constant souci de s'exprimer d'abord avec des couleurs et des formes pures, est le père de ce *Surréalisme pictural*, qui règnera demain, que M. G. Jeanneau appelle déjà l'Expressionnisme français, et auquel les jeunes peintres tremblent encore de sacrifier. Les *Baigneuses* couronnent cette exposition, comme le *Triomphe de Pan* celle du Petit Palais. Il est du plus haut intérêt de comparer ces deux chefs-d'œuvre et, si l'on a le souci de l'unité de l'Art français, il est réconfortant de constater que c'est, à trois siècles de distance, le même tableau. Multiplier ici les points de comparaison serait besogne agréable, mais incompatible avec la place dont je dispose. Qu'il me suffise d'attirer l'attention sur cette exaltation dyonisiaque, sur cette intensité de la couleur, sur cette gravitation des formes autour du centre, sur cette danse que limite et canalise doucement le jeu, comme d'une balance, de deux directions fondamentales, qui s'opposent et se complètent parfaitement. Les *Baigneuses* ne doivent pas faire oublier *La femme aux lilas* de Renoir, ni *L'homme à l'oreille coupée* de Van Gogh, qui sont deux autres exemples de pur lyrisme pictural.

La partie moderne est divisée en deux sections. Il est difficile de parler d'un ensemble auquel on a collaboré. J'oserai cependant dire que l'opinion publique qui, il y a seulement dix ans, aurait penché du côté « Nationale » penche résolument, aujourd'hui, du côté « Indépendants ». Les esprits les plus timorés ne discutent plus l'intérêt ni l'importance de la salle où sont

réunies les œuvres d'anciens *fauves* et de jeunes *constructeurs*, mais bien celle où dorment, d'un sommeil que rien ne dissipera, les Boldini et autres Lhermitte. Cette approbation unanime doit, d'ailleurs, faire ouvrir l'œil aux peintres préférés, car s'il est vrai que leurs œuvres furent choisies parmi les moins discutables, c'est-à-dire parmi les plus timides, il n'en demeure pas moins déconcertant que — le Picasso excepté — elles revêtent déjà, dans cette antichambre du Louvre, un tel aspect de Musée... ANDRÉ LHOTE

*
* *

LES BALLETS RUSSES. ERIC SATIE.

La troupe de Serge de Diaghilev ne fit cette saison à Paris qu'un très court séjour : six spectacles, en tout. Cela est d'autant plus regrettable, que les Ballets Russes avaient beaucoup à nous faire voir. Et je n'ai pas uniquement en vue les deux créations : *Les Matelots*, d'Auric, et *Zephyre et Flore*, de Dukelsky : il y a de grands changements dans la troupe ; des éléments nouveaux s'y sont introduits, un esprit nouveau y règne.

Je ne sympathise pas beaucoup, je l'avoue, avec ce que sont aujourd'hui les Ballets ; mais je ne puis m'empêcher d'admirer l'activité de M. de Diaghilev, et cette faculté extraordinaire qu'il possède de rebondir et de partir dans une direction nouvelle au moment même où on le croit bien enlisé dans un chemin où il recueille bénéfices et succès.

On a coutume de rappeler la « grande époque » des Ballets Russes (1910-1913) pour l'opposer au présent et constater une décadence ; mais, comme toujours, nos souvenirs nous trompent, et si nous pouvions revoir cette « grande époque » avec nos yeux d'aujourd'hui, il est probable que nous éprouverions quelques désillusions. Et puis, ces choses-là ne se recommencent pas : la force des événements, certaines circonstances extérieures (plus encore peut-être que leur propre désir) obligèrent Serge de Diaghilev et ses collaborateurs à modifier leur esthétique, à se contenter de moyens plus modestes pour pouvoir s'adapter aux conditions nouvelles. On ne peut que s'en féliciter, car s'ils avaient voulu persister dans leur ancien style, il y a longtemps que les Ballets Russes auraient disparu au

milieu de l'indifférence d'un public ingrat. Au lieu d'entrer en pleine gloire dans l'histoire, ils ont voulu vivre en changeant ; né de « la dure nécessité, mère de toutes les inventions », leur art possède aujourd'hui sa valeur propre, qu'il serait puéril de comparer à celle qu'avaient les spectacles de ballets d'avant-guerre.

La partition du jeune compositeur Dukelsky, un Russe qui fit ses études au conservatoire de Kieff, puis séjourna en Amérique, fut annoncée à l'avance comme un chef-d'œuvre, et l'on parla même d'une « révélation ». Tout ce bruit fit naturellement tort au jeune musicien, en indisposant les uns, en suscitant chez les autres des espérances exagérées ; mais si l'on se dégage de cette atmosphère de réclame et de dénigrements irrités, la partition de M. Dukelsky nous apparaît comme une œuvre de talent, riche de promesses, agréable à certains instants, mais très inégale, fraîche et naïve, mais non dénuée de prétentions, et telle que devait l'écrire un jeune homme très doué et qui dispose d'un certain métier académique, d'une certaine habileté. Dukelsky possède un joli don mélodique ; sa mélodie est parfois un peu facile et n'évite pas les poncifs, mais le souffle qui anime cette musique et sa spontanéité qui fait songer souvent à Prokofieff, m'ont charmé. Quelques traces de Stravinsky, des réminiscences scriabiniennes (du Scriabine de la seconde manière), s'allient à un style très lyrique en somme, dont on pourrait retrouver les sources, me semble-t-il, chez Tchaïkovsky. On s'attendait à des effets de jazz-band ; par bonheur, l'auteur nous les a évités, et l'on ne retrouve dans *Zephyre* nulle trace de cet américanisme négroïde, qui est devenu la marque même du modernisme musical, comme aux temps jadis la gamme en tons entiers.

L'œuvre de Georges Auric offre un contraste frappant avec celle de son collègue russe, et nous fait saisir la différence qui existe entre ce métier neutre, impersonnel qu'on enseigne dans les écoles de musique, métier que Dukelsky possède suffisamment quoi qu'on en ait dit, et la véritable maîtrise, toujours individuelle, incommunicable en somme, informulable et qui consiste pour l'artiste à disposer librement de ses moyens d'action afin d'en obtenir le maximum de rendement. L'art d'Auric m'apparaît extrêmement intellectuel, en ce sens que s'il découle

de sources profondes — sentiments, émotions et sensations — la matière y subit un filtrage sévère et un arrangement soigneux ; la part de la réflexion et de la volonté dans une partition comme celle des *Matelots* me semble très importante : tout y est « intentionné » pour ainsi dire, et on y sent presque à chaque page la tension de l'effort conscient et librement choisi. Cet art tendu et réfléchi et dont la violence même est calculée, peut paraître au premier abord quelque peu sec et froid ; mais la sécheresse ici n'est pas l'indice de l'impuissance ni de la stérilité : cette sécheresse est de l'émotion surmontée, elle est le résultat d'une lutte sans cesse renouvelée contre tous les éléments psychologiques qui s'efforcent de pénétrer dans l'œuvre et de s'y incorporer, lutte aboutissant finalement à une transposition complète. La clarté et la netteté de la musique d'Auric qui semble si bien portante, sa solidité, sont chèrement acquises, et c'est précisément ce qui fait leur valeur et confère à ces pages leur beauté et leur puissance d'action. Auric ne tue pas l'émotion, il la refoule, mais elle est là ; et on la devine toujours maintenue, toujours prête à faire irruption, à rompre les formes instables, à bouleverser les calculs.

On a prêté à Auric des intentions comiques, certains ont voulu considérer *les Matelots* comme une plaisanterie et voir en ce ballet une farce grotesque. Le côté « blague », l'élément grotesque qu'on croit distinguer ici, m'échappe, je dois le dire, complètement : si je fais abstraction de la chorégraphie, j'entends une musique aux thèmes populaires, tantôt allègres et tantôt sentimentaux, mais qui n'a rien de comique, ni de caricatural. Tout au contraire : le fond en est plutôt amer, triste.

Ce qui distingue la facture des *Matelots* de celle des *Fâcheux* et marque chez Auric un sérieux progrès, c'est l'unité de style qui règne dans la nouvelle œuvre, dont les cinq parties correspondant aux cinq tableaux du ballet, forment un ensemble, une pièce purement musicale et assimilable à la sonate : premier Allegro (exposition des thèmes, au nombre de sept, reprise et coda) ; un Moderato en forme de lied ; trois Variations ; un Presto en forme de rondo et un Allegro final.

L'écriture harmonique est généralement diatonique ; mais Auric emploie aussi quelques chromatismes qui produisent un charmant effet. La tonalité est toujours très nettement

affirmée, et l'auteur évite même parfois durant de nombreuses mesures la moindre modulation ; tout le début, par exemple, est écrit en un *si* majeur, auquel vient ensuite brusquement s'opposer un *ré* mineur éclatant. La mesure binaire domine dans *les Matelots*, mais il n'en résulte pas de monotonie rythmique, car dans le cadre de cette mesure, le compositeur s'ingénie à introduire des mètres très divers, sans pour cela recourir trop souvent au procédé de la syncope.

Les Matelots, après les *Fâcheux*, placent certainement Georges Auric au premier rang des compositeurs de notre époque en France et à l'Etranger... Mais j'attends avec impatience l'œuvre de musique pure, vocale ou instrumentale, qu'Auric devra bien nous donner un jour et pour laquelle il me paraît désigné par sa nature.

Je réentendis avec un plaisir extrême *les Biches :* après un an, on retrouve auprès du ballet de Poulenc la même impression de fraîcheur, de grâce et de bien-être physique ; cette musique agit directement sur la peau, pourrait-on dire ; elle est une joie des sens, sans jamais tomber dans la vulgarité, et l'opposition qu'elle rencontre auprès de certains, me paraît être l'effet d'une sorte d'ascétisme esthétique inconscient, bien plus répandu aujourd'hui parmi les musiciens que parmi les peintres.

C'est cette même atmosphère sensuelle et franchement érotique qui m'enchante dans le *Train Bleu* de Milhaud, où l'auteur se joue si habilement de la vulgarité. Et c'est par contre l'absence de tout érotisme qui vicie à mes yeux les chorégraphies de Miassine, revenu après une longue absence chez Diaghilev pour y remplacer Mme Nijinska.

André Gide a dit une fois (je n'ai pas le texte sous la main) que le classicisme était un romantisme surmonté. Cette formule pourrait parfaitement s'appliquer à l'œuvre d'Auric, mais elle nous fait aussi apparaître le défaut des danses de Miassine. La place me manquant, je regrette de ne pouvoir ici qu'effleurer cette question extrêmement importante et qui dépasse les limites de mon sujet immédiat : les danses de Miassine sont complètement privées d'éléments psychologiques ; le chorégraphe crée exclusivement dans le plan plastique ; il opère avec des masses en mouvements, avec des formes articulées ; il paraît agir dans son domaine selon les procédés qu'emploie

dans le sien Stravinsky. Mais l'émotion, la sensibilité, la sensualité chez Miassine ne sont pas refoulées et maintenues avec effort, en dehors, sur les limites même de l'œuvre ; elles sont irrémédiablement stérilisées. Aussi, ses danses si mouvementées, si agitées, sont-elles dénuées de tout dynamisme : ce ne sont plus des corps vivants, ce ne sont que des mécaniques, dont la frénésie nous laisse froids et finit par nous agacer. Aussi bien dans *les Matelots* que dans *Zephyre et Flore*, l'homme est réduit à l'état de marionnette trépidante et qui mime en les exagérant tous les gestes de la passion. Mais ces gestes exagérés et grotesquement déformés n'éveillent en nous nul écho. Miassine tombe constamment dans le grotesque : non point par parti-pris ; mais parce qu'il veut se priver du contrôle du sentiment. Les danseurs dans *Zephyr* exécutent, parfois même en les soulignant brutalement, certains gestes de l'amour, mais ces mécaniques extraordinairement agiles, tout en côtoyant l'obscénité, demeurent complètement asexuelles, et étrangères à toute émotion érotique.

Je me souviens du *Sacre* et de cette admirable danse de la vierge élue : là Miassine transposait les états émotionnels, qui persistaient, menaçants, en arrière-fond ; aujourd'hui il s'en est complètement détaché, et son art curieux et habile m'apparaît mort.

Nous sommes peut-être assez nombreux qui aspirons à un art absolument inhumain, l'art des formes pures, qui est une connaissance ; mais cet art est essentiellement tragique, car il ne peut être que le résultat d'un sacrifice humain toujours renouvelé.

*
* *

Satie est mort. N'étant pas de ceux qui l'ont adoré et ridiculement encensé au temps de *Parade* et de *Socrate* pour ensuite l'abattre brutalement après *Relâche*, je me sens assez libre d'en parler ; bien qu'à l'heure actuelle il soit encore difficile de distinguer l'âme réelle, l'âme vivante de l'artiste sous les oripeaux bariolés dont l'avaient affublé la mode, le snobisme et l'admiration des uns, l'inimitié et l'incompréhension des autres. Lui-même d'ailleurs semblait prendre à tâche de se masquer. Aussi fut-il toujours la proie des « littérateurs » et dans la gloire qui

entoura ce musiciens oi-disant « pur », les motifs extra-musicaux jouèrent toujours un très grand rôle. Mais ce fut certainement un créateur, un inventeur dans le domaine des sons et de l'émotion musicale ; il avait, me semble-t-il, entrevu un monde nouveau. Et lorsqu'on entend les *Sarabandes*, les *Gymnopédies*, *Socrate* surtout, on est directement touché (au sens littéral du mot) : quelque chose nous est révélé, et dans une forme très particulière. Malgré les études qu'il fit sur le tard, Satie demeura essentiellement un autodidacte, avec toutes les gaucheries mais aussi avec toutes les hardiesses de ces artistes auxquels l' « école » manqua toujours, et auxquels d'ailleurs elle aurait été néfaste. Tel fut aussi (avec le génie en plus) Moussorgsky, dont on pourrait sous maints rapports rapprocher Satie ; car ce soi-disant « classique » était en somme un expressionniste, un « réaliste », dirais-je même, qui transcrivait directement ses sentiments et dont la sensibilité étrangement raffinée se créait en tâtonnant un langage très souple, absolument personnel. S'il doit durer, cet audacieux inventeur d'accords, ce sera par la part d'émotion que recèle sa musique.

BORIS DE SCHLŒZER

* * *

CORRESPONDANCE

Notre collaborateur, M. Benjamin Crémieux, nous communique la lettre suivante qu'il a reçue de M. Bernard Faÿ :

MONSIEUR,

Je trouve dans la *Nouvelle Revue Française* de juin le compte-rendu que vous consacrez à mon *Panorama de la Littérature contemporaine ;* je constate qu'il renferme de nombreuses inexactitudes et donne une idée peu juste du contenu de ce petit volume. Je regrette que la sympathie dont vous avez bien voulu honorer mon livre et moi-même ne vous ait pas amené à lire ce court ouvrage avec plus de soin. En effet, s'il est naturel que nous différions de goût, de point de vue et de ton, il est étonnant de rencontrer sous la plume d'un écrivain aussi probe, clairvoyant et bienveillant que vous des affirmations erronées.

Je trouve ces mots dans votre compte-rendu : « Pour M. Faÿ... (exception faite pour Renan et Taine) toute la littérature française depuis 1870 est dans la poésie et le roman. Pas un mot sur le théâtre, sur l'histoire, sur tous les autres genres littéraires. »

Or, vous auriez pu voir que, page 135, j'étudie le développement en

France du genre historique depuis 1880, que les pages 155 et 156 sont consacrées au théâtre français contemporain, que, de la page 140 à la page 143, je trace une esquisse du mouvement des idées dans la critique littéraire française au début de ce siècle, etc...

Mais ce ne sont là que des détails, sur lesquels je ne serais pas revenu et pour lesquels je n'aurais pas voulu vous déranger si, un peu plus bas dans votre article, vous ne donniez une interprétation inexacte de ma façon de présenter le Naturalisme et le Symbolisme.

Contrairement à ce que vous dites, je n'ai jamais ramené le Naturalisme au Romantisme. Cette idée est même directement l'opposé de ce que j'ai écrit. Je fais remonter la tendance au réalisme et au naturalisme dans la littérature française fort haut. On la discerne déjà au Moyen Age, puis Rabelais, Furetière, Diderot, Restif de la Bretonne et bien d'autres en ont continué à maintenir la tradition (*Panorama*, p. 89). Un phénomène social est venu la vivifier et lui imprimer une forme nouvelle : la constitution (grâce à l'industrie, au développement des sciences et de l'instruction) d'une « petite bourgeoisie » plus proche du sol, des nécessités matérielles et du peuple (id., p. 90). Enfin le génie de Zola a achevé cette œuvre et organisé l'école naturaliste. Zola me semble avoir été sans conteste le chef du naturalisme, et parce qu'il en fut le plus grand écrivain, et parce qu'il en eut l'idée la plus nette, et parce que son influence en étendue et en profondeur fut la plus importante. Les Goncourt, par contre, n'eurent jamais dans le groupe naturaliste ce rôle de chefs incontestés, que Zola garda jusqu'à sa mort, et leur activité déborde de beaucoup le domaine du naturalisme proprement dit. C'est pourquoi, voulant leur rendre justice, je n'ai point placé ce que j'avais à dire sur eux dans les pages consacrées au naturalisme, où ils avaient joué, en somme, un rôle de second plan, mais dans celles où je rends compte de l'évolution de la prose française depuis 1900, car là leur influence fut durable et générale. Mais il me semble fort arbitraire de considérer « l'écriture artiste » comme une des caractéristiques du naturalisme et comme un de ses apports essentiels. Zola s'en passa et n'en reste pas moins le plus illustre des naturalistes.

Pour l'influence du naturalisme français sur les romanciers étrangers, j'en tiens compte (p. 96), mais il est trop tôt pour en parler en détail : ce sujet, immense et bien délicat, demanderait des études de littérature comparée, qui n'ont point été faites d'une façon complète.

Vous m'accusez d'avoir mal compris le symbolisme et vous ne semblez pas avoir lu ce que je dis à ce sujet. Vous écrivez en effet :

« De 1886 à 1895 le symbolisme a dominé la jeune poésie, mais la production parnassienne... se poursuivait avec succès. Ce fut vers 1895 que le symbolisme sembla décidément prendre le dessus..., mais déjà une réaction se dessinait : Jammes, la comtesse de Noailles ; un peu plus tard Gide et la *Nouvelle Revue Française* prêchent un retour à la simplicité... Les routes de ces anti-symbolistes divergent bientôt... »

Or ces dates que vous donnez sont aussi celles que j'indique

(p. 68 à 76). Comme vous, je pense que le Parnasse garda tout ce temps une forte situation et je l'ai noté (p. 67). La lecture de ces pages vous eût appris que sur ces points nos opinions concordaient ainsi que sur l'existence d'une réaction anti-symboliste après 1895 (p. 149). Toutefois à mon avis il ne faut point exagérer l'hostilité des jeunes auteurs de 1895 contre le symbolisme. La plupart d'entre eux se servaient de lui et de quelques vues au moins de ses techniques ; bien plus, présenter la *Nouvelle Revue Française* et M. André Gide comme des « anti-symbolistes » me semble paradoxal. M. Gide n'écrivit-il pas *Le Voyage d'Urien* (1893, 1897), *Paludes* (1895), *Le Prométhée mal enchaîné* (1899). Le symbolisme l'avait profondément intéressé et il est un des rares auteurs français qui soit resté constamment fidèle au souvenir de Rimbaud. Quant à la *N. R. F.*, le plus grand des poètes qu'elle révéla au public français ne fut-il pas M. Paul Claudel ? et M. Claudel ne se réclama-t-il pas toujours de Rimbaud, du symbolisme ? Je ne puis voir dans l'influence que la *N. R. F.* exerça sur notre poésie un mouvement hostile au symbolisme, mais bien plutôt un prolongement, une utilisation éclairée du symbolisme.

D'ailleurs, cette hypothèse de la fécondité durable du symbolisme et des tendances que l'on groupe sous ce nom bien impropre, forme l'une des idées directrices de mon livre. Elle se trouve complétée par cette théorie d'ensemble que je suggère sur la prose et la poésie française, la première étant destinée avant tout à un usage social, l'autre cherchant la concentration, la pureté, depuis 1870 et depuis Rimbaud. Il est en effet le lien entre les diverses parties de mon livre, que vous ne semblez pas avoir vu, bien que j'en parle dans chaque chapitre (en particulier aux pages 21-23, 73-76, 79-80, etc.).

J'aurais pensé qu'en face d'un essai sur les tendances fondamentales de notre littérature contemporaine (c'est en effet la définition que l'on pourrait donner de mon *Panorama*), un esprit comme le vôtre chercherait et réussirait à voir ses données essentielles et intellectuelles plutôt que de critiquer des détails de méthode, ou de fait.

Au reste votre critique m'a donné le plaisir de constater que j'avais réussi à écrire ce petit livre ainsi que je le souhaitais en dehors de l'influence de tout groupe, même de ceux que j'estime le plus, comme la *Nouvelle Revue Française*.

Je compte sur votre courtoisie reconnue pour bien vouloir obtenir l'insertion de ces pages dans la *Nouvelle Revue Française* et je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Bernard FAŸ.

P.-S. — Permettez-moi d'ajouter encore que loin de « faire de Pierre Loti un écrivain de la période 1900-1914 », comme vous me le reprochez, je prends soin de donner la date de sa naissance, celle de sa mort, et de dire que son influence s'étend sur une trentaine d'années. Il est également faux de dire que je « situe la publication du *Feu* de

Barbusse après la guerre », alors que p. 205 et 206, commençant un chapitre sur l'après-guerre, je parle d'abord de l'état d'esprit pendant la guerre, et vers la fin de la guerre. C'est alors que je mentionne l'ouvrage de Barbusse.

Sur notre demande, M. Benjamin Crémieux nous a adressé les quelques remarques qui suivent sur la lettre de M. Faÿ :

Je maintiens tout ce que j'ai écrit sur le *Panorama de la Littérature Contemporaine*. Je prie les lecteurs de cette revue de ne pas s'en laisser imposer par le ton péremptoire des affirmations contenues dans la lettre de M. Fay et de vouloir bien se reporter aux pages de son livre indiquées par lui. Je serais bien étonné s'ils n'étaient pas aussi surpris et amusés que je l'ai été moi-même de tant d'... inconscience.

M. Faÿ, sans se rendre compte que c'était par pure charité, me reproche par exemple d'avoir écrit : « pas un mot sur le théâtre, sur l'histoire, sur tous les autres genres littéraires », et il me renvoie aux pages 135 et 155-6 de son ouvrage. Voici ce qu'on y trouve. Page 135 : « L'esprit scientifique régnait toujours sur l'histoire qui aspirait à n'être qu'une masse de documents ou une reconstitution du passé (Lavisse, Aulard) ; sur l'histoire littéraire et la critique qui visaient à l'exactitude mathématique (M. Lanson). » C'est ce que M. Faÿ appelle avoir « étudié le développement du genre historique depuis 1880 ». Fustel, Albert Sorel, Brunetière, Paris, Luchaire, Bédier, etc..., n'existent pas pour lui. Pages 155-6 : « Pourtant Jammes, Claudel, Péguy ont guidé la poésie de leur temps. Avec eux elle fuyait tout ce qui était social[1], le théâtre en particulier, car le drame de Claudel était tout intérieur et ne se pouvait guère jouer. Ce lent dessèchement du théâtre en France de 1900 à 1914 fut l'un des phénomènes les plus curieux du temps. Quelques auteurs comiques en prose (Courteline, T. Bernard, Caillavet), quelques estimables hommes de théâtre (Curel) se firent écouter, mais le théâtre, malgré les efforts du Vieux-Colombier pour l'arracher à la servitude sociale, cessa presque d'être un genre littéraire. En 1914, sa déchéance est manifeste. » Ces treize lignes et demie d'imprimerie chevauchent bien sur les pages 155-6, mais ne sont pas, comme M. Faÿ l'affirme, « les pages 155-156 ». Je remarque en outre : 1° que la période 1880-1900 est passée sous silence ; 2° que le drame claudélien est jugé d'un mot de la façon la plus discutable et la plus injuste, car l'*Otage*, l'*Echange*, l'*Annonce* sont parfaitement jouables ; 3° que le choix des hommes de théâtre nommés entre parenthèses, surtout celui de Caillavet est assez ... singulier (pourquoi Caillavet, et pas de Flers, puisque Rostand, Bataille, Bernstein, et surtout Becque, Porto-Riche, Jules Renard, Mirbeau sont passés sous silence ?) ; 4° le Vieux-Colombier ayant ouvert ses portes en 1913, comment

1. Dire que Péguy (et même Claudel) mais surtout Péguy fuit tout ce qui est social, voilà qui a de quoi stupéfier !

aurait-il pu influer sur le théâtre avant 1914 ; 5° M. Faÿ n'a sans doute jamais entendu parler d'Antoine et du Théâtre-Libre.

On me permettra de ne pas poursuivre l'examen détaillé des autres passages qu'invoque M. Faÿ ; ils ne valent pas mieux que les précédents.

En ce qui concerne le naturalisme, il est vrai que M. Faÿ s'est à peu près borné dans le chapitre qui porte ce titre à un plat exposé de la théorie du « roman expérimental » zoliste. Mon observation se référait très précisément à un passage sur la réaction néo-classique (p. 137) dans lequel M. Faÿ semble mettre dans le même sac, tout comme M. Maurras, romantisme, naturalisme et symbolisme.

Je suis bien aise d'être d'accord avec lui sur l'histoire du symbolisme. Mais je ne m'en suis pas douté en lisant son livre. J'admire avec quelle audace tranquille M. Faÿ me renvoie à la page 67 où je cherche en vain une phrase indiquant « que le Parnasse garda tout ce temps une forte situation » et aux pages 68-76 où je ne trouve pas le moins du monde les dates auxquelles ma note fait allusion ; et je m'arrête là [1].

Non, un mot encore sur l'allusion que M. Faÿ fait au « groupe de la *N. R. F.* ». Pour ma part, je ne le connais pas et, s'il existait, ne voudrais pas le connaître. J'écris dans la *Nouvelle Revue Française* où mon indépendance a toujours été pleinement respectée. Un point, c'est tout.

Que M. Faÿ soit, pour finir, assuré que je ne lui veux aucun mal et afin de ne pas terminer ces quelques remarques sur une mauvaise parole, je dirai qu'il y a tout de même un bon chapitre dans son livre : celui sur André Gide. Malgré tout le cas que je fais de Gide, ce chapitre-là ne pouvait suffire à me faire trouver bon le volume entier.

B. C.

1. Il y a encore le post-scriptum. Sur Barbusse, je renvoie les lecteurs à la page 205 pour qu'ils jugent en dernier ressort. Même observation pour Loti que M. Faÿ nomme *Pierre* Viaud au lieu de *Julien* Viaud.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

ORIENTATION NOUVELLE

Vous pensez bien que l'emprunt or en réduisant considérablement les Bons de la Défense, va amener des changements considérables sur notre marché monétaire et que sa présence à la côte va provoquer par répercussion de très importants mouvements de cours, non seulement sur les anciennes rentes et les obligations, mais même sur les valeurs industrielles. Le capitaliste serait inexcusable de ne pas s'occuper dès maintenant de ces transformations qui peuvent se retourner contre lui s'il manque de perspicacité.

Il est certain que ce sont les petits épargnants, toujours mal renseignés, toujours hésitants, sauf quand ils se lancent à corps perdu ou plutôt à fonds perdus, dans de lamentables spéculations, qui sont le plus éprouvés dans les périodes comme celle que nous traversons. Les gros capitalistes s'occupent avec plus d'activité de la gestion de leur portefeuille ; ils prennent la peine de se renseigner et arrivent ainsi à profiter du grand décallage de cours au lieu d'en être les victimes.

J'entends bien que la gestion d'un portefeuille devient de plus en plus compliquée, que la jurisprudence qui régit le fonctionnement des Sociétés se développe chaque jour et que la fiscalité qui les régit ainsi que leurs titres, ne se simplifie pas, au contraire. Bref, le métier de capitaliste n'est plus aujourd'hui une sinécure en supposant qu'il n'ait consisté jadis qu'à acheter des titres sans examen préalable et à encaisser des dividendes de plus en plus substantiels. L'exemple du Suez ne prouve rien. Nombre de porteurs se sont d'ailleurs trouvé pris, depuis que les actions de cette puissante Compagnie sont devenues des titres à change, dans de terribles remous de cours dus aux variations fantasques du franc.

Par contre, les gens avisés ont su tirer de larges profits des énormes fluctuations enregistrées à la Bourse depuis qu'en 1919 la liberté a été rendue au marché des changes. Il faut se résigner aux transformations inévitables : il n'est sans doute plus de valeurs de père de famille, comme celles que l'on se transmettait jadis de succession en succession. Les portefeuilles de titres doivent être soumis à de fréquentes révisions, de façon à tenir constamment compte des changements survenus sur le marché financier.

Certes, je suis fort tranquille sur l'avenir des valeurs industrielles : elles sont absolument nécessaires au fonctionnement de la vie écono-

mique et leur rôle ira encore en se développant. Mais il faut les employer pour augmenter son capital, c'est-à-dire pour profiter précisément de l'avantage que doit normalement présenter pour elles cette extension constante et bienfaisante de leurs fonctions.

L'inflation qui accroît le coût de la vie, la fiscalité qui diminue les revenus, doivent engager les porteurs de valeurs mobilières à chercher des compensations. Il leur faut s'armer pour résister aux conséquences des déclamations auxquelles on se livre contre le capital. Dans l'esprit des masses, le capital c'est un coffre-fort avec des liasses de billets et des sacs dedans. Et voilà d'où proviennent les plus gros et les plus graves malentendus. Si le capital n'est pas autre chose, rien n'est plus facile que d'opérer un prélèvement sur les capitaux. L'opérateur du fisc entre chez le capitaliste, fait ouvrir le coffre et s'il y a par exemple deux cents liasses et deux cents sacs, on prend le dixième, soit vingt liasses et vingt sacs pour le Trésor. Mais à la suite des récentes discussions, l'on commence peut-être, même dans le prolétariat, à savoir que le capital c'est tout autre chose.

En tant qu'il est composé de valeurs mobilières, il n'est certainement pas ce que l'on s'obstine à penser encore même dans des milieux où l'on est inexcusable de se nourrir de déclamations creuses. Quand nous disons, par exemple, que l'impôt sur les valeurs mobilières, tel qu'il est compris actuellement et sans tenir compte même des majorations projetées, absorbe dans certains cas, plus que le revenu, nous nous heurtons à l'incrédulité. Pourtant, voici un exemple tout récent qui ne manque pas de force démonstrative. L'assemblée tenue le 10 juin par les actionnaires de la Compagnie Edison a fixé les dividendes à 35 francs par action ancienne, 12 frs 50 par action nouvelle et 8 frs 50 par part nominative. Théoriquement, les parts au porteur ont bien droit à un dividende ; en fait, elles ne recevront rien. La somme leur revenant étant versée en déduction des impôts dus pour les exercices antérieurs.

Mais fort heureusement, il est des titres qui, grâce à la bonne gestion des sociétés qu'ils représentent à la Bourse, traversent les crises économiques et franchissent les obstacles fiscaux, sans cesser d'offrir de substantiels avantages à leurs possesseurs, qu'il s'agisse de dividendes, de partages des réserves ou de droits de souscription aux émissions d'actions nouvelles. C'est ceux-là qu'il faut rechercher. Ce travail implique évidemment une connaissance approfondie de la côte, une étude sérieuse de la vie des Sociétés et des branches d'industrie auxquelles elles appartiennent.

Que les lecteurs de ces courtes notes n'aillent pas penser que cette tâche présente trop de difficultés pour eux. Ils peuvent me consulter sur les titres qui sont aujourd'hui à de véritables cours d'achat, comme sur ceux qu'ils possèdent ou dont ils peuvent entendre parler. Je leur fournirai avec des documents, des renseignements circonstanciés et impartiaux dont ils sauront certainement tirer largement profit.

PETIT COURRIER

Lille. 41. 7. – Votre titre est bien sorti remboursable au pair, au dernier tirage.

51. 9. H...... — Parmi les valeurs que vous me signalez,seules celles portant les numéros 5 et 9 sont à conserver. Vendez les autres.

Armand. L...... C..... — Donnez-moi votre adresse, je vous ferai parvenir le compte rendu de la dernière assemblée.

LÉON VIGNEAULT

.. F.

ÉDITIONS MONTAIGNE, 2, IMPASSE DE CONTI, PARIS-VI[e]

COLLECTION DE GAI SAVOIR

N° 4

Les Amoureux Passe-Temp

OU CHOIX DES PLUS GENTILLES ET GAILLARDES
INVENTIONS DES XVI[e] et XVII[e] SIÈCLES

depuis Ronsard jusqu'à Théophile
colligées sur les manuscrits et les éditions originales par

FERNAND FLEURET

Un avertissement badin de Fernand Fleuret nous éclaire ainsi sur la véri portée de cette anthologie de haute saveur :

« Ce n'est pas absolument dans le dessein de te présenter un Recueil pièces libres, LECTEUR, que j'ai réuni ces *Amoureux Passe-Temps* qu pourrais pousser dans le monde comme la Somme de la poésie licencieus près d'un siècle...

Il s'agissait encore de t'instruire en t'amusant, si toutefois tu le veux bien me suis donc mis en cervelle de te montrer l'influence de Ronsard sur poètes de son temps. Je n'ai pas choisi pour le faite, le Ronsard pindari et pétrarquiste, celui que l'on t'enseigna si mal sur les bancs, mais un Ron gaulois que tu connais encore moins, sans doute. Ainsi te révèlerai-je même coup toute une poésie gaillarde et folâtre que les maîtres n'ont eu de t'apprendre parce qu'ils ne la connaissent point...

Je t'ai mis plus de trente poètes du même siècle, sur lesquels il en est vingt qui ont contrefait son langage, qui lui ont dérobé des sujets, des to des vers, des expressions : tu jugeras donc que Ronsard avait trouvé le qui convient à la galanterie, sans quoi personne ne se serait avisé de l emprunter pour parler à sa belle... Bref, il fut le rénovateur de la po badine et son influence est encore vivace chez la plupart des poètes de suivant, bien que ces derniers, en trahissant leur maître, en le méprisant fois, aient fait dévier vers le libertinage un genre gracieux, naturel, exe de vice et de la plus authentique Poésie...

Tu trouveras dans ces « Recueils » des vers de Malherbe et de ses élè Sais-tu que surnommé le « Père Luxure », il a commis une dizaine de pi légères, dont cinq sonnets embrasés qui peuvent compter parmi les beaux vers de la langue ? Sais-tu que ce tyran des mots et des syllabes or nait à Racan, alors âgé de trente-cinq ans, de versifier des « friponnerie page », et qu'il en discutait les termes avec lui ? »

Un volume de 290 pages in-16 jésus à 2.500 exemplaires, c'est-à-dire :

500 exemplaires (de 1 à 500) sur pur fil Lafuma 6
2000 exemplaires (de 501 à 2500) sur alfa bouffant. 3

ÉDITIONS MONTAIGNE, 2, IMPASSE DE CONTI, PARIS-VI[e]

SOCIÉTÉ D'ÉDITION "LE LIVRE"
9, Rue Coëtlogon Paris-VI[e]



N PRÉPARATION
OUR PARAITRE FIN 1925

LETTRES ESPAGNOLES

publiées par

JACQUES DE LACRETELLE

avec une carte et des vignettes par

JEAN HUGO

ÉDITION ORIGINALE

Jn volume in-8 raisin, imprimé en Didot sur les presses de Coulouma, à Argenteuil (H. Barthelemy, directeur), tirage limité à mille exemplaires numérotés

dont :

50 exemplaires sur japon des manufactures impériales

50 exemplaires sur hollande Van Gelder Zonen et

00 exemplaires sur vergé à la forme des moulins de Montgolfier d'Annonay

LES ÉDITIONS DE FR...

150e mille

SA MAITR...

Roman par **Marcel PRÉVOST**

Marcel Prévost nous donne, avec SA MAITRESSE ET MOI, le livre que d'aucuns regardent comme son chef-d'œuvre. Je partage cette opinion. C'est un roman d'analyse. Marcel Prévost n'avait pas encore abordé le genre. Son début est un coup de maître. Et quelle leçon pour ses confrères de la génération montante ! LUCIEN DESCAVES (*Le Journal*).

Les plus difficiles, dans la presse, comme dans le public, ont rendu hommage à l'originalité du sujet, à la sobriété et à la nouveauté de la forme, à l'émotion profonde qui ne cesse de se dégager de tant d'épisodes palpitants.
FERNAND VANDÉREM (*Femina*).

Marcel Prévost n'est pas seulement un écrivain du plus grand talent. On pourrait dire qu'il a la prescience de l'actualité. PIERRE MILLE (*Excelsior*).

Oubliant qu'on l'a souvent qualifié de moraliste chétien — « érotique chrétien », a dit Jules Lemaître, — il n'a voulu ici qu'être un peintre grave et presque austère de la torture amoureuse. Il doit à ce parti pris d'objectivité sa plus belle réussite d'écrivain. ANDRÉ BILLY (*Œuvre*).

Poignante tragédie qui retient autant par son action pathétique que par la vérité, l'acuité d'une analyse atteignant les régions les plus secrètes de l'être humain. SA MAITRESSE ET MOI témoigne d'un épanouissement et d'un rajeunissement de l'art de Marcel Prévost.
JEAN VIGNAUD (*Petit Parisien*).

Le livre de M. Marcel Prévost passe le centième mille, et je prends la liberté d'écrire que je tiens cela pour une manifestation de la justice. HENRI BÉRAUD (*Comœdia*).

Marcel Prévost, maître du genre, contre qui s'acharnent hargneusement tous les ratés de l'œuvre d'imagination, nous réjouit d'un roman type : SA MAITRESSE ET MOI, prompt à faire battre la charge à tous les cœurs français.
LUCIEN WAHL (*Information*).

Livre angoissant et humain, âpre et généreux, d'une rare force et d'une rare subtilité d'analyse.
HENRI DE RÉGNIER (*Le Figaro*).

Vous sentez combien ce roman passionné, vigoureux, riche d'humanité à la fois voluptueuse et pensante, offre des surprises à notre sensibilité et d'éléments de discussion à notre intelligence. A. CAHUET (*Illustration*).

L'éloge ...

Je suis sorti d... qui est mieux, ... les plus hauts ... Prévost, cette ...

Chaque page ... être retranchée. ... et concourt à l'e...

A tout mome... scrupuleux la scè... Il y a dans SA M... sujet par l'auteur...

Rien de plus ... sobre, nerveuse, ... analogie toutefo...

Cette œuvre ... puissance.

... ce roman tr... sont mis à nu ave... font reconnaître ... toujours vivante ...

Roman admir... beau mélange de...

Roman psycho... complet du mo... temps un entraî...

Nous pouvons... livre est et deme... que les Werther... spirituels ont tr... Antoine Hermen... MAITRESSE ET...
S...

La Portée Générale de la Rente Perpétuelle 4 % 192

L'opération qui est présentée au public n'a absolument rien de commun avec les émissions réalisées jusqu'à ce jour.

La Rente 4 % avec garantie de change constitue le trait d'union entre la masse des émissions de guerre et d'après-guerre, et la Rente future, à stabilité absolue de revenu et de capital, telle que nous pouvons la souhaiter et telle que nous voulons la concevoir.

La Rente 4 %, à garantie de change, constitue en outre un titre s'appuyant fermement sur l'évolution économique ; elle l'épouse dans ses moindres variations.

Dans quelque sens que puissent varier les prix intérieurs en France, de quelque façon que se meuve notre franc dans l'avenir l'Emprunt 4 % s'adapte étroitement à ces variations et en protèg aussitôt les porteurs.

Cette rente est le premier pas vers une ère d'argent moins cher donc vers un élargissement du marché monétaire, vers une activit économique plus prononcée et une baisse graduelle des prix.

En cela est la défense la plus efficace de notre change et e consolidant notre dette flottante, elle protège au même titre qu ses propres porteurs, les porteurs de toutes les rentes anciennes.

Le public a donc un double intérêt à ce que l'opération soit plus large possible. Tout d'abord la conversion plus vaste des Bon de la Défense en Rentes 4 %, surtout par des achats de Bons pe dant l'émission, permet à l'Etat de rembourser les porteurs de Bo qui, pour des raisons particulières, auraient besoin de liquidités, cela en conservant au marché monétaire toute sa souplesse.

Enfin, la Rente Nouvelle, par la consolidation qu'elle opère par la réduction future des taux d'intérêts qu'elle fait prévoi prépare des conditions économiques et financières plus normale ce à quoi tout le monde est intéressé.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE
REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE
12e ANNÉE
DIRECTEUR (1919-1925) : JACQUES RIVIÈRE
DIRECTEUR : GASTON GALLIMARD
RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN PAULHAN
CONDITIONS D'ABONNEMENT
ÉDITION ORDINAIRE
FRANCE : UN AN : 42 FR. — SIX MOIS : 23 FR.
ÉTRANGER : UN AN : 50 FR. — SIX MOIS : 27 FR.
ÉDITION DE LUXE
UN AN : FRANCE : 85 FR. — ÉTRANGER : 100 FR.
TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27
COMPTE CHÈQUES POSTAUX N° 169.33
ADRESSE TÉLÉGR. : ENEREFENE PARIS
Adresser toute la correspondance concernant la rédaction à M. JEAN PAULHAN
M. GASTON GALLIMARD REÇOIT LE VENDREDI
de 4 heures à 6 heures
M. JEAN PAULHAN REÇOIT LE JEUDI ET LE VENDREDI
de 4 heures à 6 heures
Pour être exécutées en temps utile, les demandes de changement d'adresse, accompagnées de la dernière bande et de 1 franc, en timbres-poste ou mandat, doivent parvenir à la Revue avant le 15 du mois.
Les abonnés qui désirent obtenir un reçu de leurs versements sont priés d'acquitter les frais de timbres en joignant au montant de leur envoi une somme de 0.50 pour la France et de 0.75 pour l'étranger.
Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés impersonnellement à la Revue en double exemplaire.
Les manuscrits ne sont pas retournés.
Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.